LiRE magazine littéraire

NUMÉRO EXCEPTIONNEL

PALMARÈS 2022

Romans, essais, jeunesse, BD, histoire, documents, beaux livres...

LES 100 LIVRES DE L'ANNÉE

RTL

N° 514/Décembre 2022-Janvier 2023/www.lire.fr

L 19817 - 514 - F: 8,90 € - RD

FRANCE METRO : 8,90 € - DOM : 9,90 € - BELUX : 9,50 € - CH : 12,50 FS - CAN : 15,99 $CA - D : 9,90 € - ITA/GR/ESP/PORT CONT : 9,90 € - MAR : 100 DH - TOM : 1200 XPF - TUN : 14,90 TND - NUMÉRO 514 - DÉCEMBRE 2022-JANVIER 2023 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

Nuits de la lecture

19-22 janvier 2023

La peur

#nuitsdelalecture

www.nuitsdelalecture.fr

CNL / ©Aude Samaima pour les Nuits de la lecture 2023 / conception iceberg.fr

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

N° 514 - DÉCEMBRE 2022-JANVIER 2023

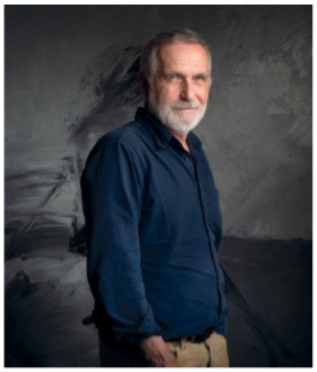
LiRE magazine littéraire

SOMMAIRE

10
L'ACTUALITÉ SOCIÉTÉ
RAPHAËLLE BACQUÉ & VANESSA SCHNEIDER

32
LE DOSSIER
LA LITTÉRATURE RUSSE

50
LE GRAND ENTRETIEN
JEAN-MARC ROCHETTE



66
L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE
EMMA BECKER

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

7 **L'ACTUALITÉ**

32 **LE DOSSIER**
La littérature russe

48 **LES 100 LIVRES DE L'ANNÉE 2022**

50 • **LE GRAND ENTRETIEN**
Jean-Marc Rochette

56 • Littérature française

66 • **L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE**
Emma Becker

70 • Littérature étrangère
78 • Polars/Thrillers
80 • Fantastique-SF/Jeunesse
82 • Bande dessinée
84 • Classiques/Études littéraires/Poésie
86 • Essais/Documents

101 **LES BEAUX LIVRES**

LES EXTRAITS DE L'HIVER 2023
44 *L'Ancien Calendrier d'un amour* d'Andreï Makine
110 *Le Silence et la Colère* de Pierre Lemaitre
114 *Plus jamais sans moi* de Maud Ankaoua
118 *Les Sources* de Marie-Hélène Lafon

122 **LA LANGUE FRANÇAISE**

130 **LES LIVRES DE MA VIE**
Paul El Kharrat

LA CHRONIQUE DE
99 **Marylin Maeso** Philosophie
100 **Pascal Ory** Mot de tête
108 **Cécile Ladjali** À l'école des lettres
127 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDITS COUVERTURE
ILLUSTRATION : GIORDANO POLONI

Ce numéro comporte un encart *Philosophie Magazine* diffusé aux abonnés France, ainsi qu'un encart *Lire Magazine littéraire.*

SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL - AKG IMAGES - FRANCK FERVILLE POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

LiRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Cécile Ladjali, Marylin Maeso, Pascal Ory, Éric-Emmanuel Schmitt

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Jacques Braunstein, Olivier Cariguel, Claire Chartier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Vincent Malausa, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Maxime Rovere, Juliette Savard, Serge Sanchez, Camille Thomine

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

L'ironie de l'histoire finit toujours par nous rattraper. Ainsi, il est troublant de se dire que l'un des ouvrages les plus remarqués de l'année s'intitule *Guerre*, et qu'il est une « redécouverte » – en l'espèce, celle de Louis-Ferdinand Céline. Ce titre vient évidemment en écho à l'actualité et au conflit entre l'Ukraine et la Russie. Modestement, le succès du *Mage du Kremlin,* de Giuliano da Empoli – tout juste auréolé du grand prix du roman de l'Académie française –, rappelle la capacité de la littérature à nous faire comprendre, tant que possible, ces événements. Mais on peut aussi replonger dans l'histoire littéraire russe pour tenter de mieux appréhender certains paramètres culturels, politiques, sociaux ou géographiques. D'où l'idée de ce dossier synthétique, autour de noms aussi prestigieux que Dostoïevski, Tolstoï ou Tsvetaeva pour saisir, peut-être, ce que l'on appelle l'« âme russe ».

Mais cette édition bilan de *Lire Magazine littéraire* nous donne également l'occasion de synthétiser les derniers mois écoulés en librairies, avec notre sélection de 100 livres mêlant gros succès, titres ayant défrayé la chronique ou ouvrages plébiscités par la rédaction dans tous les domaines éditoriaux. Ainsi, pour 2022, nous avons choisi de sacrer la bande dessinée en saluant le chef-d'œuvre de Jean-Marc Rochette, *La Dernière Reine*, désigné livre de l'année. Un hommage à un génial créateur, mais aussi à toute la richesse du neuvième art, quelques jours après la cérémonie de réception, sous la Coupole, de notre collaborateur Pascal Ory – grand connaisseur de la BD. Qui, dans son discours, rappela la fonction de l'historien en ces termes : un *« artisan qui travaille le temps comme un ébéniste travaille le bois »*. ■

Amélie Nothomb

HOMMAGE SPÉCIAL AUX DEUX MAGOTS

➔ Pour fêter les 30 ans d'écriture de l'autrice d'*Hygiène de l'assassin*, Les Deux Magots vous proposent – en association avec *Lire Magazine littéraire* – une soirée spéciale le 12 décembre prochain, à partir de 19 heures. Dans le cadre prestigieux de la salle historique, vous pourrez ainsi assister à une rencontre avec Amélie Nothomb, animée par Baptiste Liger, en compagnie de nombreux invités surprises. Outre une évocation des grandes dates de la carrière de la plus française des écrivaines belges, une séance de dédicaces est bien sûr prévue pour cet événement, qui vous proposera également un menu spécial des écrivains. Attention, réservation obligatoire ! En attendant, petit rappel pour une autre rencontre des Lundis des écrivains, le 28 novembre à 18 h 30, avec Miguel Bonnefoy autour de *L'Inventeur*.

Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

***Lire Magazine littéraire* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine littéraire est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - JEAN-BAPTISTE MONDINO/ALBIN MICHEL

UN NOËL
COUP DE CŒUR
LISEUSES KOBO BY FNAC

Couverture © Sofia Iskova / EyeEm

- Des milliers de titres accessibles partout et tout le temps(2)
- Aussi léger qu'un livre de poche, lisez de jour comme de nuit
- Inclus l'abonnement ebooks(3) avec 14 jours d'essai gratuit
  puis 9,99€/mois (sans engagement)

À PARTIR DE
99€99(4)
ÉCO-PART : 0,10€

fnac.com

(1) Le titre « Le bar était désert » d'Agnès Martin-Lugand offert dans votre bibliothèque pour toute activation d'une liseuse Kobo by Fnac entre le 18/11/2022 et le 15/01/2023. (2) Ebooks vendus séparément. (3) Informations disponibles sur https://www.fnac.com/abo-ebooks L'utilisation du service d'abonnement Kobo Plus by Fnac est soumise aux règles de service définies dans les conditions d'utilisation et dont Kobo se garde le droit de modifier à tout moment. Tous les détails sont disponibles https://authorize.kobo.com/terms/termsofuse. (4) Premier prix sur la liseuse Kobo Nia.

Abonnez-vous à

LIRE magazine littéraire

1 AN D'ABONNEMENT 10 NUMÉROS

49€ SEULEMENT

+

EN CADEAU
Le prix Goncourt ou le prix de l'Académie Française

LE MAGE DU KREMLIN
de **GIULIANO DA EMPOLI**

OU

VIVRE VITE
de **BRIGITTE GIRAUD**

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine littéraire - 15 rue de la Fontaine au Roi - 75011 PARIS

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1AN :

☐ 10 numéros + *Vivre vite*, prix Goncourt 2022 pour 49€ seulement

☐ 10 numéros + *Le mage du Kremlin*, prix de l'Académie Française pour 49€ seulement

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

Ne payez rien maintenant, nous vous envoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_|_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 28/02/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire Magazine littéraire - 15 rue de la Fontaine au Roi - 75011 PARIS

OMLML514

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

14

QUAND LES **ÉDITRICES** PRENNENT **LE POUVOIR**

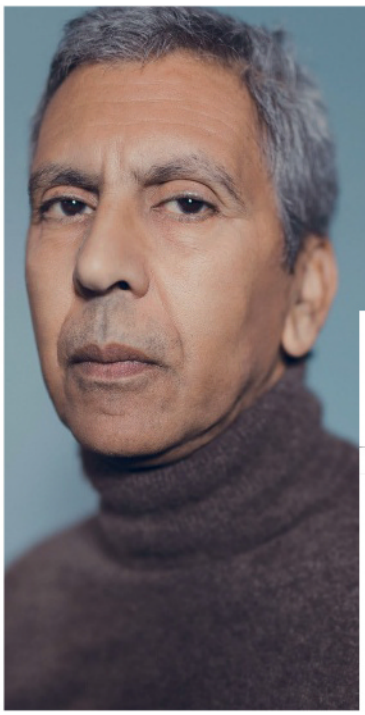
8

L'ARABE DU FUTUR, SUITE ET FIN ?

L'ACTUALITÉ

26

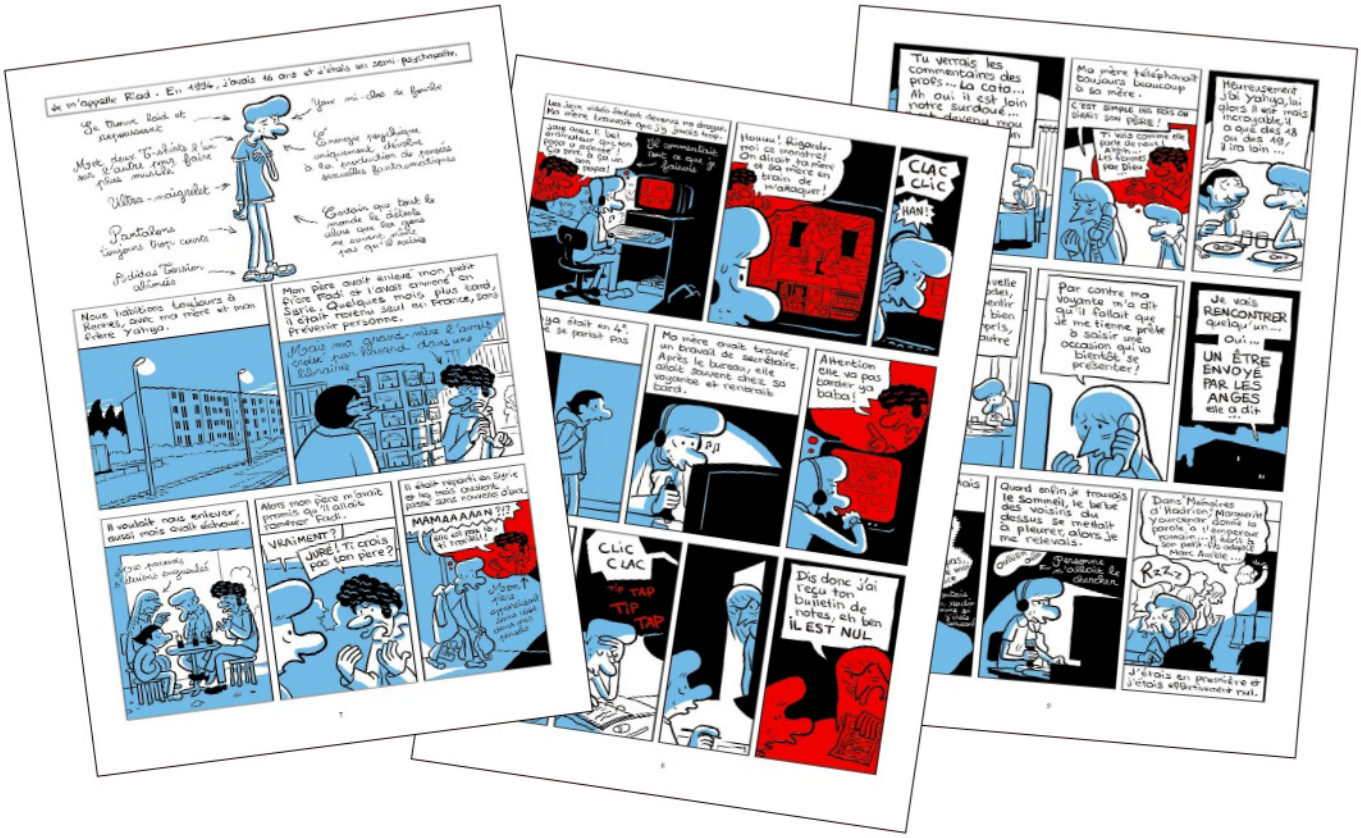
DES FEMMES BOURREAUX DANS LES CAMPS



18

RACHID BOUCHAREB : « UNE MISE AU POINT SUR UN DISCOURS POLITIQUE »

L'ARABE DU FUTUR 6, RIAD SATTOUF, ALLARY ÉDITIONS, 2022 – OLIVIER DION/L'OLIVIER – DR – OLIVIER DION/GLOBE – PHILIPPE QUAISSE/UNIFRANCE – DR – DR



La grande aventure d'une saga

Avec la parution du sixième et dernier tome de *L'Arabe du futur*, Riad Sattouf clôt – pour de bon ? – son exceptionnelle série autobiographique. Retour sur une bande dessinée, traduite dans le monde entier, décidément pas comme les autres.

C'est l'histoire d'un « *semi-psychopathe* ». Tels sont les termes par lesquels Riad Sattouf se définit – ou, tout du moins, détermine son alter ego fictionnel – au tout début du sixième tome de *L'Arabe du futur*. À la parution du premier volet en 2014, qui aurait imaginé que cette saga se serait imposée, au fil des ans, comme l'une des œuvres phares de la BD française contemporaine ? Ce serait oublier l'engouement (public et critique) immédiat pour cette entreprise autobiographique pas comme les autres, qui valut à l'auteur de *Pascal Brutal* et *La Vie secrète des jeunes* de

multiples distinctions, parmi lesquelles le grand prix RTL de la bande dessinée et le Fauve d'or du meilleur album à Angoulême. Surtout, cet ambitieux roman graphique allait connaître un très beau destin dans le monde entier, avec plus d'une vingtaine de traductions et des millions d'exemplaires vendus. Ainsi, le jeune Riad est devenu un personnage iconique, et les lecteurs ont ri et pleuré à son histoire et à celle de sa famille. On a vu ce petit garçon, qui a grandi entre la Libye et la Syrie avant de venir en France, tiraillé entre ses parents. On se souvient aussi du départ fracassant de son père charismatique (et idéologiquement

L'ARABE DU FUTUR 6, RIAD SATTOUF, ALLARY ÉDITIONS, 2022, P.7 - MARIE ROUGE/ALLARY

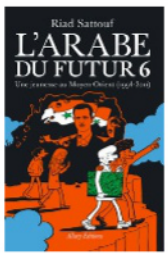
douteux…) et de l'enlèvement par ce dernier du jeune frère de Riad, Fadi (qui aura une place essentielle dans ce tome). Et à travers cette chronique familiale, c'est tout un pan des différences et relations entre Orient et Occident qui était décrit.

LES COULEURS DU SOUVENIR

Mais revenons-en au « *semi-psychopathe* », âgé de 14 ans, dont on suit aujourd'hui les pérégrinations de 1994 à 2011. Une période narrative au fond assez longue pour un épisode de *L'Arabe de futur*. « *Cela s'est fait naturellement, et de manière assez peu intellectualisée,* souligne Riad Sattouf. *Le père et l'histoire avec la Syrie étant mon fil rouge, je l'ai simplement déroulé. L'histoire et le temps se sont distendus d'eux-mêmes, la question syrienne s'atténuant et s'éloignant.* » On retrouve le garçon à un moment charnière de sa vie – le bac (Jacques Chirac était alors tout juste devenu président), suivi des études d'arts appliqués le menant jusqu'à la prestigieuse école des Gobelins. Une voie qui sourira à celui qui n'intéressait pas forcément les filles mais qui, à tout juste 22 ans, réussira à publier sa première bande dessinée, début d'une magnifique carrière. Une montée à Paris moins balzacienne qu'il n'y paraît, même si Riad Sattouf se refuse à toute référence au moindre modèle. « *Je suis resté fidèle à l'esprit de ce qui m'est arrivé, de ce que j'ai vu et vécu,* précise-t-il. *Je restais bien concentré, précautionneux à l'idée de ne rien éluder, de ne rien édulcorer. Paris, ses lumières et ses violences, c'est aussi l'âge adulte qu'on prend de plein fouet, ce lieu métaphorique où l'on débarque avec ses bagages et ses lacunes, ses espérances et ses rêves ! Moi, comme un jeune chabot, je restais planqué toute la journée sous un rocher, dans ma mare, en craignant de me faire manger, mais tout en essayant aussi de grappiller quelques miettes pour un jour devenir plus gros !* »

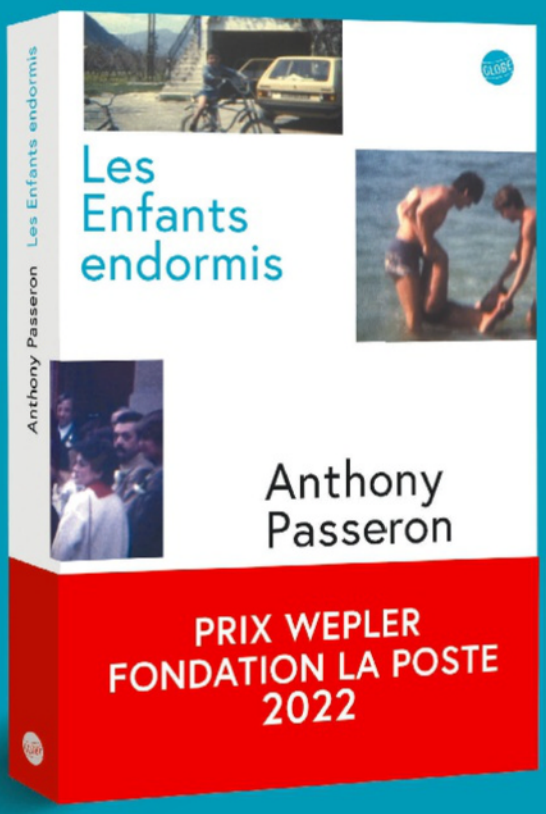
Assumant son parti pris chromatique des « *couleurs du souvenir* », il oscille ainsi entre le bleu français (dominant) et le rouge du pays de son père (par touches fugaces et percutantes). Riad Sattouf n'a pas son pareil pour mettre en lumière un détail (une doudoune, une paire de lunettes, une coupe de cheveux…), rendre épique une saynète (l'évocation de ses « trois jours » préservice militaire est un morceau d'anthologie) et faire naître l'émotion en pleine potacherie (les nouvelles funestes surgissent souvent sans prévenir). Dans ce volet résolument psychologique (même si le bédéiste s'en défend), l'auteur du *Manuel du puceau* s'interroge aussi l'air de rien sur son ascension artistique et professionnelle (assez esquissée, malgré tout), sur l'essence des liens familiaux et sur son identité culturelle. Jusqu'à ce mot « Fin », qui claque en dernière page, avec un rêve qui semble clore cette incroyable aventure. Terminé, vraiment ? « *Oui* », répond Riad Sattouf, en trois lettres. Son futur serait-il déjà une affaire de passé ? ■

Baptiste Liger



L'ARABE DU FUTUR (T. 6). UNE JEUNESSE AU MOYEN-ORIENT (1994-2011)
RIAD SATTOUF
184 P., ALLARY, 24,90 €

« J'avais envie de dire à ma famille, pendant que vous viviez dans la honte la plus totale, des gens se battaient pour vous. »



« Un grand roman sur l'oubli, porté par une langue précise et sobre. »
Gladys Marivat,
Lire

« Un minutieux travail d'archéologie dans les archives familiales où tout a été enfoui. »
Stéphane Ehles,
Télérama

« Anthony Passeron renverse la rentrée littéraire. »
Virginie Bloch-Lainé,
Elle

GLOBE

« Les successions sont d'abord une affaire de sentiments »

Les journalistes Raphaëlle Bacqué et Vanessa Schneider ont enquêté sur les transmissions d'empires familiaux. Patriarches à la manœuvre, fratries qui se déchirent, enjeux de pouvoir sont autant d'éléments clés à découvrir dans ces pages captivantes.

Vous avez sélectionné des familles du capitalisme français très diverses par leur taille, leur niveau de fortune ou leur secteur d'activité. Quel est leur point commun lorsque sonne l'heure du passage de relais ?

Vanessa Schneider. Avant d'être une histoire économique et financière, les successions dans ces milieux sont d'abord une affaire de sentiments, d'émotions, de divorces mal réglés, de fratries qui se déchirent, d'enfant préféré… Comme dans toutes les familles, en somme, mais les passions s'expriment ici de manière exacerbée parce qu'il s'agit de transmettre des fortunes et des milliers d'emplois.

À vous lire, on est d'abord frappé par le soin porté à l'éducation des enfants, héritiers potentiels.

Raphaëlle Bacqué. Dès qu'ils sont tout petits, en effet, on leur transmet l'histoire du groupe, puis on leur fait faire des stages sur le terrain, ce qui crée un attachement à la marque et aux produits. Pour certains, comme le polytechnicien Bernard Arnault, le parcours scolaire d'excellence n'est pas une option. Le patron de LVHM nous a raconté qu'il était allé assister en personne à l'oral de son fils Frédéric au concours de Normale Sup ! Pour d'autres, l'équilibre psychologique, la capacité de travail et un rapport sain et distancié à l'argent passent avant les diplômes. Mais pour tous, le pire successeur, c'est le rentier qui se contente de toucher des dividendes et d'en jouir. Nous avons été frappées par le mode de vie de ces familles : sous le luxe percent une forme de discipline et un refus de l'ostentatoire.

Ces héritiers fréquentent les mêmes institutions d'élite, ne côtoient que des gens du même milieu pour éviter les mésalliances… Un peu comme dans les familles monarchiques ?

V.S. À cette grande différence que, dans les monarchies, il existe un ordre d'accession au trône alors que, dans le cas de ces dynasties, la succession relève intégralement du choix du patriarche, ce qui ouvre le champ aux divisions et aux rancœurs. Chez ceux qui ont été écartés, certains l'ont très mal vécu. Trente ans après, Christian Gallimard, le frère aîné d'Antoine, l'actuel patron de la maison d'édition du même nom, parle encore de son éviction comme d'une blessure très profonde.

R.B. Nicolas et Martin Bouygues se parlent à peine : le premier, qui devait succéder à son père, a fini par jeter l'éponge avant de connaître de sérieux déboires judiciaires, et c'est le second qui a repris le gouvernail. Bernard Arnault et Vincent Bolloré, qui savent très bien à quel point les divisions familiales affaiblissent les groupes, ont d'ailleurs construit leur empire en profitant des conflits chez les autres. Arnault a acquis 17 % d'Hermès en rachetant les parts d'un membre de cette famille aux liens délités. Lui-même apporte le plus grand soin à assurer la cohésion des siens. Comme Vincent Bolloré, qui s'est méthodiquement employé à ressouder son clan, après avoir suscité un séisme en quittant sa femme pour sa belle-sœur au mitan des années 1990.

Arrive-t-il que les successeurs potentiels refusent le flambeau ?

R.B. Oui, Sébastien Bolloré, le fils aîné, a pris la tangente en partant très tôt à Los Angeles. Son père ne parle presque jamais de lui et il n'apparaît pas sur les photos de famille.

V.S. Parfois, celui qui est choisi pour sa capacité présumée à assumer la charge échoue dans les derniers mètres pour n'avoir pas su ménager l'orgueil du père, qui, se sentant menacé, le remplace par un autre membre de la fratrie. C'est ce qui est arrivé à Nicolas Bouygues.

Au fond, il y a les *pater familias* dont la personne se confond avec l'entreprise, et ceux qui font passer leur ego avant tout le reste ?

V.S. Oui, à ce titre, Jérôme Seydoux est un cas de figure très intéressant. Il a 87 ans, huit enfants, donc a priori un « cheptel » d'héritiers potentiels avec des profils très différents. Et pourtant, quand on voit la

SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL

façon dont il gère « l'après », on ne peut qu'en déduire qu'il ne cherche pas particulièrement à ce que Pathé lui survive. Il n'a préparé aucun de ses enfants à sa succession et quand il fait monter des barons en interne, il les liquide en trois minutes lorsqu'ils deviennent aptes à reprendre les rênes.

Avec Arnaud Lagardère, la tragédie semblait écrite dès le début. Tout gamin déjà, le fils unique du patron de Matra et d'Europe 1 ne cachait pas son peu d'enthousiasme à l'idée de reprendre le prestieux fonds de commerce de son père…

R.B. Arnaud Lagardère, c'est le contre-modèle. Non seulement il a démantelé l'empire familial, mais il a même l'air d'en être assez soulagé aujourd'hui. C'est lui qui a provoqué l'effondrement du groupe, mais son père a une grande part de responsabilité dans l'histoire. Jean-Luc Lagardère s'aimait d'abord lui-même et se souciait très peu des désirs ou des compétences de son fils. Il a forcé Arnaud à choisir entre sa mère et lui lorsqu'il était enfant, et ne s'en est pas occupé ensuite. Arnaud l'adulait, à tel point qu'il n'a pas été capable de refuser la succession quand Jean-Luc Lagardère est mort brutalement. On pourrait dire qu'il a « tué le père » indirectement en démantelant l'entreprise.

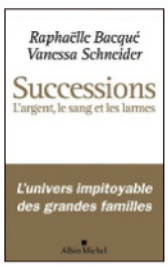
Les Mulliez constituent un cas à part assez extraordinaire. La famille a beau compter plus de 1500 membres, elle parvient à rester étroitement unie et à prospérer en toute confidentialité, sans du tout fréquenter les autres figures du capitalisme familial français. Son secret ?

V.S. Les Mulliez, implantés dans le Nord, font fortune au cours des années 1950 grâce au textile puis se diversifient dans la grande distribution avec Auchan, Decathlon, etc. Catholiques, ils ont une progéniture nombreuse et, très vite, il devient compliqué de maintenir le lien de chacun avec l'entreprise, d'autant que la plupart des membres exercent un métier sans lien avec elle – dentiste, notaire… Pour empêcher que le capital ne sorte de la famille, ils fondent l'association familiale Mulliez (90 salariés), par laquelle doivent passer tous ceux qui veulent vendre leurs actions à l'extérieur ou investir dans un projet particulier. Parallèlement à ce système coercitif, tout est fait pour resserrer les liens : colonies de vacances, stages découvertes dans les entreprises pour les ados, cousinades, voyages à l'étranger, aide à la création d'entreprise… L'AFM possède même un conseil interne de règlement des conflits. Dès qu'un problème surgit, ils se serrent les coudes. Quand le Covid a provoqué l'arrêt brutal de l'activité, l'association a décidé d'interrompre le versement des dividendes et personne n'a bronché.

Les femmes ne sont jamais en lice dans ces successions cinq étoiles. Pourquoi ?

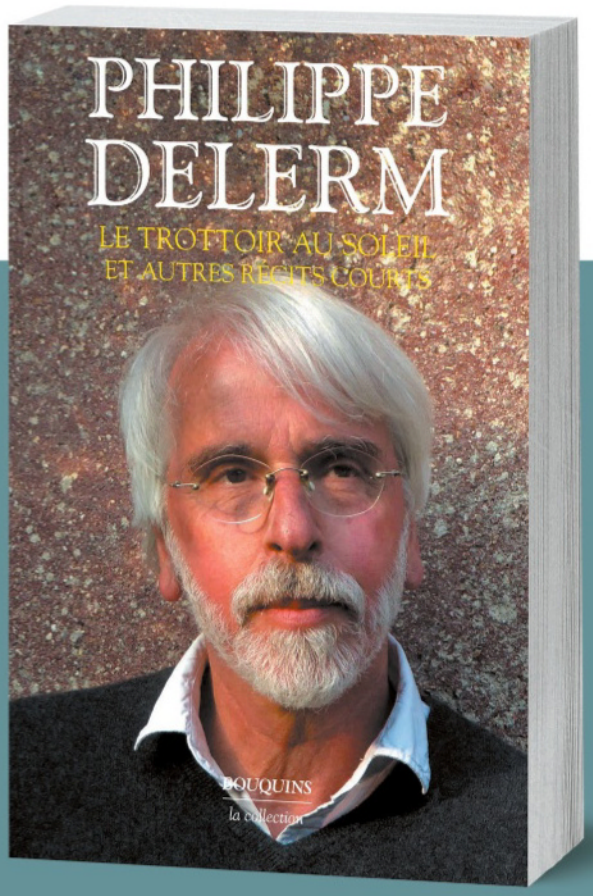
R.B. C'est une question de génération, mais les femmes arrivent. L'une des petites-filles du fondateur Decaux occupe un poste très élevé dans l'entreprise. Antoine Gallimard a eu quatre filles. Si nous écrivions le même livre dans quinze ans, elles seraient sans doute beaucoup mieux représentées. Y aurait-il pour autant moins de passions ? Impossible à dire. ■

Propos recueillis par Claire Chartier



SUCCESSIONS. L'ARGENT, LE SANG ET LES LARMES
RAPHAËLLE BACQUÉ, VANESSA SCHNEIDER
240 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

L'art de la forme brève



« J'éprouve la plénitude de sentir que tout mon passé est dans mon présent. Je suis à la fois enfant, adolescent, homme d'âge mûr – et vieux. J'écris des textes courts. »

Philippe Delerm

BOUQUINS
la collection

La vigie du féminisme

Après le succès des *Grandes Oubliées*, toujours en avance sur les questions d'égalité, Titiou Lecoq s'attaque à la question du couple et de l'argent.

Pommettes hautes, cheveux roux et sourcils circonflexes, elle ferait un personnage de manga formidable ! Titiou, surnom donné à Audrey par ses amis de lycée, serait l'héroïne qui réussit à faire le lien entre les féministes des années MLF et celles de la vague MeToo. Pour preuve, dans la salle de cinéma parisienne où elle venait présenter mi-septembre, pour les journées du matrimoine, son livre sur *Les Grandes Oubliées* de l'Histoire, le public était féminin, masculin et de tous âges.

Suivre la bibliographie de Titiou Lecoq, c'est revenir sur les prises de conscience de ces dernières années… avec un temps d'avance. En 2017, elle s'intéresse à la charge mentale et au déséquilibre dans le travail domestique avec *Libérées ! Le combat féministe se gagne devant le panier de linge sale*. Cette même année, chaque mois dans le journal *Libération*, elle donne les noms et raconte les histoires de femmes victimes de féminicides. « *Le but est de sortir ces histoires de la case fait divers et de souligner la récurrence d'un fait social.* » Elle insiste sur les vies, les parcours et milite pour la reconnaissance de la notion de féminicide. « *Il faut lire leurs histoires, comprendre qu'elles portent le prénom de votre amie, de votre fille, de votre mère ou de votre grand-mère. Elles s'appelaient Nastasia, elle était groom stagiaire, elle a été poignardée en avril par son ex ; Laura, elle, venait d'avoir son bac, son compagnon lui a tiré dessus, etc.* », écrit-elle alors. « *J'ai le souvenir de m'être demandé en sortant* Libérées *si parler de chaussettes* [qui traînent et que les femmes finissent toujours par ramasser] *et des féminicides était cohérent. La réponse est oui.* » MeToo passe par là, elle est de celles qui l'ouvrent.

MOBILISER ET LUTTER

Dans ces travaux, elle croise de plus en plus de femmes méconnues ; alors elle creuse, lit, rencontre Michelle Perrot et entreprend un travail titanesque sur la place des femmes dans l'Histoire. Cet ouvrage, *Les Grandes Oubliées. Pourquoi l'Histoire a effacé les femmes,* publié en 2021, répond à une attente forte : il se vend à plus de 80 000 exemplaires. Son nouveau livre, *Le Couple et l'Argent. Pourquoi les hommes sont plus riches que les femmes,* est dans la même veine, pédagogique, facile à lire – trop, diront certains. Mais elle veut, avant tout, être accessible. « *Les trois ouvrages fonctionnent ensemble,* dit-elle. *C'est cohérent. J'ai l'impression de boucler la boucle.* » Et après ? Au téléphone, elle lâche : « *Je ne verrai pas l'égalité homme-femme, mais Madeleine Peltier ou Hubertine Auclair se sont battues pour le droit de vote en sachant qu'elle ne le verrait pas de leur vivant. C'est une leçon.* »

Elle a rendu cette année sa carte de presse et mesure le temps passé depuis 2011 et la publication de son livre *Les Morues* : « *Je me souviens à l'époque de la promo, les journalistes me disaient : "C'est un livre féministe. Est-ce que cela vous dérange que je le dise ?"* » Certaines années semblent définitivement compter triple. Elle a envie de revenir à la fiction, de prendre un peu de champ par rapport au réel. Mais à la fin de la conférence sur le matrimoine, elle rappelait à l'auditoire l'importance de la vigilance. « *On peut obtenir des choses par la mobilisation et les luttes, mais on peut aussi en perdre si on ne fait rien* », conclut-elle. Une combattante, on l'avait dit. ■

Aurélie Marcireau

LE COUPLE ET L'ARGENT. POURQUOI LES HOMMES SONT PLUS RICHES QUE LES FEMMES
TITIOU LECOQ
283 P., L'ICONOCLASTE, 21,90 €

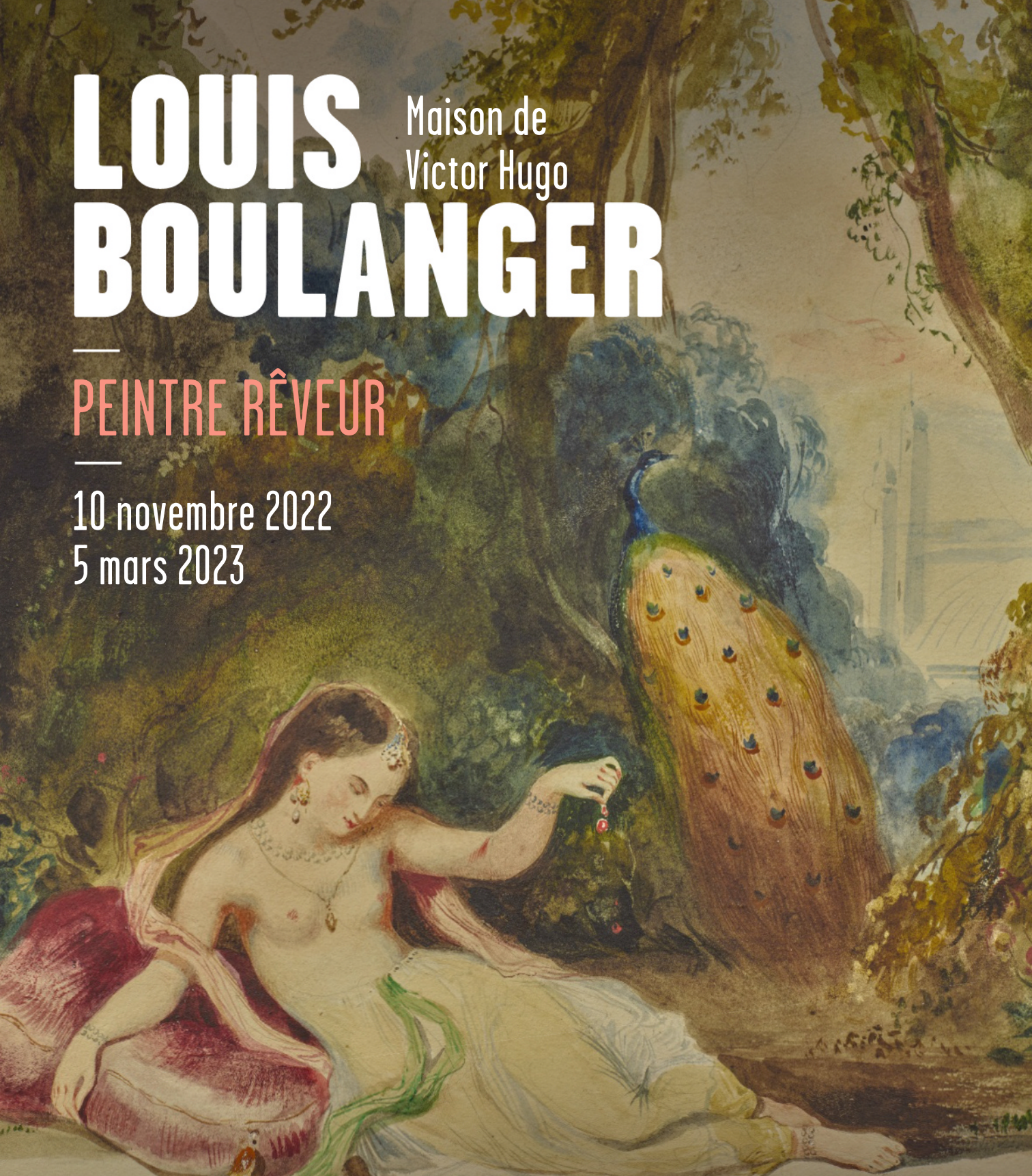
CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA/L'ICONOCLASTE

LOUIS BOULANGER

Maison de Victor Hugo

PEINTRE RÊVEUR

10 novembre 2022
5 mars 2023



6 place des Vosges - 75004 Paris
maisonsvictorhugo.paris.fr
#LouisBoulangerPeintreRêveur

Louis Boulanger, *Orientale*, aquarelle, Maison de Victor Hugo/Paris Musées © Thomas Hennocque

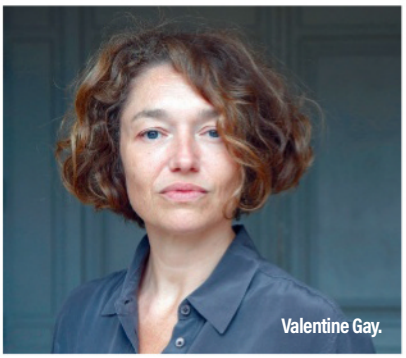
Elles ont voix au chapitre

Nathalie Zberro, Émilie Colombani ou encore Sophie de Closets se sont imposées à des postes de direction dans un secteur où presque les trois quarts des salariés restent des femmes. État des lieux d'une féminisation impulsée par Régine Deforges qui créa, en 1968, sa propre maison d'édition.

Une petite révolution est-elle en marche au sommet du monde éditorial? En 2013, près de 75 % des salariés de ce secteur étaient des femmes. La proportion n'a pas sensiblement évolué, confirmant l'idée qu'elles œuvrent très largement à la vie du livre. Du côté des libraires, le taux de féminisation s'élève à 70 % et, comme dans l'édition, les cadres sont souvent des hommes. Depuis une dizaine d'années, le milieu éditorial suit la tendance de féminisation des instances dirigeantes des entreprises. De récentes nominations d'éditrices rythment l'actualité. Fondatrice des éditions Globe, Valentine Gay est devenue il y a un an directrice générale des éditions Christian Bourgois. Certaines alimentent la chronique médiatique. En mars, Sophie de Closets a quitté la tête de Fayard avant d'être propulsée cet été présidente-directrice générale de Flammarion, une maison plus importante appartenant à Madrigall, un groupe concurrent. Le contexte de l'OPA de Vivendi, le groupe de Vincent Bolloré, sur Lagardère et le feuilleton d'une éventuelle fusion ou d'une vente à la découpe des groupes Éditis et Hachette n'étaient pas étrangers à la bifurcation. À la rentrée, une autre maison de taille plus modeste mais solidement implantée dans le paysage, a vécu un changement de présidence.

Nathalie Zberro.

Sophie de Closets.


Valentine Gay.

TOUJOURS PLUS D'ÉDITRICES

Olivier Cohen le fondateur des Éditions de l'Olivier, créées dans la galaxie du Seuil et appartenant au groupe Média-Participations, a passé la main à Nathalie Zberro, directrice générale de la maison depuis 2019 où elle avait commencé à travailler. Et une PDG de plus! Émilie Colombani, ancienne éditrice au Seuil puis directrice éditoriale de la littérature chez Rivages depuis 2013 vient d'être nommée directrice éditoriale pour « *organiser le travail éditorial afin qu'il s'inscrive dans le développement de la maison* ». Au fil de son parcours, son accession à une enceinte prestigieuse l'a marquée: « *J'ai été longtemps la seule jeune femme du comité de lecture du Seuil. En 2004, je crois que les femmes devaient se compter sur les doigts d'une seule main dans les comités de lecture des grandes maisons d'édition. Elles étaient surtout cantonnées à la littérature étrangère; la littérature française restant un domaine quasi exclusivement masculin. C'est encore un peu le cas. Le milieu de l'édition est un miroir comme un autre de la société.* »

Nathalie Zberro, qui n'est pas issue du sérail culturel, se souvient de son début de carrière. Ce mot, étranger à son vocabulaire, la fait sourire, car elle n'avait tracé aucun plan: « *Les places étaient chères, les personnes restaient très longtemps dans la même maison. Aujourd'hui, il y a beaucoup plus de mobilité, un trait significatif de notre époque.* » Autre mutation notable, le statut d'éditrice: « *En presque vingt ans, ce titre ne recoupe plus la même réalité. Il s'acquiert plus rapidement. Est dite éditrice une jeune femme qui s'occupe de livres qui lui sont confiés, sans apporter des projets par elle-même.* » Quel contraste avec l'aube des années 1950! Dans une grande enquête de l'hebdomadaire *Les Nouvelles littéraires* intitulée « Éditeurs, qui êtes-vous? », aucune femme ne figurait au nombre des appelés. Le vent a commencé à tourner dès 1968 quand Régine Deforges crée sa première maison, L'Or du temps, avant de se lancer sous son nom en 1976. Depuis cette époque, Anne-Marie Métailié, Liana Levi, Odile Jacob, Viviane Hamy, Anne Carrière, Joëlle Losfeld, Claire Paulhan et Sabine Wespieser, entre autres, ont creusé leur sillon, à leur enseigne. Aujourd'hui, les éditrices parviennent, à compétences égales, à gravir jusqu'en haut des cimes les échelons du « *plus beau métier du monde* », disait la papesse de l'édition Françoise Verny, au sein de maisons ou de groupes. Les lignes ont bien bougé. ■

Olivier Cariguel

OLIVIER DION/L'OLIVIER - OLIVIER DION - DR

VISION DISTRIBUTION, WILDSIDE, RUFUS, MENUETTO, PYRAMIDE PRODUCTIONS PRÉSENTENT

PRIX DU JURY
FESTIVAL DE CANNES 2022

LUCA MARINELLI ALESSANDRO BORGHI

LES HUIT MONTAGNES

UN FILM DE
FELIX VAN GROENINGEN ET CHARLOTTE VANDERMEERSCH

ADAPTÉ DU ROMAN «LES HUIT MONTAGNES» DE PAOLO COGNETTI AUX ÉDITIONS STOCK

AU CINÉMA LE 21 DÉCEMBRE

SENS CRITIQUE

LIRE magazine littéraire

• MAUVAIS ESPRIT

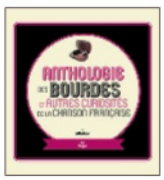
Quand la chanson déchante

Alister a tendu l'oreille et a décelé quelques pépites et autres coquilles dans les paroles de vos tubes préférés, que vous n'écouterez plus de la même façon après avoir lu cette savoureuse anthologie.

Que le compositeur, écrivain et éditeur Alister ait mauvais esprit, on le savait depuis *La Bibliothèque impossible,* son anthologie de bizarreries bibliophiliques présentées avec un sens très sûr du sarcasme. Il dirige aujourd'hui son ironie et son amour des curiosités culturelles vers un domaine qu'il connaît mieux que personne, la chanson française, à travers une anthologie de bourdes. On n'y prend pas toujours garde quand on les écoute à la radio, mais il arrive en effet à nos vedettes de chanter n'importe quoi. « *Elle était seule dans la maison, c'était fin août, début juillet* » (Johnny Hallyday). « *La télé sans l'son, sans l'image, reste allumée* » (Eddy Mitchell). « *Quand les Stones à Woodstock gueulent à fond sur ta chaîne* » (David McNeil – les Stones n'étaient pas à Woodstock). Sans oublier Corynne Charby qui soupire après ses « *châteaux d'Équateur* » (au lieu d'Espagne), Michel Sardou qui invente des monstres des lacs en… Irlande, Aznavour qui oublie sa syntaxe (« *Et j'aurai z'un rictus que tu ne connais pas* ») et Duteil, ses genres (« *Juste une effluve de fanfare* »)!

Au-delà des taquineries, cette *Anthologie des bourdes et autres curiosités de la chanson française* est un monument à la gloire du mauvais goût musical : chansons aux titres absurdes (*Je gerbe,* François Bernheim, 1980), pochettes inimaginables, textes lardés de clichés, doubles sens regrettables (Frédéric François a-t-il des envies de vendetta ou devant des tas ?), tout y passe. La culture de l'auteur en matière de séries Z chantées est inépuisable. J'ai cru tout de même la prendre en défaut dans le chapitre sur les Anglo-Saxons qui chantent (affreusement mal) en français, mais non : Alister connaît, évidemment, la chanson de Kevin Ayers à laquelle je pensais. Tant pis. Comme disait Marcel Philippot : « *Je l'aurai, un jour, je l'aurai…* » ■

Bernard Quiriny



ANTHOLOGIE DES BOURDES ET AUTRES CURIOSITÉS DE LA CHANSON FRANÇAISE
ALISTER
146 P., LA TENGO, 22 €

• MAUVAIS GOÛT

Nourrir peut attendre

Tous les livres de cuisine n'inspirent pas forcément les papilles. De quoi voir d'un autre œil l'intitulé de cette rubrique…

Pas le bol du bistro d'en bas ? Envie de vous mitonner un frichti ? Las, la cuisine n'est pas votre biotope. Filez chez votre libraire et laissez le charme agir…

Un édito de *Commentaire* (ou bien était-ce *Le Débat* ?) lu chez le visagiste vous enjoignait de renoncer au sucre. Ça tombe bien ! L'instagrameuse Bérengère Philippon publie chez Larousse *Zéro sucre et IG BAS, le déclic santé* et *Je réussis ma détox sucre*. Voyez son sourire figé de ménagère assise sur une punaise : abolir le sucre rend heureux. Un autre sourire : celui de Noémie Combremont, une youtubeuse dont le guide (Larousse, encore) est un projet de vie : *Je me mets à l'alimentation intuitive*. Grand bien vous fasse.

Toujours pas convaincu ? Rappelez-vous les *dancefloors* des années Mitterrand : après avoir célébré les joies de la viande au barbecue *(En rouge et noir)*, Jeanne Mas occupe désormais la scène culinaire et vante les ivresses de la verdure dans *Générations vegan* (Hugo New Life). À voir son regard de Theda Bara et son derme raboté : sacrée jouvence ! Vous préférez une cuisine plus virile ? Le ténébreux Erwann Menthéour – quarantaine musculeuse, cheveux follets, barbiche aguicheuse, « ticheurte » d'ébène et œil de loup – vous offre un grimoire dont l'hermétisme ferait rougir Paracelse : *Because we care. La première méthode de coaching alimentaire et sportif sous contrainte environnementale* (En exergue). Big Jim coche toutes les cases : un vrai piège à frissons !

Encore faim ? Piochez donc ces livres aux noms rimbaldiens : *Végan pour que dalle, Miam-Ô-5 Miam-Ô-fruit, Mon programme ménopause minceur, Prendre soin de son intestin,* et vous serez calé. Je signale enfin que, cette semaine, le bistro d'en bas propose des vol-au-vent aux truffes et un lièvre à la royale.

La vie n'est que choix… ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

DR – ENGIN_AKYURT/PIXABAY

L'OR

Un plaisir infini

DANS UNE CAPSULE EN ALUMINIUM RECYCLABLE

En plus de préserver efficacement les arômes du café, l'aluminium est recyclable. C'est pourquoi L'OR s'engage à accélérer le recyclage des capsules usagées en développant leur collecte.

SCANNEZ-MOI

Découvrez si votre commune est éligible au recyclage des capsules aluminium en bacs de tri sélectif ou retrouvez les points de collecte proches de chez vous en scannant ce QR code ou en vous rendant sur www.lorespresso.com

L'OR SANS DOUTE LE MEILLEUR CAFÉ DU MONDE

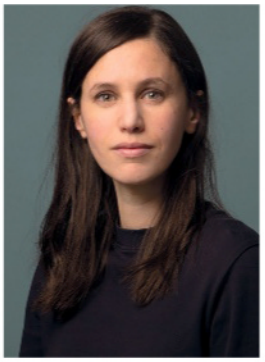
ALLIANCE POUR LE RECYCLAGE DES CAPSULES EN ALUMINIUM

NESPRESSO FRANCE A CRÉÉ LA FILIÈRE DE RECYCLAGE. JDE FRANCE A ÉTÉ LE PREMIER ACTEUR À S'ENGAGER AUX CÔTÉS DE NESPRESSO.

JACOBS DOUWE EGBERTS FR SAS | 30 BIS, RUE DE PARADIS, 75010 PARIS, FRANCE | 810 029 413 RCS PARIS | SAS AU CAPITAL DE 16 594 157,70 EUROS.

« Une histoire de la France et de l'immigration »

Nos frangins, de Rachid Bouchareb, revient sur la mort de Malik Oussekine et d'Abdel Benyahia, en 1986. Le cinéaste a travaillé avec la romancière Kaouther Adimi. Entretien croisé.



Comment votre duo s'est-il formé ?

Rachid Bouchareb. Je connaissais le travail romanesque de Kaouther, mais j'ai ensuite découvert qu'elle était née en 1986, date de la mort de Malik et d'Abdel ; je crois au destin. C'était intéressant de travailler avec quelqu'un qui n'était pas dans les manifs, mais qui connaissait ce drame. Et je ne voulais pas d'un scénariste professionnel. Parfois, j'étais trop enfermé dans un cadre d'écriture alors que Kaouther fonçait dans plein de directions, mais c'était toujours très enrichissant. Elle a aussi fait un travail formidable avec les archives d'époque.

Kaouther Adimi. J'ai trouvé extrêmement intéressant de travailler avec quelqu'un d'aussi expérimenté dans le cinéma. Il savait ce qui marchait, ce qui ne marchait pas, ce qui pouvait être une faiblesse ou une force. Rachid m'a appris le métier de scénariste. Apprendre un métier a une valeur inestimable pour moi.

Kaouther, que saviez-vous de ce drame ?

K. A. Nous nous sommes vus un peu avant le confinement, et Rachid m'a parlé de Malik Oussekine. Sans être au courant de tous les détails, je savais que c'était l'histoire d'une bavure policière. Je venais de publier *Nos richesses,* basé sur un gros travail d'archives autour de l'éditeur Edmond Charlot. C'est très éloigné de cette histoire, mais j'ai appris comment regrouper des archives, retrouver des gens, des témoignages… Le point commun, c'est de raconter l'histoire de quelqu'un d'oublié. On souvient de Malik mais pas d'Abdel, l'autre victime. C'était un devoir de mémoire, auquel je suis très sensible. Tout le monde nous disait avoir oublié Abdel et, pourtant, tout le monde reconnaissait qu'il y avait son nom et sa photo dans les grandes manifs. C'est le talent de Rachid de ne pas oublier. C'est aussi l'histoire d'une époque révélatrice des années 1980 : une trentaine d'années après l'indépendance de l'Algérie, il y a eu des vagues de violences policières contre les Maghrébins. J'ai été marquée par le parcours de Malik : un garçon de son époque, qui adorait la musique, les boîtes de jazz, le Quartier latin… Malik aurait pu être n'importe quel jeune beur de l'époque. Il raconte une histoire de la France et de l'immigration, celle d'un immigré très intégré dans le pays. En face, il y a Abdel qui dit une autre histoire, venant d'une banlieue défavorisée, d'une famille très modeste. Il a été filmé quelques semaines avant sa mort. C'était un garçon très aimé, qui voulait faire du bien : témoin d'une bagarre dans la rue, il a voulu séparer les deux garçons et a été tué par un policier saoul.

Avez-vous rencontré les deux familles ?

K. A. Nous avons parlé à Sarah, la sœur de Malik, et au frère d'Abdel. Mais il faut faire attention, parce que le drame s'est déroulé il y a trente-cinq ans… Les souvenirs sont parfois un peu épars. Sarah nous a raconté qu'elle était en couple avec un policier à ce moment-là et on l'a intégré dans le scénario. Écrire a été un aller-retour permanent entre la réalité, le fait établi, les témoignages des membres des deux familles, qui est leur vérité, et la part de fiction nécessaire pour faire un film.

Quel est le rôle des archives ?

R. B. C'est une mise au point sur le discours politique qui n'est pas différent aujourd'hui. Ce qu'on entendait il y a trente-cinq ans, on l'entend encore. Tous les personnages politiques du film ont participé à ce drame.

K. A. Les archives ont permis de donner plus de poids aux mots : oui, Charles Pasqua a réellement tenu ce discours au lendemain de la mort de Malik Oussekine. On avait dès le départ décidé que les archives seraient un élément du film. Il y a des images incroyables comme la fête d'anniversaire du RPR prévue juste après de la mort de Malik, les majorettes, le grand gâteau…

Rachid, vous êtes de la même génération que Malik et Abdel. Est-ce l'une des raisons qui vous a poussé à réaliser le film ?

R. B. Je savais depuis longtemps que ce volet viendrait clore la trilogie : *Indigènes, Hors-la-loi* et *Nos frangins* ; symboliquement le grand-père, le père, et le fils. J'ai mis longtemps avant de travailler à ce dernier film. Je voulais laisser passer du temps. *Indigènes* et *Hors-la-loi* ont sans doute été réalisés trop vite l'un par rapport à l'autre. ■

Propos recueillis par Éric Libiot (avec Margaux Morasso)

→ **Nos frangins,** de Rachid Bouchareb. Avec Reda Kateb, Lyna Khoudri, Raphaël Personnaz… En salles le 7 décembre.

PHILIPPE QUAISSE/UNIFRANCE - PATRICE NORMAND / LE SEUIL

Grand marin, adaptation du livre éponyme de Catherine Poulain.

3 QUESTIONS À… DINARA DRUKAROVA

Pour son premier film comme réalisatrice, la comédienne n'a pas choisi la facilité : l'adaptation de *Grand Marin* de Catherine Poulain. Un tournage épique et vital.

Pourquoi avoir décidé d'adapter ce roman de Catherine Poulain ?

Dinara Drukarova. Ce livre a changé ma vie à tout point de vue. J'avais besoin d'une telle aventure : filmer quelqu'un qui largue les amarres et part vers l'inconnu. J'ai lu un portrait de Catherine Poulain dans *Libération* et j'ai été fascinée par la photo : un regard magnifique qui me racontait mille histoires. J'ai acheté le livre et su, dès les premières pages, que mon film était là. J'ai alors rencontré Olivier Cohen, patron de L'Olivier à ce moment-là, une rencontre qui s'est bien passée, mais plus aucune nouvelle après. Beaucoup de gens voulaient obtenir les droits. J'ai alors envoyé un message à Catherine, qui m'a dit de venir la voir. Après avoir roulé toute la nuit, je me suis endormie sur un parking, puis je l'ai rencontrée, ai passé toute une journée avec elle avant de repartir le lendemain car je jouais au théâtre. Deux jours après, j'ai appris que Catherine souhaitait que ce soit moi qui obtienne les droits…

Comment s'est passée l'adaptation ?

D.D. Catherine a lu les premières versions et m'a dit, à un moment : « *C'est ton film, vas-y.* » Il y a eu beaucoup de versions. Pour des questions de budget, j'ai dû imaginer un récit à l'os, moins ample que le livre. L'histoire ne perd cependant pas en intensité. On devait tourner au Canada mais, à cause du Covid, nous sommes partis en Islande. La préparation et les repérages, c'était formidable. Après, ce sont évidemment les doutes. J'ai tourné en vingt-trois jours, ce qui est très peu. À ce moment-là, j'ai compris que cette aventure était totalement folle, peut-être inconsciente, mais il fallait sans doute en passer par là. Je suis née une seconde fois, tel le phénix.

L'histoire de cette femme qui affronte les éléments, est-ce vous face à un premier film ?

D.D. C'est un jeu de miroirs. Mais surtout un cri d'amour au cinéma que j'aime : des silences, des acteurs, un ailleurs. Un cinéma qui prend le temps, qui arrête le temps, qui résonne dans le cœur des gens. Ce n'est pas le film dont j'ai rêvé, mais il est ce qu'il est devenu ; je ne pensais pas qu'il allait ressembler à ce point à mon histoire. Il n'y a pas de demi-mesure. J'ai survécu. ■

Propos recueillis par E.L.

→ **Grand Marin** de et avec Dinara Drukarova. Et Sam Louwyck, Dylan Robert, Magne-Håvard Brekke… En salles le 11 janvier.

REZO FILMS – DR

LE RETOUR

Darezhan Omirbaev

Après dix ans d'absence, le réalisateur kazakh signe un nouveau long-métrage, aussi singulier que ses autres films, *Poet*.

Darezhan Omirbaev est sans doute le réalisateur kazakh le plus connu. Le public français a pu le découvrir au début des années 1990 alors que son pays acquiert l'indépendance après la chute de l'Union soviétique. *Kardiogramma,* son second long-métrage mais le premier à sortir en France, raconte le périple d'une mère et de son fils des steppes vers la capitale. Vient ensuite *Tueur à gages,* l'histoire d'un modeste chauffeur poussé à tuer un homme pour rembourser ses dettes à un mafieux. Ces deux films, le premier lié à son enfance, le second emblématique d'une société en mutation, éclairent le travail d'un cinéaste sobre, précis, sans fioritures, qui sait faire affleurer l'émotion ou la violence sans qu'on s'y attende. Avec *Chouga,* il réadapte *Anna Karénine* et avec *L'Étudiant,* il revisite *Crime et Châtiment.* Toujours épurés. Dix ans après son précédent film, il revient avec *Poet,* l'histoire d'un poète confronté à une société consumériste et au déluge des images. Une ode à la liberté des mots qui inventent des imaginaires. ■ **E.L.**

(En salles le 14 décembre)

DVD

BIRDY
D'ALAN PARKER
(WILD SIDE)
→ **Emblème d'une certaine esthétique des années 1980, le film culte d'Alan Parker a bouleversé une génération, en contant le destin d'un garçon revenu traumatisé de la guerre, qui se prend pour un oiseau. On aura plaisir à retrouver cette adaptation d'un roman de William Wharton, avec les nappes synthétiques de Peter Gabriel, dans cette édition riche en bonus.** B.L.

FREUD. PASSIONS SECRÈTES
DE JOHN HUSTON
(RIMINI)
→ **Saviez-vous que Jean-Paul Sartre (non crédité au générique) avait participé au scénario de cette étrange évocation du célèbre psychanalyste ? C'est l'une des bizarreries de ce long-métrage, sorti en 1962, qui paraît dans une belle édition Blu-ray + DVD avec, notamment, un livret de 80 pages rédigé par le journaliste Marc Godin.** B.L.

LIVRE

ALIEN. LA XÉNOGRAPHIE
DE NICOLAS MARTIN ET SIMON RIAUX
(ACTU SF)
→ **Tout, vous saurez tout sur le xénomorphe, cette créature mythique qui hante l'esprit des cinéphiles depuis le séminal *Alien*. *Alien. La xénographie* décortique notre créature préférée sous toutes les coutures, de ses débuts à ses dernières incarnations. Enrichi par les écrits de nombreux spécialistes, ce très bel ouvrage s'impose d'emblée comme LE livre de référence sur l'un des plus célèbres monstres du cinéma.** I.F.

Monts et merveilles

La remarquable adaptation des *Huit Montagnes*, de Paolo Cognetti, a reçu le prix du jury au dernier festival de Cannes.

C'est une amitié d'enfance qui, au fond, n'avait que peu de chance de durer. Ainsi, chaque été, Pietro vient avec ses parents dans un petit coin du Val d'Aoste et retrouve son pote Bruno, résidant là-bas toute l'année et avec lequel il fait les quatre cents coups. La vie fera que leurs chemins vont se séparer, avant de se recroiser à nouveau. Avec la construction d'une maison, d'un refuge, loin de tout… Salué par le prix Médicis étranger 2017, le magnifique roman de Paolo Cognetti, *Les Huit Montagnes*, a inspiré aux Belges Charlotte Vandermeersch et Felix Van Groeningen (*Alabama Monroe*) une belle adaptation (un poil trop longue), qui doit beaucoup à un parti pris formel judicieux : une image non pas en largeur, mais en format 4/3, qui nous fait ressentir l'âpreté du décor et donne une dimension saisissante à la profondeur de champ. Remarquablement interprété (mention à Luca Marinelli) et mis en musique, ce récit alpin saisit les crevasses des individus (psychologiques, sentimentales, financières…) et leur capacité à s'ancrer sur un territoire. ■ **Baptiste Liger**

(En salles le 21 décembre)

Ma meilleure amie

C'est un roman graphique de Jillian et Mariko Tamaki qui est à l'origine du nouveau film d'Éric Lartigau *(La Famille Bélier)*. L'action de *Cet été-là* ne se situe plus dans une petite ville balnéaire canadienne, mais dans les Landes, où l'on suit Dune, qui vient chaque année en vacances retrouver son amie Mathilde. Mais les deux préadolescentes sentent que cette année sera différente. À l'image des diverses tensions chez les grands… Fonctionnant moins sur une intrigue que sur de petits instantanés, cette chronique estivale séduit par sa simplicité, sa manière de croquer des familles un peu déjantées et par la subtilité des comédiens (Marina Foïs, Gael García Bernal et, surtout, Chiara Mastroianni). ■ B.L.

(En salles le 4 janvier)

En coulisses

Megan Twohey et Jodi Kantor, journalistes au *New York Times*, sont à l'origine de l'un des événements les plus retentissants de ces dernières années : l'affaire Weinstein. *She said*, adapté de leur livre, raconte leur enquête. Un travail minutieux pour un film qui l'est également : pas d'effets ni de dramatisation, mais la volonté d'être au plus près de cette affaire. Le film de Maria Schrader pointe la nécessité d'une presse libre et indépendante. Pas de glorification du journalisme mais un film passionnant sur la difficulté à affronter les puissants. Et deux actrices impeccables. ■ **Éric Libiot**

(En salles)

ZARIEL - PYRAMIDE DISTRIBUTION

• SÉRIES TÉLÉ

Héros du genre humain

Le scénariste de *Zero Dark Thirty* s'attaque au thriller d'espionnage avec une série tendue et ciselée.

Décidément, les séries israéliennes ne cessent d'inspirer les créateurs du monde entier. Après *Homeland, En thérapie* ou encore *Your Honor*, c'est au tour d'*Echo 3* de rejoindre la longue liste des adaptations réussies de séries israéliennes. Remake américain de de la série *When Heroes Fly*, créée par Omri Givon, et inspirée du roman *Pour elle, volent les héros* d'Amir Gutfreund, *Echo 3* suit le périple de Bambi et Prince, deux anciens militaires partis à la recherche d'Amber, petite sœur du premier et femme du second, kidnappée par un groupuscule armé en Colombie. Adaptation américaine oblige, la série délaisse le conflit israélo-palestinien qui servait de trame de fond à son modèle pour délocaliser le trauma de ses héros en Afghanistan, autre lieu à haut risque et épicentre d'une mission qui les aura durablement marqués.

Et si les contextes politique et culturel ne sont pas les mêmes, l'analyse sociétale reste, elle, bien présente, la série scrutant intelligemment l'Amérique ouvrière et populaire. Outre un intelligent travail d'adaptation, on retiendra surtout d'*Echo 3* son écriture ciselée et une mise en scène tout en finesse conférant parfois au naturalisme. Il faut dire qu'aux commandes nous retrouvons Mark Boal, plus connu comme scénariste de *Démineurs, Zero Dark Thirty* et *Détroit*, tous trois réalisés par Kathryn Bigelow.

Brillant dans sa description des rapports humains dans des environnements sous tension, le scénariste appose ici sa patte avec brio, renouant avec la rigueur journalistique et l'efficacité qui caractérisent les films précités. Mention spéciale, également, à Luke Evans et à Michiel Huisman qui incarnent les deux personnages principaux et dont la dynamique caractérise parfaitement l'opposition entre deux Amérique. À la lisière entre le film d'espionnage et le thriller d'action, *Echo 3* joue habilement sur les deux tableaux en gardant toujours ses enjeux humains en ligne de mire. Autant d'éléments qui en font une série hautement recommandable, à mettre en perspective avec son modèle israélien dont les effets de miroirs (la loyauté, les traumas liés aux conflits…) sont aussi saisissants que les différences. ■ **Ilan Ferry**

→ **Echo 3** de Mark Boal. Sur Apple TV + depuis le 23 novembre.

• THÉÂTRE

Le journal relu et inspiré

Nicolas Briançon adapte avec brio le remarquable roman d'Octave Mirbeau. Sensualité et rouerie à l'affiche.

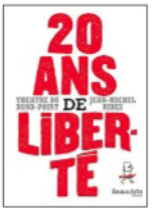
Décidément, *Le Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau n'en finit pas de susciter des adaptations. En voici une nouvelle, sous la forme d'un monologue délicieusement sensuel et cruel, signée Nicolas Briançon.

Quand les lumières s'allument, Célestine sort du bain. Mutine et coquine, elle raconte qu'elle vient de trouver une nouvelle place chez les Lanlaire, un couple de bourgeois comme elle les déteste, avec une Madame d'une tyrannie capricieuse, et un Monsieur d'une suffisance libidineuse. Tout en se rhabillant, elle se lance dans un jeu de massacre jubilatoire contre ces « patrons » aux mille turpitudes. Mais, quand on est une fille de pas grand-chose, il faut bien gagner sa vie ! Et puis, au fond, elle ne déteste pas se laisser tripoter par les messieurs… Peut-être l'un d'entre eux lui permettra-t-il de sortir de sa servitude ? Car elle est roublarde, Célestine, et fascinée par l'argent. Elle finit d'ailleurs par aller vivre avec un sale type pour devenir patronne de bar, et tant pis si, pour cela, elle va devoir se prostituer. Sur la scène minuscule du théâtre de la Huchette, dirigée par Nicolas Briançon, la comédienne Lisa Martino est une éblouissante Célestine, tour à tour sensuelle, gouailleuse, aguicheuse, canaille et rouée. Y aurait-il un Molière dans l'air ? ■ **Dominique Poncet**

→ **Le Journal d'une femme de chambre** d'Octave Mirbeau, adapté et mis en scène par Nicolas Briançon. Théâtre de la Huchette, Paris 8e, jusqu'au 31 décembre.

ICI, TOUT EST PERMIS

LE LIVRE. Pendant vingt ans, Jean-Michel Ribes aura fait du Rond-Point un lieu unique où venaient s'exprimer ceux qui voulaient dynamiter les conformismes et dénoncer, dans de grands éclats de rire, les absurdités et les dingueries de notre temps. Le 31 décembre, il quittera son navire. Cela valait bien *20 ans de liberté*, un livre de souvenirs. On s'y balade d'un auteur à l'autre, entre photos, aphorismes et réflexions du futur ex-patron de la maison. Joyeux, nostalgique, précieux. ■ **D.P.**



20 ANS DE LIBERTÉ
JEAN-MICHEL RIBES
304 P., BEAUX-ARTS, 34 €

APPLE TV

Mes sorcières bien-aimées

Histoire et pop culture s'affrontent dans un seinen au concept pour le moins original.

Quelle idée de réunir Marie-Antoinette, Jeanne d'Arc, Agatha Christie ou encore Élisabeth Báthory au sein d'un même manga ! C'est pourtant le défi relevé par *Witches' War* de Homura Kawamoto et Makoto Shiozuka. Dans ce seinen d'action trépidant, les femmes les plus célèbres de l'Histoire s'affrontent dans des combats à mort. Trente-trois combattantes et, à la fin, une seule gagnante qui verra son désir le plus fou réalisé. Un postulat prétexte aux combats les plus homériques, chacune se voyant attribuer divers pouvoirs inhérents à sa personnalité. Pendant féminin et complètement fantasque de *Battle Royale*, *Witches' War* s'amuse avec l'Histoire, mais surtout avec la pop culture en jouant de la manière dont les protagonistes s'inscrivent dans l'inconscient collectif. Il s'agit surtout ici de tendre le miroir d'une certaine représentation de la femme, qu'elle soit servile, dominatrice, avide de pouvoir ou éprise de liberté. Si l'ensemble se révèle aussi efficace dans ses phases d'action qu'amusant dans sa façon de s'affranchir des conventions, on ne peut qu'être interpellé par la relative ambiguïté qui en découle. En effet, les personnages – uniquement des femmes – sont ici caractérisés comme des sorcières, c'est-à-dire que celles-ci ne doivent leur place dans l'Histoire qu'aux ardeurs de leurs désirs assimilés à des superpouvoirs. Plus que le concept en lui-même, c'est surtout l'ambivalence induite par ce tour de passe-passe scénaristique qui interroge, le scénariste Homura Kawamoto n'ayant semble-t-il pas trouvé de moyen plus simple de justifier la présence de ses protagonistes – féminines – au sein d'un même espace-temps. Restent de savoureux moments, des joutes absolument jouissives et surtout le plaisir de retrouver de grandes figures féminines dans un contexte totalement inédit et original. ■

Ilan Ferry

WITCHES' WAR
HOMURA KAWAMOTO, MAKOTO SHIOZUKA
182 P., PIKA, 7,50 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL *Le Chien des Baskerville*

BOLL - SHIOZUKA/KAWAMOTO/2022 PIKA

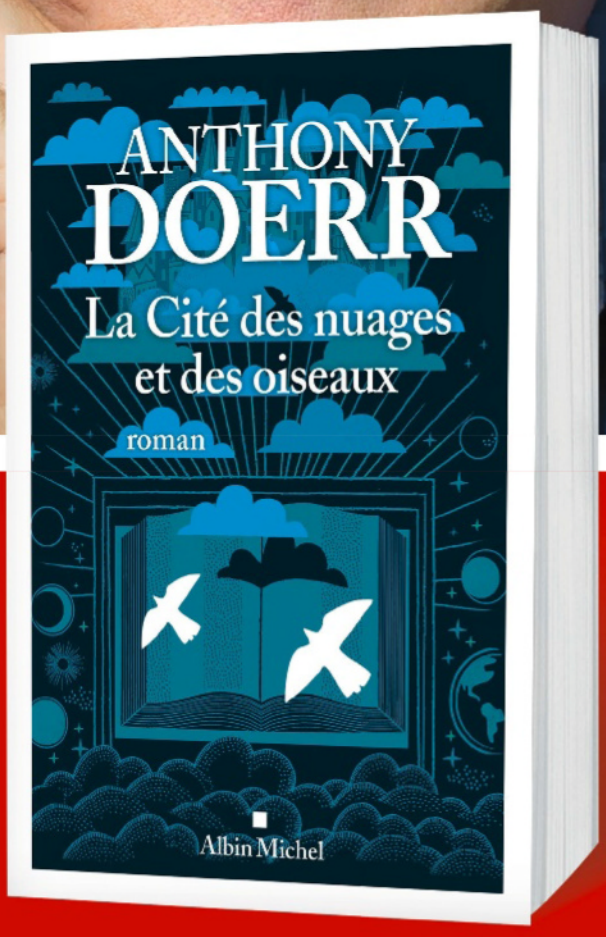


Photo auteur : © Ulf Andersen

GRAND PRIX DE LITTÉRATURE AMÉRICAINE 2022

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE ■ **ALBIN MICHEL**

C'EST PLUS QUE DE LA SF

LE PODCAST

C'est plus que de la SF

Chaque semaine, le journaliste Lloyd Chéry reçoit des auteurs, des scénaristes ou des universitaires pour échanger autour de la science-fiction. Parmi ses plus belles envolées littéraires, une émission consacrée à l'afrofuturisme avec Rivers Solomon et Michael Roch ou un entretien avec Laurent Gaudé, auteur de *Chien 51*.

LE COMPTE TIKTOK

@atrapenard

Depuis quelques mois, le présentateur de *La Grande Librairie* étrenne un tout nouveau compte TikTok et multiplie les contenus pour attirer un jeune public. Parfois drôle, parfois touchant, il fait migrer la littérature vers d'autres horizons avec une redoutable efficacité.

L'APPLICATION

Love for Livres

Love for Livres
Our emotions, our books

Inspiré des préceptes de la bibliothérapie, Love for Livres se présente comme le premier moteur de recherche émotionnel de livres. Après une rapide évaluation de vos préoccupations du moment, l'application vous propose une sélection d'ouvrages qui correspond à votre état d'esprit. **L.D.**

La déferlante verte

Après le lancement événement de son offre livre audio aux États-Unis, Spotify s'apprête à envahir le marché européen et suscite bien des convoitises.

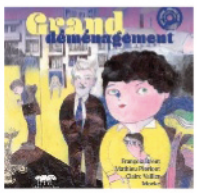
Cette fois ça y est, l'opération séduction est lancée. Au moment de rédiger notre chronique, La Foire de Francfort, grande messe annuelle des professionnels de l'édition, vient de fermer ses portes et un nom est sur toutes les lèvres: Spotify. « Les livres audio débarquent sur Spotify »: impossible de passer à côté de la campagne de publicité massive menée par le géant du streaming suédois aux quatre coins de l'événement. « *Nous voulons être le catalyseur de l'explosion du livre audio, comme nous l'avons été pour la musique puis le podcast* », clamait avec ambition dans les allées du salon Nir Zicherman, vice-président du groupe chargé des livres audio.

Cela fait déjà de longs mois que Spotify clame sa volonté de faire du livre audio l'un des axes majeurs de son développement. Après avoir pris le contrôle du spécialiste du livre audio Findaway, et inauguré en grande pompe, à la fin du mois de septembre, son offre aux États-Unis, la plateforme suédoise se prépare à envahir le marché européen. Si pour l'instant tout se prépare dans le plus grand secret et qu'aucune date de lancement n'a filtré, Spotify, avec ses 433 millions d'utilisateurs actifs, s'apprête à donner un grand coup de pied dans la fourmilière et à dynamiter un marché déjà en pleine expansion (10 % de croissance annuelle en France). En coulisse, les éditeurs français sont à l'affût et peaufinent déjà leur stratégie. Qui saura se démarquer pour rafler la mise? Une tension digne d'un épisode de *Game of Thrones*! ■ **Léonard Desbrières**

• LIVRES AUDIO

CE QUE NOUS CONFIONS AU VENT
DE LAURA IMAI MESSINA
LU PAR CLARA BRAJTMAN
(AUDIOLIB)

■ **Face à la crise écologique et à la disparition du vivant, le philosophe Baptiste Morizot appelle à repenser notre relation à la biodiversité, dans un propos porté par les lectures de Pierre-François Garel et Alain Damasio. En s'inspirant de son expérience de pisteur de loups, il incite à dépasser la frontière entre humain et non-humain.**



GRAND DÉMÉNAGEMENT
MATHIEU PIERLOOT
LU PAR FRANÇOIZ BREUT
(LE LABEL DANS LA FORÊT)

■ **Conte musical poétique sur les villes au passé industriel, ce livre-disque et ses huit chansons réunit également la chanteuse Claire Vailler et le guitariste Mocke. Dans une cité minière, des enfants trouvent un caillou et l'on commence à creuser avec tant d'entrain que la ville en vient à s'écrouler. Les habitants imaginent alors un grand déménagement.**

LA SEMAINE DU SON DE L'UNESCO EN TUNISIE ET LES RENCONTRES PROFESSIONNELLES DU LIVRE AUDIO

■ **Dans le contexte du sommet de la Francophonie de Djerba de novembre 2022, la première Semaine du son de l'Unesco en Tunisie a choisi comme fil rouge l'œuvre *Salammbô* de Flaubert. À Bizerte, Tunis et Djerba, une programmation consacrée au son et au livre audio a exploré leur place dans les industries culturelles et créatives et dans le cadre de la francophonie.** **Christophe Rioux**

DR

HORS-SÉRIE

LIRE magazine littéraire

LA PSYCHOLOGIE DES ÉCRIVAINS

Pourquoi certains auteurs programment-ils soigneusement le plan de leurs œuvres, comme Zola, quand d'autres les improvisent, comme Paul Auster ? Et pourquoi certains vouent-ils leurs manuscrits aux flammes quand d'autres les conservent pieusement ? Et pourquoi tant d'auteurs cultivent-ils des rites d'écriture ? Vaste sujet qui nourrit incidemment les pages de *Lire Magazine littéraire,* la psychologie des écrivains méritait bien un hors-série ! Vous y croiserez de vrais génies persuadés de leur échec, des fous littéraires seuls convaincus de leur réussite, des écrivains qui bâtissent des cathédrales et d'autres qui se satisfont de demeures faussement humbles car minutieusement ouvragées… Certes, il est autant de psychologies que d'écrivains, mais la pratique de la littérature confronte tous les auteurs aux mêmes grandes questions ! Avec Jean-Louis Jeannelle, Adrien Cavallaro, Bernard Quiriny… ■ **Alexis Brocas**

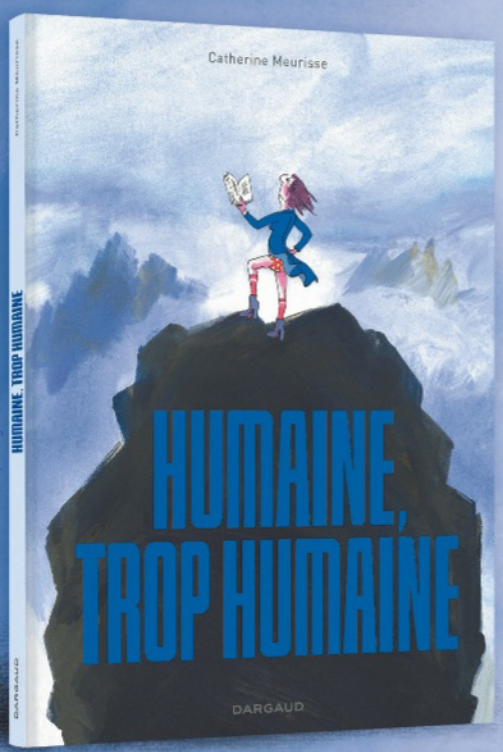
Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

HORS-SÉRIE

1001 CURIOSITÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

Au fond, la langue française ressemble un peu à un grand cabinet de curiosités avec, derrière ses règles logiques et ses fondamentaux, bien des étrangetés qui se sont accumulées au fil des ans. Sa richesse ne viendrait-elle pas de là ? C'est tout l'enjeu de notre hors-série consacré aux « 1001 curiosités de la langue française ». Au menu : étymologies étonnantes, évolution du sens ou du genre des mots, verbes à l'histoire incongrue, sans oublier les gentilés les plus inattendus (De quelle bourgade les Trouille-Bourreaux sont-ils les habitants ? Et les Infradomimontains ?). De quoi apprendre, le tout en s'amusant, notamment grâce à nos quiz. ■ **Baptiste Liger**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*



HUMAINE, TROP HUMAINE

ON NE NAIT PAS PHILOSOPHE, ON LE DEVIENT !
AVEC Catherine Meurisse

Cent pages de dialogues, de citations et de mises en scènes burlesques qui sondent et ébranlent les règles et les codes de la pensée philosophique universelle. Socrate, Voltaire, Rousseau, Simone de Beauvoir, Barthes, Simone Weil, Cioran… Ils sont tous là !

Au rayon bande dessinée

DARGAUD

Qui étaient les gardiennes des camps ?

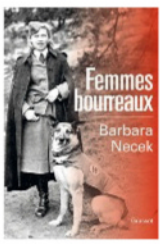
D'origine modeste, ouvrières ou domestiques, ces femmes dépeintes par Barbara Necek se sont transformées en véritables tortionnaires.

On peut être une jolie jeune femme et abattre au revolver une prisonnière ; donner à manger aux animaux pendant la fête des moissons et piétiner un bébé jusqu'au dernier souffle. « *Les femmes gardiennes étaient bien pires que les hommes,* [elles] *savent où frapper d'autres femmes pour infliger un maximum de douleur* », souligne une survivante d'Auschwitz. La « *banalité du mal* », à défaut d'une autre formule, recouvre une nouvelle illustration dans *Femmes bourreaux*, premier livre de Barbara Necek. La documentariste du *Procès d'Auschwitz, la fin du silence* et des *Femmes du Troisième Reich* s'est penchée cette fois sur les 4 000 gardiennes de camp. vent après avoir raté leur examen d'infirmière. Ouvrières, employées, domestiques, elles ont été marquées par l'humiliation de la défaite, la crise économique de 1929 et le délitement de Weimar. Elles ont d'emblée été séduites par le discours de Hitler, qui les limitait pourtant aux rôles de mères en charge de la préservation de la race et… de l'ameublement des appartements. « *Pendant que vous libériez les Sudètes, j'ai tricoté ces chaussettes pour vous,* écrit une enseignante au Führer. *Nous avons tous les deux notre objectif. Vous, le grand, moi le petit.* »

À part quelques exécutions à la Libération, elles se font oublier ou sont légèrement condamnées. La « *plus cruelle des gardiennes* » de Majdanek, Hildegard Lächert, n'a écopé que de douze ans de prison. Derrière les barreaux, elle est devenue végétarienne. « *J'ai vu un jour comme on amenait les cochons à l'abattoir, expliqua-t-elle. Les pauvres animaux sentent qu'il va leur arriver malheur.* » ■

Emmanuel Hecht

Des gardiennes du camp de Bergen-Belsen arrêtées par les troupes britanniques en avril 1945.



FEMMES BOURREAUX. GARDIENNES ET AUXILIAIRES DES CAMPS NAZIS
BARBARA NECEK
304 P., GRASSET, 19 €

Le hasard existe-t-il vraiment ?

Le psychiatre Patrick Clervoy nous livre une initiation aux mystères de la vie, qui s'impose à nous presque comme une évidence.

Patrick Clervoy croit au destin. Mais il sait aussi que rien ne nous est impossible. Ou plutôt que nous avons intensément besoin pour vivre de nous inscrire dans des possibles. Son livre *Le Hasard enchanté et les Forces de l'espoir* dévoile avec une simplicité biblique l'équation humaine dans laquelle on se trouve facilement piégé : « *la perspective que tout est possible, mêlée à l'idée opposée que l'enchaînement des événements est dicté selon une finalité déterminée à l'avance* ». Alternant entre un optimisme nourri d'espérance et un pessimisme teinté du côté inéluctable de nos existences, il nous guide pas à pas, et avec moult exemples, vers la nécessité de réenchanter constamment notre monde. À le lire, on croirait entendre Jean Vilar incarnant le destin dans *Les Portes de la nuit* de Marcel Carné et Jacques Prévert : « *Tout s'enchaîne, il n'y a rien d'extraordinaire. Ou plutôt si : il n'y a que des choses extraordinaires, mais l'homme s'habitue à ces choses.* » Patrick Clervoy invite à ne surtout pas nous habituer « *à ces choses* », à cultiver notre capacité d'émerveillement, à voir dans l'invisible la perfection du monde, à goûter à la beauté du vivant. Il y a dans le livre de ce psychiatre une légèreté profonde qui cherche à nous connecter à la grandeur de l'homme. Mais sans emphase ni leçon. Ses exemples deviennent presque des cas cliniques, de Romain Gary à Teilhard de Chardin en passant par Pagnol ou Cocteau. Il parle aussi de lui, de son chemin personnel, et trace un voyage vers la lumière avec une humilité qui tranche avec la littérature « psy » d'aujourd'hui. ■

Sophie Péters

LE HASARD ENCHANTÉ ET LES FORCES DE L'ESPOIR
PATRICK CLERVOY
256 P., ODILE JACOB, 21,90 €

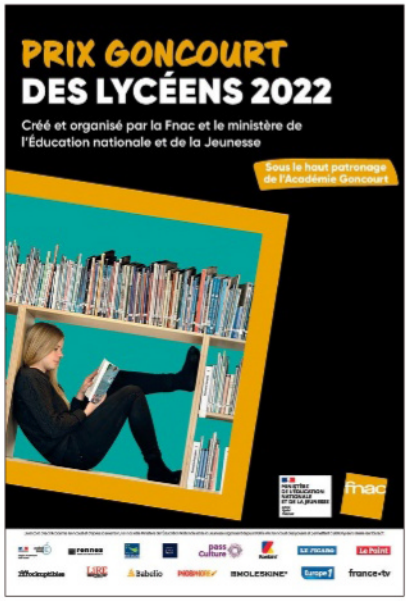
XAVIER LIBERMAN/GRASSET – DR

SLOT MACHINE PRÉSENTE
UN FILM DE DINARA DRUKAROVA
SSIFF
NEW DIRECTORS
GRAND
MARIN
INSPIRÉ PAR LE ROMAN DE CATHERINE POULAIN « LE GRAND MARIN » EDITIONS DE L'OLIVIER / EDITIONS POINTS
AVEC DINARA DRUKAROVA, SAM LOUWYCK, BJÖRN HLYNUR HARALDSSON, HJÖRTUR JÓHANN JÓNSSON, DYLAN ROBERT, ANTONYTHASAN JESUTHASAN, MAGNE HAVARD BREKKE
PRODUCTRICES MARIANNE SLOT, CARINE LEBLANC SCÉNARIO, ADAPTATION ET DIALOGUES DINARA DRUKAROVA, RAPHAËLLE DESPLECHIN, LEA FEHNER, GILLES TAURAND MUSIQUE ORIGINALE JEAN BENOÎT DUNCKEL DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE TIMO SALMINEN FSC
CHEF DÉCORATEUR HEIMIR SVERRISSON PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR FAHAD JABALI CHEFFES MONTEUSES VALÉRIE LOISELEUX, ANITA ROTH INGÉNIEUR DU SON IVAN DUMAS MIXEURS SON FREDERIK VAN DE MOORTEL, NICOLAS DAMBROISE MIXEUR PHILIPPE CHARBONNEL
CHEFFE COSTUMIÈRE HELGA RÓS V. HANNAM CHEFFE MAQUILLEUSE GUNNHILDUR ÓLAFSDÓTTIR COPRODUCTEURS JULIE GAYET, ANTOUN SENHAOUI, NADIA TURINCEV, JULIEN NAVEAU, BENEDIKT ERLINGSSON, DAVID ÖSKAR ÓLAFSSON, GENEVIÈVE LEMAL, SERGEY SELYANOV, ANTON MALYSHEV
AU CINÉMA LE 11 JANVIER 2023
LiRE magazine littéraire

GONCOURT DES LYCÉENS

Mode d'emploi

Le 24 novembre a été couronné le 35e lauréat de cette grande récompense littéraire hexagonale. L'occasion de revenir sur le « parcours scolaire » de ce prix.



Le prix Goncourt est né en 1903 et son petit frère, quatre-vingt-cinq ans plus tard. C'est en 1988, en effet, qu'est né le prix Goncourt des lycéens. Sur une initiative conjointe d'une libraire d'un magasin Fnac à Rennes et d'un professeur de l'académie bretonne. Ce qui explique pourquoi il a toujours été coorganisé par l'enseigne culturelle et par le ministère de l'Éducation nationale, sous le haut patronage de l'académie Goncourt. Et aussi pourquoi c'est toujours à Rennes que le nom du lauréat est dévoilé.

Chaque année, une fois la première liste du prix Goncourt annoncée, des lycéens d'établissements de toutes les académies scolaires de l'Éducation nationale se saisissent des ouvrages nominés (les livres sont offerts par la Fnac) pendant un mois et demi. En 2022, ce sont 55 lycées et près de 2 000 élèves qui ont ainsi lu et étudié ces romans. Des élèves de classes de seconde, première ou terminale, d'établissements d'enseignement général, technologique ou professionnel. Ces lycées sont sélectionnés sur dossier de candidature. Pour la présente édition, cinq d'entre eux étaient des établissements français de l'étranger (Washington, New York, Montréal, Beyrouth).

Tous les ans, pendant la deuxième et la troisième semaine d'octobre, les écrivains nominés vont, ensemble et le même jour, à la rencontre des élèves. Ils se relayent alors, trois par trois ou quatre par quatre, pour autant de rencontres en amphithéâtres durant lesquelles ils répondent aux questions et aux réactions de leurs jeunes lecteurs. Les organisateurs tiennent absolument à ce que tous les auteurs aient le même temps de parole. En cet automne 2022, les nominés sont allés à Paris, Lyon, Cannes, Toulouse, Nancy, Rennes et Lille.

À la suite de ces échanges, des délibérations régionales simultanées ont établi, le 21 novembre, des listes de trois finalistes par région. Des lycéens délégués nationaux se sont ensuite retrouvés le 24 novembre, à l'hôtel de ville de Rennes, pour une ultime séance de délibération, à l'issue de laquelle le vainqueur a été proclamé à 13 heures. ■ **Hubert Artus**

Tout l'art du pliage

Découvrez l'exposition « Zoo de papier » à l'Espace Richaud de Versailles, du 17 décembre au 29 janvier.

« *Mon art requiert de la patience, du calme et de l'habileté.* » Né en 1947 au Cambodge, Gérard Ty Sovann découvre le pliage avec sa grand-mère, qui l'initie dès le plus jeune âge avec des feuilles trouvées par terre. Avec beaucoup de tendresse et de respect, il explique que, dès lors, il n'a de cesse de se perfectionner afin de lui rendre hommage. Il quitte son pays dans les années 1970 pour se consacrer à sa passion, qui devient son métier. Il pratique l'origami, apparu en Chine au IIe siècle avant J.-C., dans sa forme la plus traditionnelle : sans découpe ni colle, en ayant une connaissance précise des volumes. Pour réaliser une œuvre, il lui faut des heures, mais pour la composer, des mois… Chaque jour, quand il a un moment de libre, il plie le papier. Et constitue au fil du temps un incroyable zoo. Le format varie de quelques millimètres à des pièces mesurant jusqu'à 25 mètres de côté, comme le célèbre lion qui pèse 130 kilos ! Du 17 décembre au 29 janvier, la ville de Versailles accueille à l'Espace Richaud, dans le cadre de l'exposition « Zoo de papier », plus de 2 500 créations de toute taille (dont une girafe de 3 mètres de haut), aussi impressionnantes que fragiles, la préservation de la nature, de la faune et de la flore étant au cœur des préoccupations du plasticien. Pour fabriquer un animal, 10 et 300 plis sont nécessaires, à partir d'une feuille unique aux dimensions variables. Inscrit au *Livre Guiness des records*, il expose dans le monde entier et travaille même pour le cinéma. ■ **Gabrielle Martin**

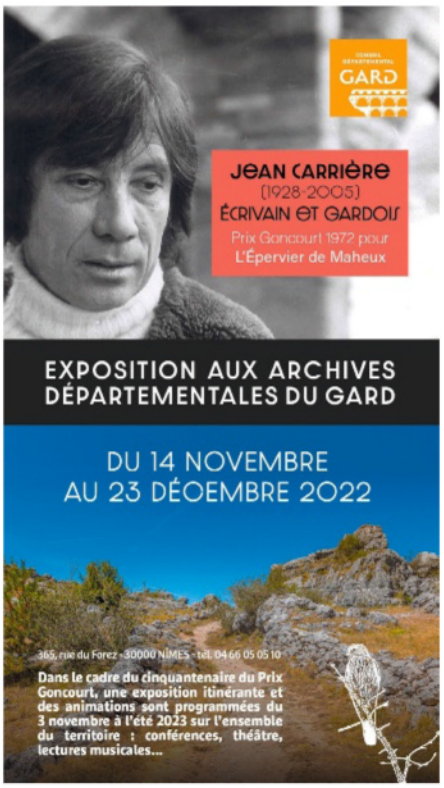
Versailles.fr

L'oiseau du Sud à l'honneur

Lauréat du Goncourt en 1972 pour *L'Épervier de Maheux*, l'écrivain gardois Jean Carrière est mis à l'honneur dans le département jusqu'au 23 décembre.

C'est l'un des prix Goncourt les plus vendus, mais paradoxalement les plus mésestimés et méconnus du public. Et en particulier dans le Gard, d'où vient son auteur. Originaire de Nîmes, Jean Carrière (1928-2005) a décroché la récompense suprême en 1972 pour *L'Épervier de Maheux*, roman dont l'intrigue se déroule dans les Cévennes et retrace le destin d'une famille de paysans qui lutte contre l'adversité. Le roman, qui célèbre ses 50 ans, est l'objet d'une commémoration particulière à travers une exposition se déployant dans six lieux distincts : les Archives départementales du Gard à Nîmes et plusieurs médiathèques de la région (Le Vigan, Alès, La Grand-Combe, Aigues-Mortes et Barjac). Pour ancrer durablement la connaissance de ce patrimoine littéraire dans l'histoire du territoire et la rendre accessible aux scolaires, à travers des actions culturelles et éducatives ciblées. Ainsi, le fonds d'archives privées de l'écrivain, légué par la famille, dévoilera un ensemble de documents évoquant son parcours (l'attribution de la plus grande distinction littéraire française n'a pas forcément été un cadeau pour lui…). Des lettres inédites, récemment acquises, seront présentées pour la première fois. S'ajoutent lectures, rencontres, ateliers, conférences, concerts, projections et même résidences d'artistes. Avec l'événement « Jean Carrière. Écrivain et Gardois », le temps de la réhabilitation est venu ! ■ **G.M.**

Gard.fr



JOSÉ-LUIS MUNUERA

UN CHANT DE NOËL

UNE HISTOIRE DE FANTÔMES

Une adaptation moderne de la nouvelle de

CHARLES DICKENS

LONDRES, 1843.

La nuit de Noël, des esprits rendent visite à Scrooge, une très riche commerçante qui n'a pour seules valeurs que le travail et l'argent. Ils l'emmènent à la rencontre de la jeune fille qu'elle a été, puis de celle qu'elle aurait pu devenir si elle avait choisi la voie de la bonté…

Une relecture délicieuse en bande dessinée de ce texte majeur, réinventé dans une nouvelle perspective : Scrooge sous les traits d'un personnage féminin !

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

© Munuera – Dargaud Benelux 2022

En 2023, réalisez votre rêve !

Chez votre marchand de journaux
et sur www.lire.fr et ici aussi

LiRE magazine littéraire

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

17★ La Constance du prédateur
Maxime Chattam (Albin Michel)

« Je n'ai pas lu les livres avec le personnage de Ludivine Vancker, mais cela ne m'a pas empêchée de comprendre toute la torture psychologique qu'elle a traversée dans les précédents opus, puisque l'auteur y revient quelque peu, mais sans noyer le lecteur.

C'est une reconstruction et un nouveau départ qui coïncident avec une nouvelle enquête durant laquelle un tueur en série doit être débusqué. […] Une intrigue, au fil conducteur très intéressant, d'ailleurs tellement inenvisageable qu'il ne peut sortir que d'un esprit un peu barge, ce n'est bien entendu pas l'auteur que je vise… Quoiqu'il faille avoir une sacrée dose d'analyses, de réflexions sur le monde et un recul plus qu'indispensable pour ne pas se laisser submerger par ses propres visions. […] *La Constance du prédateur* laissait présager une bonne dose de noirceur et je n'ai pas été déçue. Je dois dire que je me sens réconciliée avec l'auteur, grâce à des personnages bien brossés et à une intrigue rondement menée. C'est glauque, c'est parfois immonde, c'est diablement bien construit ! » ■ **#JuliePerrier**

6★ Tant que le café est encore chaud
Toshikazu Kawaguchi (Le Livre de Poche)

« Il existe, à Tokyo, un petit café qui permettrait de voyager dans le passé. Malgré l'extraordinaire légende qui circule à son sujet, le Funiculi Funicula n'est pas un lieu spécialement fréquenté. C'est-à-dire que, pour retourner dans le passé, il faut s'astreindre à un certain nombre de règles, la principale étant que le présent ne peut pas être changé. Dans le décor rétro de ce café très spécial, nous allons faire connaissance avec une poignée de personnages, qui vont se succéder au rythme du "ding-dong" de la porte d'entrée. […] Quatre protagonistes vont procéder au rituel du voyage dans le temps, sous l'œil vigilant de la jeune Kazu. Cette dernière veille au respect des règles, avec impartialité, servant avec cérémonie la boisson convoitée. Mais, le voyage est court, et ne dure que le temps d'un café chaud. […] Toshikazu Kawaguchi dépeint admirablement l'atmosphère de cet endroit, comme en dehors du temps et de l'espace. Une ambiance feutrée, intimiste et contemplative, qui sert bien le propos de l'auteur. […] Un roman bouleversant qui nous plonge avec intelligence et sensibilité dans l'âme humaine. » ■ **#CarolineImdal**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 14 novembre 2022, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Giuliano da Empoli**	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
2	**Brigitte Giraud**	Vivre vite	Flammarion	Littérature
3	**Wilfrid Lupano, Paul Cauuet**	Les Vieux Fourneaux (t.7)	Dargaud	BD
4	**Mr Tan, Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle (t.19)	Bayard Jeunesse	BD
5	**Sylvain Tesson**	Blanc	Gallimard	Littérature
6	**Thomas Pesquet**	La Terre entre nos mains	Flammarion	Essais
7	**Jul, Achdé**	Les Aventures de Lucky Luke (t.10)	Lucky Comics	BD
8	**Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain**	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
9	**Delphine Horvilleur**	Il n'y a pas de Ajar	Grasset	Essais
10	**Shannon Messenger**	Gardiens des cités perdues (t.9)	Lumen	Jeunesse
11	**Louis-Ferdinand Céline**	Londres	Gallimard	Littérature
12	**Magali Bonniol, Pierre Bertrand**	Quand Cornebidouille était petite	L'École des loisirs	Jeunesse
13	**Éric-Emmanuel Schmitt**	La Traversée des temps (t.3)	Albin Michel	Littérature
14	**Jacques Tardi**	Adèle Blanc-Sec (t.10)	Casterman	BD
15	**Virginie Despentes**	Cher connard	Grasset	Littérature
16	**Jean-Marc Rochette**	La Dernière Reine	Casterman	BD
17	**Maxime Chattam**	La Constance du prédateur	Albin Michel	Polars
18	**Emmanuel Guibert, Marc Boutavant**	Ariol (t.18)	BD Kids	BD
19	**Sarah Rivens**	Captive (t.1). 2/2	HLab	Littérature
20	**Jonathan Coe**	Le Royaume désuni	Gallimard	Littérature
21	**Elizabeth Jane Howard**	La Saga des Cazalet (t.5)	La Table ronde	Littérature
22	**Annie Ernaux**	Le Jeune Homme	Gallimard	Littérature
22	**Franz-Olivier Giesbert**	Histoire intime de la Ve République (t.2)	Gallimard	Essais
24	**Jean-Pierre Gibrat**	Mattéo (t.6)	Futuropolis	BD
25	**Claudie Hunzinger**	Un chien à ma table	Grasset	Littérature
26	**Margaux Motin**	Le Printemps suivant (t.2)	Casterman	BD
27	**Lola Lafon**	Quand tu écouteras cette chanson	Stock	Littérature
28	**Sophie Duplaix (Dir.)**	Gérard Garouste. L'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
29	**Connaissance des arts**	Hors-série Alice Neel	Connaissance des arts	Beaux-arts
30	**François Sureau**	Un an dans la forêt	Gallimard	Littérature
31	**François Cheng**	Une longue route pour m'unir au chant français	Albin Michel	Essais
32	**Emmanuel Carrère**	V13	P.O.L	Littérature
33	**Philippe Descola, Alessandro Pignocchi**	Ethnographie des mondes à venir	Seuil	Essais
34	**Laurent Gaudé**	Chien 51	Actes Sud	Littérature
35	**Philibert Humm**	Roman fleuve	Des Équateurs	Littérature
36	**Sarah Rivens**	Captive (t.1). 1/1	Hlab	Littérature
37	**Annie Ernaux**	Écrire la vie	Gallimard	Littérature
38	**Simone Veil**	Seul l'espoir apaise la douleur	Flammarion	Essais
39	**Wilfrid Lupano, Paul Cauuet, Mayana Itoiz**	Le Loup en slip (t.7)	Dargaud	BD
40	**Joann Sfar**	La Synagogue	Dargaud	BD

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Annie Ernaux**	Les Années	Folio	Littérature
2	**Annie Ernaux**	La Place	Folio	Littérature
3	**Collectif**	13 à table 2023	Pocket	Littérature
4	**Annie Ernaux**	La Femme gelée	Folio	Littérature
5	**Akira Toriyama, Toyotaro**	Dragon Ball Super (t.18)	Glénat	BD
6	**Toshikazu Kawaguchi**	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature
7	**Delphine Horvilleur**	Vivre avec nos morts	Le Livre de Poche	Essais
8	**Annie Ernaux**	L'Événement	Folio	Littérature
9	**Anne Berest**	La Carte postale	Le Livre de Poche	Littérature
10	**Michael McDowell**	Blackwater (t.1)	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature

Miss Harriet

Guy de Maupassant — Olivier Desvaux

Illustration : Olivier Desvaux, « Miss Harriet, suivi de Toine » © Sarbacane 2022.

Le génie Maupassant,
illustré de peintures grand format
à la manière impressionniste !

26 x 37 cm - 64 pages
Tout public, dès 10 ans

SARBACANE
éditeur de création

Léon Tolstoï, l'écrivain russe de la démesure, dans son cabinet de travail. Huile sur toile d'Ilia Répine (1891).

AKG IMAGES

La littérature RUSSE

Au début de la Première Guerre mondiale, Proust se disait consterné par le chauvinisme de la presse, qui incitait à répudier Wagner : *« Si, au lieu d'avoir la guerre avec l'Allemagne, nous l'avions eue avec la Russie, qu'aurait-on dit de Tolstoï et de Dostoïevski ? »* Suivons Proust dans son patriotisme sans haine ! Et prouvons que l'on peut à la fois n'être pas d'accord avec Vladimir Poutine et se plaire à relire Pouchkine !
Surgie au XIXe siècle, la littérature russe a connu une aube tardive, mais dont l'éclat a atteint rapidement nos rivages – si Proust s'inquiétait pour Tolstoï et Dostoïevski, c'est qu'il les avait déjà lus avec passion ! Puis cette littérature a connu une brisure – quand l'élan de l'âge d'argent, porté par des auteurs tournés vers l'avenir, comme Maïakovski ou Akhmatova, s'est fracassé sur le mur de la censure soviétique. Avant de renaître dans la clandestinité, sous la prose édifiante agréée par le régime… Nos regards étrangers ont fait de cette littérature le réceptacle de l'« âme russe » ou de la « mystique russe » – ces drôles de bêtes que nous invoquons chaque fois qu'un événement, en Russie, échappe à notre compréhension… Que l'on croie ou pas en leur existence, les mille singularités de cette littérature sautent aux yeux – la narration joyeuse de Pouchkine, la démesure de Tolstoï, les tourments hyperboliques des personnages dostoïevskiens, la fantaisie d'un Gogol envoyant son *Nez* déambuler dans Saint-Pétersbourg ou d'un Boulgakov invoquant Satan à Moscou dans *Le Maître et Marguerite…* Ces auteurs n'ont pas d'équivalent chez nous. Se priver de les lire pour des raisons extra-littéraires reviendrait à nous sanctionner nous-mêmes. ■

Alexis Brocas

SOMMAIRE

34 **L'âge d'or** À la source féconde du roman russe
35 **L'âme slave** en quatre œuvres
36 **L'âge d'argent** Dernier élan avant la révolution
37 **Les années de fer** Écrire ou survivre
38 **Cholokhov & Grossman** Grandeur et décadence de l'écrivain officiel
39 **Chalamov & Soljenitsyne** Les peintres du goulag
40 **Entretien** André Markowicz : « Proust n'existe pas sans Tolstoï »
41 **Verbatim** Giuliano da Empoli : « Bien reçu par le tsar »
42 **Plumes contemporaines** La bibliothèque idéale
44 **Extraits** *L'Ancien Calendrier d'un amour* d'Andréï Makine

L'âge d'or

À LA SOURCE FÉCONDE DU ROMAN RUSSE

Longtemps, l'idée même d'une littérature russophone digne de ce nom a semblé ridicule à l'aristocratie qui privilégiait la langue française. Avant que Pouchkine ne l'impose avec panache dans les années 1820, et qu'elle n'atteigne des sommets en 1869 avec *Guerre et Paix*, de Tolstoï.

Jusqu'au début du XIXe siècle, la littérature russe est didactique et édifiante, essentiellement transmise par un clergé soucieux de fournir à ses ouailles de pieux modèles de vie chrétienne. Elle est faite d'homélies, de récits hagiographiques et historiques rédigés en slavon, une langue d'église issue des dialectes bulgaro-macédoniens de Salonique. Le véhicule des contes, poésies et drames est oral, à de rares exceptions près, tel le *Roman d'Alexandre* (« L'Alexandria » dans sa version slave du XIVe siècle), qui fut l'un des livres les plus répandus au Moyen Âge. Jusqu'à la fin du XVe siècle, le joug mongol isole la Russie des courants humanistes de la Renaissance. L'Europe des Lumières fait certes une entrée fracassante à la cour de Pierre le Grand, mais elle tend à soumettre la littérature russe à la dictature de la raison. Sous l'influence de Voltaire, les tragédies d'Alexandre Soumarokov ou de Yakov Kniajnine sont des pièces philosophiques. Elles vantent la vertu civilisatrice des tsars et des impératrices, ces despotes éclairés que célèbrent les odes solennelles de Mikhaïl Lomonossov (1711-1765), un brillant polymathe qui travaille d'arrache-pied pour réformer la langue slavo-russe.

Injustement qualifiée de rugueuse voire de prosaïque, celle-ci est snobée par l'aristocratie russe, dont l'un des signes de distinction est de lire, parler et écrire « en français dans le texte ». Le poète et romancier Alexandre Pouchkine (1799-1830) nous le rappelle constamment. Dans son roman-poème *Eugène Onéguine* (1823-1831), la lettre qu'adresse à Eugène la sensible Tatiana (qui ne jure que par *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Rousseau…) est rédigée en français. La jeune fille « *connaît mal le russe et ne s'exprime que difficilement dans cette langue* », précise Pouchkine. Pourtant, le domaine familial des Larine, présenté comme « *un trou perdu* », est à sept jours de route de Moscou ! Il est du reste assez piquant d'apprendre ce fait social dans l'une des premières œuvres modernes écrites en russe – moderne, car elle sacrifie au modèle du héros romantique alors en vogue en Europe, comme ont pu l'être quelques décennies plus tôt le René du Français Chateaubriand ou le Werther de l'Allemand Goethe.

Alexandre Pouchkine.

Nicolas Gogol.

Dans sa jeunesse, Pouchkine, fils de la noblesse russe, se revendiquait avant tout poète. À partir de 1825, année de la répression sanglante de l'insurrection décembriste, qui réclame une constitution au tsar Nicolas Ier, et qui a sa faveur, il chemine vers l'idée que la littérature russe doit rendre compte de la réalité de toute la Russie. Pas seulement celle des princes et des princesses, mais celle des barines et de leurs serfs, des escrocs et des miséreux, des fous, demi-saints et petites gens des villes. Au chapitre III d'*Eugène Onéguine*, il confie au lecteur qu'il projette de recourir à la prose pour mieux rendre compte de cette réalité ignorée, voire dédaignée par ses pairs. À l'automne 1831, il fait paraître les *Récits de feu Ivan Petrovitch Bielkine*, un recueil de nouvelles écrites dans une prose limpide, précise, débarrassée de toute grandiloquence, rugosité et fioriture superfétatoires, même quand il décrit le rêve macabre d'un « Marchand de cercueils ». Dans son sillage, son jeune ami et disciple Nicolas Gogol (1809-1852), à qui il soufflera le sujet des *Âmes mortes*, va développer ce goût romantique du récit social mâtiné de couleur locale et de fantastique comme dans « La nuit de la

Illustration du roman poème *Eugène Onéguine*.

OLGA'S GALLERY/WIKIPEDIA - TRETYAKOV GALLERY/WIKIPEDIA - PUSHKIN MUSEUM OF FINE ARTS

Saint-Jean » (1830), l'un de ses premiers contes inspirés du folklore ukrainien ou « Le manteau » (1843), une nouvelle burlesque et effrayante dans laquelle un petit fonctionnaire humilié et floué se mue en spectre vengeur. Goût que l'on retrouve chez le jeune Fiodor Dostoïevski (1821-1881) dont le premier roman *Les Pauvres Gens* (1846) puise ses personnages chez les déshérités, parmi lesquels un fonctionnaire subalterne : « *Le pauvre père de Dounia est bien le frère aîné des humbles héros de Gogol et de Dostoïevski, Akakiï Akakiévitch du "Manteau" et Macaire Diévouchkine des "Pauvres gens"* », écrit à ce propos le traducteur Gustave Aucouturier dans une préface d'*Eugène Onéguine*.

L'AUTOFICTION AVANT L'HEURE

Pouchkine n'est pas qu'un précurseur. Il est celui qui a contribué à hisser le roman russe au plus haut niveau : « *C'est grâce à son exemple,* poursuit Aucouturier, *de l'aveu même de tous ses successeurs, de Tourgueniev à Tchekhov et à Maxime Gorki, que la littérature russe devancera désormais, par la qualité de son réalisme humain, ce qu'alors elle imitait.* » Au mitan du XIXe siècle, le naturalisme triomphe en Europe et le déterminisme social imprègne de plus en plus les récits des jeunes auteurs de l'empire russe, leurs intrigues cédant à l'étude des caractères et du milieu. Le roman peut même prendre l'allure de l'autobiographie voire d'une autofiction avant l'heure comme dans *Enfance, adolescence, jeunesse* (1851), l'un des premiers textes de Léon Tolstoï auquel fera écho beaucoup plus tard l'*Enfance* (1913) de Maxime Gorki. Avec Ivan Tourgueniev, qui séjourne en France et se lie d'amitié avec Zola, Flaubert et Maupassant, et Ivan Gontcharov, tous deux rivaux en littérature, apparaît le modèle du héros nihiliste des années 1860-1870. Dostoïevski s'inspirera du Bazarov de *Pères et Fils* (1862) de Tourgueniev, premier « bolchevique » de la littérature russe, pour brosser le portrait de l'énigmatique Stavroguine du chef-d'œuvre *Les Possédés* (1871). À la fin de ce « siècle d'or », deux écrivains devenus des géants littéraires hisseront le genre du roman à la dignité de l'épopée avec l'immense et épique *Guerre et Paix* (1869) de Tolstoï, aux accents homériques, et de la tragédie avec *Les Frères Karamazov* (1880), l'ultime chef-d'œuvre et testament philosophique de Dostoïevski. ■

Jean-François Paillard

L'ÂME SLAVE EN QUATRE ŒUVRES

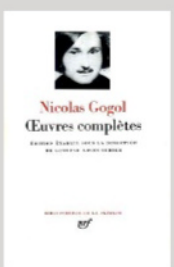
EUGÈNE ONÉGUINE (1823-1831)
ALEXANDRE POUCHKINE
(TRADUIT DU RUSSE PAR ANDRÉ MARKOWICZ, ACTES SUD, 2008)

Dandy pétersbourgeois, méprisant, oisif et froid, Eugène Onéguine comprend trop tard l'amour qu'il éprouve pour la fille mélancolique d'un propriétaire terrien, Tatiana, qui s'étiole en Emma Bovary avant l'heure dans la campagne moscovite.

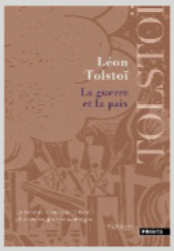
Onéguine a même poussé le cynisme jusqu'à courtiser sa sœur, la riante Olga. Il s'en repentira… Influencé par le romantisme en vogue à l'époque, ce roman poème composé de 5 523 tétramètres iambiques est le premier monument littéraire d'un âge d'or du roman russe qui s'épanouira tout au long du XIXe siècle.

LES ÂMES MORTES (1842)
NICOLAS GOGOL
(*ŒUVRES COMPLÈTES*, LA PLÉIADE, 1966)

L'ex-fonctionnaire Tchitchikof, escroc diabolique, mais drôle et charmeur, achète aux propriétaires terriens de la ville de N. leurs serfs décédés entre deux recensements – leurs « âmes mortes » –, en vue de se constituer une propriété fictive qui lui permettra de contracter un emprunt. Gogol commença dans l'allégresse cet ouvrage truculent et inclassable, qui dénonce la corruption des élites et la misère des masses. La première partie fut publiée en 1842, mais la suite, dont il nous reste les brouillons, fut brûlée par l'auteur, et l'œuvre demeura inachevée.



LA GUERRE ET LA PAIX (1863-1869)
LÉON TOLSTOÏ
(TRADUIT DU RUSSE PAR BERNARD KREISE, POINTS/SIGNATURES, 2010)



Impossible de résumer cette fresque épique de 1 800 pages qui narre l'histoire de la Russie à l'époque de Napoléon Ier, notamment la guerre de la troisième coalition (1805), la paix de Tilsitt (1807) et la campagne de Russie (1812). Émaillée de réflexions personnelles, emplie d'une foule de personnages historiques et imaginaires (plus de 500 parmi lesquels les fictifs Pierre Bézoukhov et Nicolas Rostov, mais aussi Koutouzov et Napoléon…), cette œuvre monstre a engendré un nouveau genre de roman total, dont Tolstoï disait qu'il « *n'est ni un roman, ni une nouvelle* », mais le récit de « *tous les aspects de la vie* ».

LES DÉMONS OU *LES POSSÉDÉS* (1871)
FIODOR DOSTOÏEVSKI
(TRADUIT DU RUSSE PAR ANDRÉ MARKOWICZ, TROIS TOMES, ACTES SUD, 1995)

Dans cette dénonciation du nihilisme qui mine alors la jeunesse russe (elle s'accompagne toutefois d'une critique clairvoyante de toutes les idéologies du moment), Dostoïevski s'inspire du révolutionnaire Sergueï Netchaïev qui organisa, en 1869, l'assassinat de l'étudiant Ivanov. Il le dépeint sous les traits de l'histrionique et dément Piotr Verkhovenski. Mais c'est dans la personnalité de l'énigmatique et fascinant prince Stavroguine que l'écrivain, véritable « sondeur d'âmes », hausse jusqu'au tragique cette histoire aux apparences de fait divers. **J.-F.P.**

L'âge d'argent

DERNIER ÉLAN AVANT LA RÉVOLUTION

Au tournant du XXe siècle, écrivains et poètes participent de l'effervescence artistique et avant-gardiste d'alors. Cette période de liberté, d'ouverture et d'une extraordinaire fécondité élèvera haut la culture russe avant son effondrement avec l'arrivée au pouvoir des bolcheviques.

Peut-être forgée par le philosophe Nicolas Berdiaev (1874-1948) lors de la première émigration, l'expression « âge d'argent » se retrouve en 1935, sous la plume de Marina Tsvetaeva qui écrit « *à nous, les enfants d'un Âge d'argent* » et d'Anna Akhmatova dans son *Poème sans héros*. D'autres moins connus, comme Nicolas Otsoup, en ont aussi revendiqué la paternité. Quoi qu'il en soit, ce chronomyme n'est devenu une catégorie esthético-littéraire à part entière que dans les années 1990, quand il a fallu réévaluer le rapport à l'époque prérévolutionnaire et recycler les professeurs de marxisme-léninisme en professeurs de culturologie.

La fin du XIXe siècle avait été marquée par l'essor en Russie du positivisme, du nihilisme et du progressisme marxiste. L'âge d'argent est à la fois le produit de cette ouverture à la modernité occidentale et industrielle, qu'atteste l'émergence de l'art nouveau et de son fameux slogan « L'art pour tous et dans tout », des mouvements littéraires symbolistes et post-symbolistes, tels l'acméisme ou le futurisme, mais aussi de la vive réaction de ceux qui, parfois au sein même de ces avant-gardes, craignaient de voir se rompre le lien entre l'intelligentsia artistique et la Russie populaire, et qui puisèrent leur inspiration dans la culture et l'imaginaire russes.

LE CHANT DU CYGNE D'UNE SOCIÉTÉ

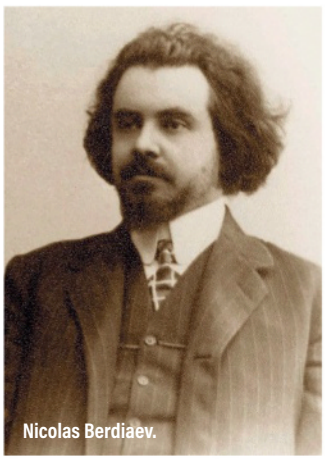
Aussi est-il impossible de trouver un dénominateur commun à des manifestations aussi diverses, hormis le sentiment qu'un monde s'effondrait sous leurs yeux. On ne sait pas davantage dater les commencements de ce fameux âge d'argent – un *terminus a quo* entre 1890 et la révolution manquée de 1905 – ni même sa fin – entre la révolution de 1917, la guerre civile qui s'ensuivit avec l'expulsion de l'intelligentsia russe symbolisée par le « vapeur des philosophes » (1922), voire aux premiers temps de la NEP.

En tout cas, les contradictions entre les rigidités de l'inflexible pouvoir bolchevique et les réalités d'une société russe fracturée ont eu pour effet de pulvériser les agencements de ce qui avait été, selon Berdiaev, « *l'époque du réveil de la pensée philosophique libre, du fleurissement de la poésie, de l'accentuation de l'émotion esthétique, du questionnement religieux, de l'intérêt pour le mystique et l'occultisme* ». Du point de vue bolchevique, cette effervescence passait surtout pour le chant du cygne d'une société en décomposition.

L'âge d'argent était bien cette illusion lyrique précédant et exigeant un nécessaire âge de fer, dont les créateurs, progressistes, libéraux ou réactionnaires, eurent à faire les frais. Aussi cette génération a connu des fortunes diverses, de Pasternak à Maïakovski ou de Zamiatine à Mandelstam. Le régime avait d'autant plus besoin de réprimer ceux qui n'étaient pas dans la ligne (et même ceux qui essayaient d'en être) que la NEP, desserrant l'étau du pouvoir sur les libertés économiques, nécessitait un contrôle idéologique sévère.

Au centre de cette nébuleuse se tient Alexandre Blok, le plus grand poète symboliste de la période, même s'il s'en distingue par « *sa poétique de la vulgarité, du hideux, du prosaïsme*[2] » qui l'ont fait évoluer d'une forme d'élitisme initial au statut de poète national, rendant son annexion possible par l'idéologie soviétique. L'auteur des *Douze* et des *Scythes*, disparu à 41 ans de la syphilis, n'aurait pas longtemps survécu à un pouvoir qui s'apprêtait alors à fusiller un autre poète, Nicolas Goumiliov, fondateur de l'acméisme et premier mari d'Anna Akhmatova. ■

Jean Montenot


Nicolas Berdiaev.

Alexandre Blok.

DR – DOMAINE PUBLIC

1. Marie-Pierre Rey, « L'âge d'argent », dans *Les Noms d'époque* (dir. D. Kalifa), Gallimard, 2020.
2. Georges Nivat, « Alexandre Blok », dans *Histoire de la littérature russe. Le XXe siècle*, Fayard, 1987.

Les années de fer

ÉCRIRE OU SURVIVRE

Poètes et romanciers de l'âge d'argent ont souvent accompagné la révolution avant d'en être les victimes. En voici quatre, emblématiques de la période, qui, par leur œuvre et leur destin, ont marqué à jamais la littérature mondiale.

MARINA TSVETAEVA
LE SERVICE DE LA POÉSIE

Marina Tsvetaeva ne séparait pas la vie de la littérature. La conviction de cette femme poète atypique est « [qu'il] *ne s'agit pas du tout de vivre et d'écrire, mais de vivre-écrire, et écrire – c'est vivre* ». On comprend pourquoi elle n'a jamais pu s'accommoder du pouvoir soviétique. « *Le poète ne peut servir le pouvoir – parce qu'il est lui-même pouvoir./Le poète ne peut servir la force – parce qu'il est lui-même – force./ Le poète ne peut servir le peuple – parce qu'il est lui-même – peuple.* […] *Le poète ne peut servir, parce qu'il sert déjà, il sert intégralement*[1]. » Après une vie marquée par vingt-cinq ans d'exil, des tragédies et la misère, on retrouva Marina Tsvetaeva, le 31 août 1941, pendue à Iélabouga, où elle fuyait l'avancée alors inexorable des troupes allemandes. **J.M.**

1. *Marina Tsvetaeva. Vivre dans le feu. Confessions,* présenté par Tzvetan Todorov,

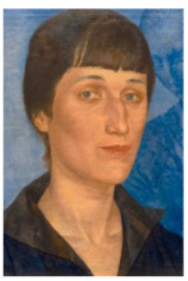
ISAAC BABEL
UNE BALLE DANS LA NUQUE

Grâce à Gorki, ce fils de marchands juifs d'Odessa publie ses premiers textes peu avant la révolution. Bolchevique enthousiaste, il travaille pour la Tchéka puis, pendant la guerre russo-polonaise, comme propagandiste de la glorieuse cavalerie de Boudienny. Il en tirera *Cavalerie rouge* qui lui vaut son renom d'auteur de nouvelles, mais aussi l'inimitié de Boudienny, car Babel montre sous un jour ambigu les exploits des combattants cosaques. Bénéficiant de protections, Babel vécut une vie d'apparatchik jusqu'à la disparition de Gorki. Nicolas Iejov, le chef alors déchu du NKVD, dénonce Babel pour des propos dénigrant Staline. Un tribunal le fait condamner à mort pour complot antisoviétique et même pour avoir été lié à la femme de Iejov, alors disgracié.

Il est exécuté d'une balle dans la nuque le 27 janvier 1940, peu de temps avant son délateur. Ses proches ne seront informés de la date et des circonstances de sa mort qu'après la disparition de Staline (1953). **J.M.**

ANNA AKHMATOVA
LA SURVIVANTE

Née près d'Odessa en 1889 dans une famille noble, elle prend le pseudonyme d'Anna Akhmatova (le nom de son arrière-grand-mère), marque de son indépendance.



Avec Goumiliov et Mandelstam notamment, elle anime à partir de 1912 le groupe des acméistes et se distingue par une poésie d'un lyrisme classique, louée par Pasternak, Maïakovski ou Tsvetaeva. Les choses se gâtent lorsque Goumiliov, son ex-mari et le père de son fils, est fusillé en août 1921 pour complot contre-révolutionnaire. Si elle cesse d'écrire de 1923 à 1935, elle refuse de s'exiler. Les persécutions contre son second mari, Nicolas Pounine, et contre son fils nourrissent *Requiem*, grand poème sur la terreur stalinienne. Elle ne sera que lentement réhabilitée par les Soviétiques qui la laissent aller chercher des prix en Occident. Elle meurt près de Moscou en 1966, seule parmi les poètes de sa génération à avoir survécu à l'âge de fer stalinien. **J.M.**

MIKHAÏL BOULGAKOV
CONTRE TOUT ESPOIR

Monarchiste libéral, l'auteur de *La Garde blanche,* chronique en partie autobiographique d'une famille kiévienne pendant la guerre civile, n'a jamais été un soutien du régime. Il eut la « chance » que l'adaptation au théâtre de son grand roman, sous le titre *Les Journées des Tourbine,* plaise à Staline. Censuré – quasiment toutes ses pièces furent retirées de l'affiche, puis du répertoire –, Boulgakov écrivit à ce dernier qui, sans lever l'interdit de publication, lui assure une place subalterne lui permettant de survivre. Bien que rongé par la maladie, il put ainsi vivre à Moscou et travailler à son chef-d'œuvre *Le Maître et Marguerite,* plusieurs fois réécrit, entre 1928 et 1940, sans espoir d'ailleurs de le voir édité. **J.M.**

PHOTOS : WIKIMEDIA COMMONS – PEINTURE : STATE RUSSIAN MUSEUM IN ST. PETERSBURG, RUSSIAURG

Cholokhov & Grossman

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE L'ÉCRIVAIN OFFICIEL

L'un reçut le prix Staline pour un chef-d'œuvre qu'il n'aurait pas écrit, l'autre sera dénoncé comme ennemi du peuple après avoir couvert les combats en 1941. Retour sur deux destins pris dans les affres du réalisme socialiste.

Difficile de se représenter l'immense popularité dont jouissait Mikhaïl Cholokhov en URSS dans les années 1950. Ses romans étaient tirés à plusieurs dizaines de millions d'exemplaires et traduits dans de nombreux pays. Adulé, comblé d'honneurs par le régime, il recevait le Nobel de littérature en 1965. Et contrairement à Pasternak et Soljenitsyne, il était même autorisé à recevoir son prix à Stockholm, des mains mêmes du roi de Suède!

UNE SERVILITÉ EXEMPLAIRE

Cholokhov est né en 1905, près de Rostov, dans une famille de paysans. Après quelques années d'études primaires, il participa en 1918 à la guerre civile. En 1922, devenu ouvrier à Moscou, il publiait ses premiers textes dans des journaux et revues. Mais c'est dans sa région natale, où il était revenu se fixer définitivement, qu'entre 1928 et 1940 il écrivit sa grande fresque épique, *Le Don paisible,* tableau foisonnant de la vie des Cosaques, comparé à rien de moins que *Guerre et Paix*. Couronné en 1941 par le prix Staline, ce livre fit de Cholokhov le modèle de l'écrivain socialiste. D'une servilité exemplaire à l'égard du régime, il prononça plusieurs discours dans lesquels il manifesta une adhésion sans faille aux idéaux communistes. Insultant violemment ses adversaires, il réclama tout bonnement leur élimination tout en vouant l'Occident « impérialiste et pourri » aux gémonies.

De l'avis général, cependant, la qualité de sa production littéraire se dégradait au fur et à mesure que grandissait sa notoriété. Où était passé le successeur de Tolstoï et de Dostoïevski, qui avait réussi l'exploit de susciter à la fois l'admiration des révolutionnaires et des émigrés? Lorsqu'il mourut, en 1984, une question divisait encore certains de ses lecteurs. Le réalisme socialiste pouvait-il produire un chef-d'œuvre? Un stalinien pouvait-il avoir du talent? Pour les sceptiques, et malgré l'évidence, la réponse était limpide: la qualité du *Don paisible* prouvait que Cholokhov n'en était pas l'auteur. On aimerait le penser. Ce serait si simple…

STALINGRAD, L' EXPÉRIENCE CAPITALE

Né la même année que Cholokhov, en 1905, Vassili Grossman avait tout pour devenir un héros de l'Union soviétique. Ses premiers textes reçurent les encouragements de Babel, Boulgakov, Gorki. Mais en 1938, coup de semonce annonciateur, sa femme était arrêtée au motif que son ex-mari avait été condamné et exécuté l'année précédente…

Durant l'hiver 1941, Grossman couvrit les combats en Ukraine. *Le peuple est immortel,* publié en 1942, frôla le prix Staline. Mais c'est sur le front de la bataille de Stalingrad qu'il vécut son expérience capitale. Témoin de la guerre qui opposa l'Armée rouge aux forces du IIIe Reich, il en tira la matière de deux grands romans. Le premier s'intitule *Pour une juste cause*. Lorsqu'il paraît, en 1952, Grossman est dénoncé comme ennemi du peuple dans la *Pravda*. *Vie et Destin,* achevé en 1960, est un acte d'accusation virulent contre la terreur bolchevique et le génocide de peuples entiers. Mieux encore, Grossman établit dans ce livre un parallèle entre nazisme et stalinisme!

Un manuscrit de *Vie et Destin,* parvenu au KGB, entraîna immédiatement la fouille et la mise à sac du domicile de l'écrivain. Tout ce qui concernait ce livre semblait éradiqué. Mais Grossman en avait prudemment caché des copies. Des brouillons sur microfilm de *Vie et Destin* sortirent d'URSS dans les années 1970 grâce au physicien Andreï Sakharov. Ce grand roman était sauvé. Mais Grossman ne le sut pas. Il avait succombé à un cancer du rein en 1964, dans le bannissement et la misère. ■

Serge Sanchez

Le Don paisble, fresque épique sur la vie des Cosaques, fit de Cholokhov le modèle de l'écrivain socialiste.

GAVIN GRAHAM GALLERY, LONDON, UK/BRIDGEMAN IMAGES

À gauche : Varlam Chalamov.
À droite : Alexandre Soljenitsyne, le jour de sa libération en 1953 après huit ans au goulag.

NKVD - PVDE/BRIDGEMAN IMAGES

Chalamov & Soljenitsyne

LES PEINTRES DU GOULAG

Ces écrivains ont tous deux connu l'horreur du monde concentrationnaire soviétique et y ont survécu. Leurs œuvres à l'écho planétaire en témoignent de façon dissemblable.

Varlam Chalamov avait 10 ans au moment de la révolution de 1917. Alexandre Soljenitsyne naissait l'année suivante dans le Caucase au sein d'une famille d'origine paysanne. Il étudia les mathématiques et la physique à l'université de Rostov tout en s'intéressant à la littérature. En 1941, il intégrait l'armée. Mais en février 1945, son destin basculait.

Arrêté pour avoir critiqué Staline dans une lettre à un ami, Soljenitsyne est condamné à huit ans d'internement concentrationnaire. Il connaît alors des camps aux régimes très différents. Les uns sont des instituts de recherches, les autres des bagnes immondes. Libéré en 1953, il est assigné à résidence dans un village du Kazakhstan, en Asie centrale, où il enseigne les mathématiques et la physique pour gagner sa vie. En 1962, *Une journée d'Ivan Denissovitch* paraît dans la revue *Novy Mir* avec la permission de Khrouchtchev en personne. Une première, puisque le sujet du livre n'est autre que la description du monde concentrationnaire. Un tabou semble brisé. Mais en 1964, avec la chute de Khrouchtchev, l'URSS opère un virage brutal. Les heures sombres reviennent et, avec elles, la censure et la clandestinité : *Le Premier Cercle* et *Le Pavillon des cancéreux* sont d'abord diffusés par le samizdat, en feuillets polycopiés ; ensuite publiés en Occident, ils sont rapidement traduits dans de nombreuses langues. Et Soljenitsyne, alors mondialement connu, obtient le Nobel de littérature en 1970.

LE PROPHÈTE AUX ŒUVRES D'ORFÈVRE

Si Soljenitsyne, avec sa carrure de prophète, est l'auteur d'œuvres monumentales, celles de Chalamov, incessamment poursuivi par le malheur, relèvent de l'orfèvrerie. Son enfance est misérable. Son frère meurt durant la Grande Guerre. Tout en travaillant à l'usine, Chalamov s'inscrit à l'université et s'intéresse aux mouvements d'avant-garde, alors très actifs. Mais à l'âge de 22 ans, il est arrêté dans une imprimerie clandestine pour diffusion d'un document dans lequel Lénine critique le choix de Staline comme successeur. Tarif : trois ans de travaux forcés à Vichéra, dans l'Oural. À nouveau arrêté en 1937, Chalamov est envoyé dans la Kolyma, où les bagnards meurent d'épuisement et de faim dans les mines d'or, par des températures qui peuvent descendre jusqu'à moins quarante degrés. Rejugé en 1943, il prend dix ans supplémentaires. Libéré en 1951, assigné à résidence en Kolyma, il est réhabilité en 1956, comme Soljenitsyne d'ailleurs, qu'il rencontrera en 1962 et fréquentera brièvement.

Chalamov ne peut pas publier en URSS, mais ses premiers livres paraissent à l'étranger. Après une longue période de dégradation physique et psychologique, devenu aveugle et sourd, il meurt en 1982 dans un hôpital psychiatrique. Ses *Récits de la Kolyma,* rédigés à partir de 1954, sont un témoignage irremplaçable sur les camps staliniens. Cette suite atroce de récits sur la vie au goulag gagne une lente notoriété en Occident à partir de 1969. Mais c'est en 1974 seulement que l'intérêt public pour les bagnes soviétiques devient mondial avec la publication de *L'Archipel du goulag,* de Soljenitsyne, énorme dossier à charge sur les crimes commis par l'Union soviétique à l'égard de peuples entiers. Chalamov était venu trop tôt. ■ **S.S.**

Entretien

« PROUST N'EXISTE PAS SANS TOLSTOÏ »

André Markowicz est poète et traducteur, notamment de Pouchkine, de Gogol, de Dostoïevski ou de Tchekhov. Nous avons rencontré ce fin connaisseur des œuvres qui font toute la richesse littéraire de la Russie, dont il est imprégné et qu'il partage avec nous.

La démesure est l'un des qualificatifs le plus fréquemment évoqués au sujet de la littérature russe. Qu'en pensez-vous ?

André Markowicz. Il existe un certain nombre d'écrivains dans le monde qui ont entrepris des œuvres immenses, ce n'est pas une particularité russe. Dostoïevski est certes démesuré, mais Proust l'est plus encore. Il n'y a pas d'unité du roman russe, pas plus qu'il n'existe une unité du roman français ou du roman japonais. Tosltoï n'a par exemple rien à voir avec Dostoïevski. Le roman russe n'existe pas, c'est un lieu commun inventé à la fin du XIXe siècle en France.

Pourquoi parle-t-on alors si souvent de « roman russe » ?

A.M. Parce c'est l'idée que l'on se fait du roman étranger par excellence. C'est une façon très rapide et superficielle de parler d'une littérature qui, aujourd'hui, n'a plus lieu d'être. En revanche, on peut avoir un angle d'analyse des spécificités de chaque écrivain. Il n'existe pas d'âme russe telle qu'Adam Mickiewicz a pu la décrire dans ses cours au Collège de France. Si on prend le XIXe siècle avec Tolstoï, Dostoïevski et Tourgueniev, on voit que ces écrivains qui vivent dans la même société ont des réponses radicalement différentes aux questions qu'elle pose. Tolstoï s'intéresse à la psychologie des êtres ordinaires, au cours de l'Histoire. Dostoïevski, lui, n'écrit pas des romans psychologiques. Il est porté par une vision épique et poétique du monde. C'est en cela qu'il est extraordinaire. Il écrit des romans qui sont des tragédies au sens quasiment grec du terme. Dostoïevski écrit réellement de la poésie. Tolstoï, ça ne l'intéresse pas. Quant à Tchekhov, il décrit le monde tel qu'il le voit, les gens qui sont devant lui.

Timbre-poste édité en 1955, à l'occasion du 25e anniversaire de la mort du poète Vladimir Maïakovski.

Ces écrivains russes du XIXe siècle sont-ils influencés par la littérature des pays voisins, par ce qui s'écrit en France au même moment par exemple ?

A.M. Pour les écrivains russes, la littérature française n'est pas une littérature étrangère. La première œuvre de Dostoïevski est une traduction d'*Eugénie Grandet*. Il n'existe pas au XIXe siècle d'écrivains russes qui ne lisent pas le français. La langue française est la langue de la noblesse, et la plupart des écrivains russes de cette époque sont des nobles. Leur vie sociale se passe en français. En revanche, en France

DAMIEN MEYER/AFP DAMIEN MEYER/AFP – POST OF USSR

à cette période, personne ne connaît la littérature russe. On ne la découvre qu'au début des années 1880. À partir de là, elle joue un rôle décisif qui va s'amplifier au XXe siècle. C'est-à-dire qu'il n'existe pas d'écrivains français au XXe siècle qui ne se situent pas vis-à-vis de Dostoïevski ou de Tolstoï. Proust n'existe pas sans Dostoïevski ni sans Tolstoï. De même pour Gide. La poésie russe en France est absolument inexistante pour des raisons de traduction très concrètes. Aucun grand poète russe du siècle n'existe en tant que contemporain, à part peut-être Vladimir Maïakovski pour le Parti communiste. La littérature russe a subi l'influence de l'époque, c'est-à-dire qu'elle est fermée sur elle-même comme l'Union soviétique. Les forces vives de la littérature française n'y passent pas. De la même façon, l'URSS ne donne à voir que ses auteurs communistes. C'est seulement après la perestroïka que la littérature française contemporaine ainsi que les autres littératures étrangères arrivent. Et la littérature en Russie est devenue ce qu'elle était en France – à savoir sans quasiment plus aucun rôle social.

Pourquoi ?

A.M. Les gens ne lisent plus autant quand ils en ont la liberté. C'est un fait constant. Après la perestroïka, les tirages d'Alexandre Soljenitsyne ou de Mikhaïl Boulgakov atteignaient des millions d'exemplaires. Les Russes ne lisaient pas seulement par amour de la littérature, mais par amour de la découverte.

Mais la poésie, notamment du XIXe siècle, continue d'occuper une place à part.

A.M. C'est l'héritage de Pouchkine. Dans un monde qui est radicalement non humain – dans tous ses aspects –, la poésie s'est trouvée porteuse d'une part de valeurs humanistes, de la subsistance morale à la déshumanisation de la vie, et d'autre part de la beauté des choses. Ce qui caractérisait le monde russe, c'est la laideur. Le fait qu'on voulait vous faire vivre dans un monde laid, terne. Alors, la beauté de la langue russe et la beauté du monde se disaient dans la poésie. En même temps que la résistance, c'est-à-dire que l'humanité même. Écrire de la poésie en Russie n'a jamais été écrire de la poésie à propos de la poésie, ça a toujours été une question de vie ou de mort. Et naturellement, ça se sent dans les textes. Les poètes russes n'écrivent pas pour se faire admirer par leurs collègues. D'où l'importance d'Ossip Mandelstam et d'Anna Akhmatova, par exemple.

> « ÉCRIRE DE LA POÉSIE EN RUSSIE A TOUJOURS ÉTÉ UNE QUESTION DE VIE OU DE MORT »

Existe-t-il un humour russe, avec un nouvelliste et dramaturge comme Gogol, comme on parle d'un humour juif ou new-yorkais ?

A.M. L'humour juif russe est-il juif ou est-il russe ? Je vous pose la question. Quant à Gogol, il est ukrainien. Parlons de l'humour de Gogol, en tout cas dans le théâtre. C'est l'humour administratif. La description d'une déshumanisation totale de tous les rapports humains, qui passe par une déformation de la langue et se traduit aussi par la déformation des consciences. Dans sa pièce *Le Revizor,* Gogol dit que dans les hôpitaux russes les malades guérissent comme des mouches. Prenez Tchekhov aussi, qui a commencé par écrire des nouvelles comiques, et dont certaines pièces font rire dès le premier mot et encore une demi-heure après la fin. C'est aussi le cas du *Suicidé,* la pièce de Nikolaï Erdman *[dans laquelle un jeune homme au chômage décide de mettre fin à ses jours pour régler ses problèmes, mais il échoue et n'a de cesse d'être manipulé par d'autres].* Et pensez au *Maître et Marguerite* de Boulgakov : un tiers du livre est vraiment très drôle. Il y a quantité d'écrivains humoristiques en Russie – je ne vais pas tous les citer –, mais ça ne veut pas dire qu'ils ne sont pas sérieux. Bref, les littératures française, russe ou belge n'existent pas. Dire qu'elles existent, c'est les mettre à part et considérer que leurs problèmes ne sont pas les nôtres. Cela est très faux. ■

Propos recueillis par Gladys Marivat

« BIEN REÇU PAR LE TSAR »

Guiliano da Empoli nous livre ce témoignage inédit sur le voyage auprès de Nicolas Ier du marquis de Custine, dont le livre *La Russie en 1839* a servi à l'écriture du *Mage du Kremlin* (lire aussi page 56).

« Si je devais ne citer qu'un seul nom, ce ne serait pas un écrivain russe mais le grand Custine (Astolphe Louis Léonor, marquis de Custine, 1790-1857), que j'ai utilisé pour mon livre. Cet écrivain français est une personnalité particulière, un peu extravagante. Voyant le succès de *De la démocratie en Amérique* de Tocqueville, il se décide à faire la même chose pour la Russie. Il part avec une bonne image du pays, y est bien reçu par le tsar et toute la noblesse francophone et francophile. Mais quand il arrive à Saint-Pétersbourg, il assiste dans la rue à une scène d'une grande violence : le cocher d'un carrosse fouette les gens pour se frayer un chemin. Un passant finit sous les roues du carrosse et personne ne s'en soucie. Il ressent alors cette forme de violence qui parcourt la société russe. Cette sensation de peur ne le quittera pas tant qu'il y séjournera. Je trouve fascinante cette manière qu'il a de raconter les scènes de cour, autour du tsar et de la noblesse, tout en montrant que c'est une façade derrière laquelle se cache quelque chose qui n'a rien à voir avec l'esprit européen des Lumières, une face sombre. Cette façon de l'observer, de le raconter et de transmettre cette sensation de peur et d'angoisse permanente m'a frappé. J'ai ressenti un sentiment similaire, à plusieurs reprises, deux siècles plus tard. Évidemment, ce n'est pas une vision globale de la Russie, mais je trouve que cet aspect de son livre, *La Russie en 1839,* est passionnant. »

Propos recueillis par Aurélie Marcireau

WIKIPEDIA

Plumes contemporaines

LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

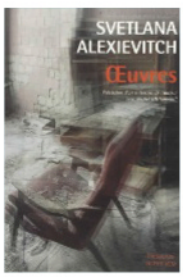
Trente après la chute de l'URSS, que reste-t-il de la grande littérature soviétique? Tour d'horizon de la production actuelle, dont certains chefs-d'œuvre qu'on ne présente plus, mais aussi des livres moins connus et qu'il convient de découvrir ou des créations prometteuses.

LES INCONTOURNABLES

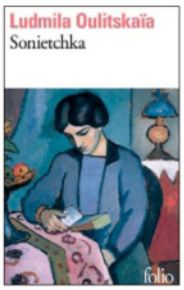
SVETLANA ALEXIEVITCH

▪ ***La guerre n'a pas un visage de femme* (1985)**
▪ ***La Supplication. Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse* (1997)**

Essentiellement dévolu, chez nous, aux confessions de célébrités, le genre témoignage peut relever de la grande littérature, et la Biélorusse Svetlana Alexievitch en a si bien fait la démonstration qu'elle a décroché le prix Nobel en 2015. Sa spécialité: aller voir les témoins d'un événement majeur – la Seconde Guerre mondiale, le désastre de Tchernobyl, la guerre d'Afghanistan – et les questionner inlassablement, jusqu'à percer la couche des récits convenus pour voir jaillir des histoires jamais avouées. Dans *La guerre n'a pas un visage de femme,* elle s'intéresse ainsi aux femmes volontaires de l'Armée rouge qui ont combattu les nazis – pour être traitées de filles à soldats une fois revenues à la vie civile. Alexievitch retranscrit des histoires où bravoure, horreur et nostalgie confluent pour dire la vérité de la guerre. Certaines phrases énoncées par des témoins contiennent une charge de poésie noire: « *Nous mourrons et deviendrons la science* », dit un irradié de Tchernobyl dans *La Supplication.* Ce livre s'ouvre sur la bouleversante déclaration d'amour d'une femme à son mari pompier qui a été l'un des premiers à intervenir sur le réacteur défaillant. « *Vous ne devez pas oublier que ce n'est plus votre mari, l'homme aimé, qui se trouve devant vous, mais un objet radioactif avec un fort coefficient de contamination* », lui dit une infirmière. Svetlana Alexievitch sait extraire des vérités qui ont le goût de la littérature, non pour nous éblouir, mais pour rendre ineffaçables les drames dont elles témoignent. **Alexis Brocas**



Svetlana Alexievitch, *Œuvres (La Guerre n'a pas un visage de femme, Derniers témoins, La Supplication),* trad. Galia Ackerman et Paul Lequesne, Actes Sud Thésaurus, 2015.



LUDMILA OULITSKAÏA

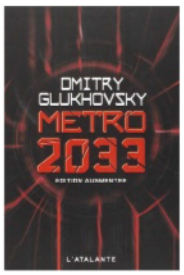
***Sonietchka* (1992)**

C'est le premier roman de l'écrivaine. Un récit court (une centaine de pages), avec en toile de fond la Russie entre les années 1920 et la fin de la perestroïka. On y suit Sonietchka qui, dès son plus jeune âge, est tombée « *en lecture comme on tombe en syncope* ». C'est d'ailleurs dans la pénombre d'une bibliothèque qu'elle rencontre Robert Victorovitch, un peintre plus âgé qui devient vite son mari. Sonietchka donne tout à son couple, à leur fille Tania, et à son amie, Jasia, qui deviendra l'amante de Robert. Suivant son héroïne trop candide, l'écrivaine avance dans le siècle et offre avec *Sonietchka* un portrait familial et politique. Il est y question de misère, de collectivisme forcé, d'amours et de trahisons. Sans mièvrerie ni misérabilisme, avec un art de l'épure et une écriture à fleur de peau. **Hubert Artus**

Ludmila Oulitskaïa, *Sonietchka,* trad. Sophie Benech, Gallimard, 1996.

DMITRY GLUKHOVSKY

***Métro 2033* (2005)**



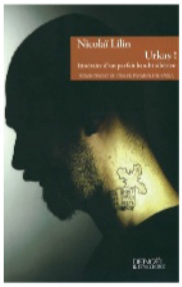
Grand succès lors de sa parution en Russie, ce pavé a été rapidement traduit en vingt langues (dont le français) et a inspiré un jeu vidéo. Nous sommes en 2033, une guerre nucléaire (dont on ne sait rien) a dévasté la planète. Les seuls survivants sont ceux qui se trouvaient dans le métro moscovite au moment de l'apocalypse. Désormais, ils s'y terrent car, en surface, les autres survivants ne sont plus des humains mais des zombies irradiés. Qui cherchent à entrer. Le narrateur est un jeune garçon qui se trouvait dans l'une de ces stations. Avec ses dizaines de personnages mourants ou mutants, ses cannibales, ses sectes et ses néonazis, *2033* mixe la science-fiction à grand spectacle et l'allégorie sur l'effondrement de l'Empire soviétique. On y soulignera l'étrange absence de protagonistes féminins. Il y eut deux suites, *Métro 2034* et *Métro 2035.* **H.A.**

Dmitry Glukhovsky, *Métro 2033,* trad. Denis E. Savine, L'Atalante, 2016.

LES MÉCONNUS

NICOLAÏ LILIN
***Urkas ! Itinéraire d'un parfait bandit sibérien* (2009)**

Installé en Italie, Nicolaï Lilin raconte sa jeunesse, ce qui n'est pas une mince affaire lorsqu'on est né, comme lui, dans un clan de bandits sibériens jadis déportés en Transnistrie par Staline, mais qui ont pris soin de garder leurs pittoresques coutumes criminelles. Saviez-vous que le sens de l'honneur de ces bandits leur interdit de parler à la police, même pour demander l'heure ? Qu'ils doivent utiliser un tiers, pris à témoin, pour converser avec le moindre agent ? Bagarre de rue, vendettas après le viol d'une jeune autiste, séjours dans les sinistres prisons russes pour jeunes délinquants, violences propres à celles-ci... Nicolaï Lilin ne nous épargne rien – pas même l'invraisemblable –, mais sa narration, empreinte d'une superbe vitalité, nous fait oublier ses probables exagérations… À lire comme un roman plutôt que comme un récit. **A.B.**



Nicolaï Lilin, *Urkas ! Itinéraire d'un parfait bandit sibérien,* trad. Marilène Raiola, Denoël, 2010.

VICTOR REMIZOV
***Volia Volnaïa* (2014)**

Dans le lumineux *Volia Volnaïa,* qui peut se traduire par « libre liberté », Victor Remizov décrit une Sibérie postsoviétique où les autochtones et les policiers chargés de les surveiller vivent en bonne intelligence de leurs petits arrangements – fondés sur le lucratif trafic d'œufs de saumon. Un monde équilibré, où chacun se trouve à sa place, et où la nature détient le vrai pouvoir. Mais voilà que l'un de ces contrebandiers, Kobiakov, commet une erreur qui lui attire les foudres des autorités. Pourchassé, Kobiakov disparaît dans cette Sibérie qu'il connaît comme sa poche. Un hélicoptère militaire est lancé à ses trousses mais la corruption de la Russie occidentale – celle des villes, des institutions, des fortunes naissantes – ne le rattrapera jamais. Faut-il s'étonner si le destin de Kobiakov, allégorie vivante de la résistance et de la liberté, a connu les faveurs du lectorat russe moderne ? **A.B.**

Victor Remizov, *Volia Volnaïa,* trad. Luba Jurgenson, Belfond, 2017.

LA NOUVELLE GARDE

VIKTOR PELEVINE
***Critique macédonienne de la pensée française* (2003)**

Ce recueil de nouvelles est le moyen idéal pour pénétrer dans l'œuvre du secret Viktor Pelevine. D'une part parce que certaines font partie des premiers textes qu'il a publiés (en 1992, à 30 ans). Ensuite, parce qu'elles donnent à voir la puissance fictionnelle de celui qui était, dans les années 1990-2000, une tête de gondole de la génération « postsoviétique ». Nous lirons ici un combat dantesque entre Darwin et un gorille, la mise en cage d'un perroquet psychanalyste nommé Sigmund, ou des récits sur « *l'univers infernal des affaires russes* » dans un pays gouverné par Boris Eltsine, qui voyait poindre une nouvelle catégorie : les oligarques. Pelevine jongle entre ses propres références (Gogol avant tout), la culture officielle soviétique d'antan et la pop culture contemporaine. **H.A.**

Viktor Pelevine, *Critique macédonienne de la pensée française,* trad. Pierre Lorrain et Galia Ackerman, Denoël, 2005.

GOUZEL IAKHINA
***Les Enfants de la Volga* (2020)**

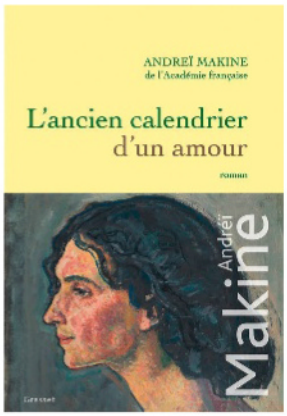
Quand le matérialisme soviétique rencontre l'univers des contes et légendes, devinez qui l'emporte ? Dans ce très beau roman populaire, Gouzel Iakhina adopte des accents magiques pour nous décrire les tribulations d'une petite communauté germanophone installée depuis Catherine II sur les rives de la Volga. On y croise un maître d'école qu'une traversée du fleuve suffit à précipiter dans un monde enchanté, un commissaire politique qui tient à la fois du prince et du bossu de conte, des articles de propagande dont les exagérations deviennent réalité… On y retrouve aussi les grands événements de la dictature – dékoulakisation, famines, révoltes antibolcheviques – décrits selon une perspective locale. Ici, réalité et invention se reflètent l'une l'autre comme deux miroirs ensorcelés, maniés par Gouzel Iakhina, malicieuse enchanteresse… **A.B.**

Gouzel Iakhina, *Les Enfants de la Volga,* trad. Maud Mabillard, Noir sur Blanc, 2021.

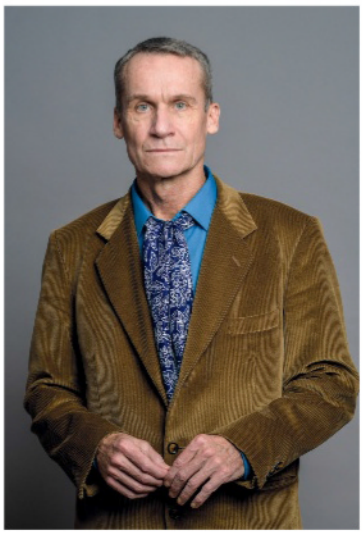
Andreï Makine

L'Ancien Calendrier d'un amour

Sortons des sentiers battus : c'est parfois entre deux tombes qu'on fait les plus belles rencontres. À l'automne 1991, le narrateur de *L'Ancien Calendrier d'un amour* cherche dans le Sud la trace d'un poète russe disparu. Sa quête le mène jusqu'à un petit cimetière planté de cyprès, niché entre Nice et l'Italie. Il se met à y parler avec un homme très âgé, qui entreprend de lui raconter sa vie. Et comme chez Tourgueniev, il est question d'un premier amour… Retour en 1913, quand *« les décors du monde tombèrent »*. Valdas, 15 ans, passe ses vacances d'été à Yalta. Sa famille joue des pièces de Tchekhov, l'adolescent découvre *« la cruelle comédie du monde »*. Une nuit, au bord de la mer, il perd sa virginité dans les bras d'une contrebandière nommée Taïa. Une passion impossible pour ce fils de bonne famille. La Première Guerre mondiale et la révolution de 1917 ne facilitent pas la vie de Valdas. Il recroise brièvement Taïa, mais elle meurt, et lui est contraint de s'exiler en France, où on le retrouvera chauffeur de taxi, puis apprenti architecte. Les décennies défilent dans ce roman russe écrit en français – ou ce roman français habité par l'âme slave. À l'ombre de la grande Histoire, Valdas connaîtra d'autres histoires sentimentales, décevantes en comparaison de celle de l'été 1913. Ainsi restera-t-il fidèle au souvenir de Taïa : *« Cet amour à l'écart du temps, c'est ce que nous devrions tous espérer ! Le seul qui nous est véritablement offert par Dieu. Mais nous sommes rarement capables de le recevoir… »*



L'ANCIEN CALENDRIER D'UN AMOUR
ANDREÏ MAKINE
198 P., 19 €. COPYRIGHT GRASSET.
EN LIBRAIRIES LE 4 JANVIER.



JF PAGA/GRASSET

BIO EXPRESS

1957
Andreï Makine naît en Sibérie. Après des études à l'université de Kalinine et une thèse de doctorat à Moscou, il commence sa carrière dans le journalisme et fait des missions en Afghanistan et en Angola. Homme secret, il arrive clandestinement en France en 1987.

1995
Avec *Le Testament français*, Makine connaît la consécration en décrochant à la fois le Goncourt, le Goncourt des lycéens et le Médicis – un cumul rarissime. À seulement 38 ans, il est déjà considéré comme un « grand écrivain ». Statut qu'il ne perdra plus.

2016
Naturalisé français depuis vingt ans, Makine accède à l'institutionnalisation suprême dans son pays d'adoption : il est élu à l'Académie française (au fauteuil n° 5). Il est alors le benjamin Quai Conti. Un statut qu'il a récemment perdu au profit de François Sureau.

Dire le sens de nos vies est moins facile que d'exalter leur complexité. Notre mémoire, tel un journal de bord, consigne mille liens qui nous unissent aux autres, remous de passions, labyrinthes de pensées. Ce qui nous fait oublier le but du voyage.

Dans les allées de ce cimetière, en surplomb de la mer, le voyage de la vie se réduit aux dates de naissance et de mort. Parfois, un mot d'adieu laissé par les proches, une inscription sur une plaque de marbre :

De ses mains s'envola une page où rien n'était écrit…

Je regarde l'âge de la défunte : neuf ans. Peu de faits marquants donc dans son « journal de bord ».

Près d'un muret, une dalle plus petite que les autres : « Mladenets Schultz. Mai 1901 – août 1901 ». Rédigé en russe – *mladenets,* enfant en bas âge. La précision, superflue, laisse deviner le désarroi des parents et leur désir d'expliquer qu'il ne s'agissait pas d'un mort banal – mais de leur bébé si cruellement enlevé.

Je m'accroupis, débarrasse la tombe de feuilles sèches. Personne n'est « banal » dans ce lieu. Il y a des vieillards qui ont voulu finir leur vie dans la douceur méditerranéenne. Beaucoup de « phtisiques » qui, venant à la mer, espéraient la guérison. Et aussi ces bébés – témoins d'une grande mortalité infantile. Leurs proches s'étonnaient : à quoi bon tuer ce petit être innocent ?

IL MURMURE AVEC UN SOURIRE : « OUF, CE MISTRAL ! UN JOUR, IL ME JETTERA À LA MER. PAS BESOIN D'UNE TOMBE… »

Sur une stèle, les paroles vaguement versifiées ont bien résisté au souffle abrasif du vent marin :

Ne dites jamais, avec reproche : ce n'est plus ! Mais dites toujours, avec gratitude : ce fut.

Une sagesse qui console mais ne révèle pas le sens du mystérieux « ce fut » de nos parcours terrestres.

… À l'automne 1991, je cherchais les traces d'un poète qui avait fui la révolution russe, s'était réfugié à Nice et n'avait plus donné signe de vie. Je voulais savoir si, en exil, il avait su réécrire son « journal de bord ».

Ma quête a tourné court, butant sur sa tombe : il était mort en 1919, victime de la grippe espagnole…

En contrebas, on voit la mer et la mosaïque claire de la ville d'où montent les klaxons, la musique et, parfois, les sifflets des trains. On imagine l'agitation méridionale, les terrasses, les corps bronzés… Il suffit de reculer vers le poète tué par l'influenza et l'on n'entend plus que le souffle du mistral dans les cimes des cyprès.

Ignorant le secret de ces vies muettes, je suis intrigué par une curiosité « grammaticale » : la particule « de » ajoutée à certains noms russes. Un « Ivan de Barténeff », une « Maïa de Kirsanoff »… Serait-ce une volonté dérisoire de s'anoblir ? Ou bien le désir, tout aussi inconsistant, de se montrer davantage « francisé » ?

C'est par un jour lumineux, à la fin d'octobre, que je reviens ici. Le vent est soutenu, l'éblouissement solaire égalise toutes les couleurs, ne laissant que le noir et l'or. Le cimetière, perché au-dessus de la mer, donne l'illusion de basculer dans un ailleurs autrefois entrevu, bien loin de ce qui se passe en bas, dans la ville.

Une rafale apporte un effluve de cigare. Sur un banc, près du portail de l'entrée, il m'est déjà arrivé de croiser un vieil homme qui paraissait grisé par l'éclat du soleil.

Je le vois maintenant se soulever avec effort, s'appuyant sur sa canne. Soudain, son bras faiblit, le bâton lui échappe et il se laisse retomber, l'air d'avoir changé d'avis… Discrètement, je ramasse la canne qui a glissé à ses pieds, m'assieds moi aussi, cherchant à rendre moins gênante sa tentative de se redresser.

Il murmure avec un sourire : « Ouf, ce mistral ! Un jour, il me jettera à la mer. Pas besoin d'une tombe… »

Nous évoquons les personnages, plus ou moins connus, que ce cimetière héberge : un décorateur ayant travaillé pour les ballets de Diaghilev, un général qui a failli reprendre la Crimée aux bolcheviques… Il cite des lieux que seul un familier de la Russie pourrait connaître.

Je lui confie ma perplexité : certains patronymes russes exhibent la particule française qui leur donne un aspect farfelu. Tous ces « *de* Volnoff » ou « *de* Gorine »…

Mon ignorance semble le réjouir.

« Venez, je vous montrerai l'une de mes trouvailles ! »

Il se lève, avec plus d'entrain, pressé de m'instruire. Nous revenons sous l'ombre des cyprès et je me dis que le poète mort en 1919 pourrait intéresser mon guide – le nom d'Igor *de* Levitsky pèche par la même prétention à la noblesse. Mais le vieil homme me mène vers un recoin où je ne me suis jamais aventuré.

Ici, on trouve des tombes « internationales ». Sépultures de Britanniques, avec leur prédilection pour la Bible – des mots dans un anglais archaïque, jurant avec les dates de décès qui, après tout, ne remontent qu'au début du vingtième siècle. Des inscriptions en allemand, en lettres gothiques, des vies brèves, consumées par la tuberculose.

Le nom sur cette dalle-là me fait cligner comme devant une insolente mystification.

« Olga de Dostoïevski »… Morte en 1938.

Un pareil gallicisme dynastique fait penser à un plaisantin qui se serait amusé à offrir une descendance à l'auteur de *Crime et Châtiment* ! Mais, après tout, ce nom de famille, sans être courant, a été porté par d'autres personnes en Russie. Je souris en disant qu'à bien y chercher je pourrais peut-être trouver les traces d'une jolie brochette de classiques.

Le vieil homme ne partage pas mon ironie.

« Cela paraît un peu saugrenu, ces particules accolées aux noms russes. Mais… Il s'agissait des exilés qui ne possédaient plus rien et ceux qui avaient un titre de noblesse s'y accrochaient tels des mendiants à leur sébile. D'où ces ajouts – simple rappel de leur vie d'avant la révolution. Un réflexe d'apatrides… » •••

Nous redescendons vers la sortie et c'est alors que j'ose enfin l'interroger : « Pardonnez-moi… mais vous avez un proche qui… repose dans ce cimetière ? »

Il ne répond pas et je crois que le vent a emporté mes paroles, dites à mi-voix.

Arrivant à son banc, il s'assied, la canne entre ses genoux. « Je vais souffler un peu, avant de rentrer », me dit-il et son ton trahit l'espoir que je ne parte pas tout de suite. Il rallume son « cigare » – une feuille de tabac enveloppé dans du papier à rouler, la senteur semble lui suffire. Et, soudain, il répond à ma question.

« Non, je n'ai personne à revoir par ici. D'ailleurs, ceux qui ont laissé leurs noms sur ces tombes ne sont plus dans ce cimetière ! Non, d'aucune façon ! »

Pour répliquer à la véhémence inattendue de ses paroles, je murmure avec un soupir de moraliste :

« Oh, vous savez… Il nous faut toujours un vestige matériel, un symbole. Un endroit où nous recueillir… »

Il me jette un regard où je verrais de l'hostilité s'il n'y avait dans ses traits cette mélancolie apaisée.

« Tout ce qu'il me faut c'est cette lumière et… ce chuchotement, écoutez ! Oui, les branches qui parlent sous le mistral. La mer au loin, et aussi cela – l'amertume du tabac. Je ne fume pas mais cette odeur m'éloigne de celui que je suis maintenant… »

Je me dis qu'il s'agit d'un vieillard égaré dans le crépuscule des années. Ses lèvres frémissent sur un chuchotis qu'il adresse à quelqu'un de lointain, au fond de ses yeux mi-clos. Je devrais le laisser deviser avec ses chers fantômes.

Revenant à lui, il me jette un coup d'œil confus, s'en voulant de m'avoir oublié derrière sa rêverie.

« La femme que j'aimais ne demanderait rien d'autre – ce vent ensoleillé et la ligne de la mer entre les cyprès. Désormais, cela nous suffit pour être vivants… »

Il se met à parler lentement, sans chercher à m'impressionner et son récit exprime la fragile vérité que j'ai lue sur une dalle : « Ne dites jamais, avec reproche : ce n'est plus. Mais dites toujours, avec gratitude : ce fut. »

I

Au mois d'août 1913, Valdas allait avoir quinze ans et c'est alors que les décors du monde tombèrent.

Tout paraissait pourtant si calme à l'Alizé, la grande maison de son père, Guéorgui Bataeff, une bâtisse mauresque (« tatare », disaient les jaloux), agrémentée d'un vaste jardin et de plans d'eau, « à l'andalouse ». La Crimée vivait dans une lenteur agréablement provinciale et seuls les jeunes invités des Bataeff apportaient de l'excitation – électrique – le mot devenait alors à la mode. Le père recevait des artistes et des avocats libéraux, ses confrères.

Les soirées se terminaient tard, les vins de Crimée se mêlaient aux alcools venus de France et d'Italie, répondant au chassé-croisé des langues européennes qui résonnaient sur la terrasse. Valdas n'était plus renvoyé dans sa chambre, comme les étés précédents. « Ça y est, je suis adulte ! se disait-il. Ils ne pourront plus rien me cacher… »

Dans ce que les autres auraient voulu dissimuler, il y eut ce regard : au milieu des invités, sa belle-mère, Léra, bien plus jeune que le père de Valdas, échangea un coup d'œil avec Tomine, un peintre connu pour son « fauvisme ». Une brève rencontre entre leurs yeux – un enlacement visuel, un aveu plus certain qu'un baiser…

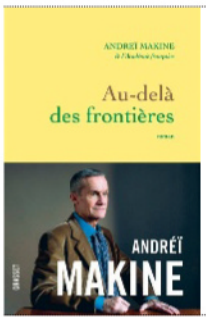
Léra démentait les clichés d'une marâtre maltraitant l'enfant « du premier lit ». Elle se montrait d'une vraie tendresse et Valdas, qui avait perdu sa mère quand il avait six ans, s'était épris de cette nouvelle présence – enjouée, hospitalière, festive.

En épousant Léra, le père avait lui-même rajeuni, oubliant la mort de son épouse, une baronne balte – d'une beauté glaciale, hiératique, celle d'un « camée de nacre », selon le poète Lévitsky. Une « beauté d'orchidée à la tige brisée », soupirait l'un de ses sonnets « décadents ».

Le prénom lituanien, Valdas, fut l'héritage que la mère avait laissé à son fils.

Le regard échangé entre Léra et Tomine marqua la première faille dans l'unique existence que Valdas connaissait : la vie de leur famille dans un vaste appartement à Saint-Pétersbourg, ses études dans le meilleur lycée de la ville (parmi ses condisciples, on comptait un neveu du tsar !), le pas pesant de l'empire qui ne tolérait pas la moindre perturbation.

Plusieurs rêves tentaient Valdas : une carrière militaire, la bruyante camaraderie estudiantine, ou encore le passe-temps de la bohème qui gravitait autour de sa belle-mère. C'était surtout le déguisement qui l'attirait – l'uniforme de la garde impériale, sinon l'élégant manteau, galbé et galonné, des étudiants. Ou bien, cette veste de velours violet que portait Tomine.



L'INFO EN PLUS

En 2001, Gabriel Osmonde publie *Le voyage d'une femme qui n'avait plus peur de vieillir*, roman suivi des *20 000 femmes de la vie d'un homme* et de *L'Œuvre de l'amour*. Qui est cet Osmonde, dont on ne sait rien ? La rumeur dit qu'il s'agirait de Michel Déon ou de Nancy Huston. En 2011, à la parution du très autobiographique *Alternaissance*, la vérité est révélée : derrière ce pseudo se cachait Makine. Et en 2019, dans un jeu nabokovien, il s'amusait à mettre Osmonde en scène dans *Au-delà des frontières*…

ON N'A PAS RÉPONSE À TOUT MAIS ON RÉPOND TOUJOURS PRÉSENT.

Parce qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver,
les Restos seront toujours là pour vous.
Faites un don sur **restosducoeur.org**

Coluche

LES RESTAURANTS DU CŒUR
LES RELAIS DU CŒUR

SCANNEZ-MOI !

29

CASTERMAN ROCHETTE 2022

LES 100 LIVRES DE 2022

Il est troublant de se dire que des livres peuvent symboliser à eux seuls l'actualité d'une année. Et ce bien au-delà de la volonté des auteurs. La production littéraire et éditoriale de 2022 l'illustre de façon évidente avec des ouvrages tels que *Le Mage du Kremlin* de Giuliano da Empoli ou *Les Abeilles grises* d'Andreï Kourkov, dont le contenu vient naturellement en écho à la guerre en Ukraine. On aurait également pu citer *Le Royaume désuni* de Jonathan Coe, publié seulement quelques semaines après le décès de la reine Élisabeth II. Mais il ne faudrait se cantonner ni à ces liens temporels ni à une subjectivité de goût. Et c'est là l'un des enjeux de cette liste des « 100 livres » de l'année, dont l'idée générale est non pas de dresser une simple sélection des meilleurs titres, mais de proposer un instantané de ces derniers mois en librairies. En mêlant gros succès, ouvrages ayant largement fait parler d'eux et, bien sûr, nos coups de cœur plus personnels (avec, au passage, quelques accessits marqués par un macaron rouge dans les articles). Aussi, nous avons fait le choix, pour cette édition 2022, de mettre en lumière le domaine de la bande dessinée – particulièrement riche cette année –, en désignant « livre de l'année 2022 » l'extraordinaire roman graphique de Jean-Marc Rochette, *La Dernière Reine*. Une œuvre majeure du neuvième art qui, n'en doutons pas, saura séduire (et bouleverser) un large lectorat – y compris du côté des réfractaires aux bulles et phylactères. Il est ici question des gueules cassées de 14-18, des ours du Vercors, de la sauvagerie humaine, de la montagne, de la relation complexe entre un homme et une femme, etc. Mais c'est plus encore une expérience visuelle et narrative hors du commun que nous propose l'homme du *Transperceneige* qui, l'air de rien, nous ramène à nos vies, à l'Histoire et à notre époque. Question de talent et d'universalité. **Baptiste Liger**

Planche tirée de *La Dernière Reine*, de Jean-Marc Rochette, désigné livre de l'année 2022.

Fidèle partenaire de ce numéro de fin d'année, la radio RTL a participé à l'élaboration de la liste des 100 livres de 2022. Retrouvez ses 20 coups de cœur, signalés par ce logo.

JEAN-MARC ROCHETTE

« En bande dessinée, il faut oser inventer des histoires émouvantes »

C'est finalement le domaine de la bande dessinée que *Lire Magazine littéraire* a choisi de mettre à l'honneur avec ce titre de livre de l'année attribué à *La Dernière Reine* de Jean-Marc Rochette. Un registre qui n'avait pas été salué depuis 1992 – et le prix du meilleur livre de l'année de *Lire* pour *Froid Équateur* d'Enki Bilal. Mais oublions les étiquettes : c'est avant tout un authentique chef-d'œuvre que nous avons souhaité distinguer, et dont les immenses qualités, tant formelles que narratives, apparaissent de manière éclatante dès les premières planches.

UN REGISTRE QUI N'AVAIT PAS ÉTÉ DISTINGUÉ DEPUIS 1992 ET L'ATTRIBUTION DU PRIX À ENKI BILAL

Un condamné à mort, Édouard, voit sa demande de grâce rejetée. Il sera guillotiné. Pourquoi ? On le retrouve quelques années plus tôt, en 1898, dans le Vercors, lorsque, encore tout gamin, il se battait contre d'autres enfants qui le surnommaient le *« fils de l'ours »*. Par la suite, ce malheureux – comme tant d'autres de sa génération – ira sur le front de la Somme, et deviendra l'une de ces « gueules cassées » de la Première Guerre mondiale. La route de cet homme brisé, à plus d'un titre, croisera celle de Jeanne, sculptrice parisienne qui va lui reconstituer un visage, une identité, une vie. L'homme en renaissance lui fera découvrir sa région rugueuse et l'histoire (une, en particulier) des ours qui l'ont peuplée… Entrecoupé de retours en arrière (jusqu'à la préhistoire !), ce récit crépusculaire bouleverse non seulement par le destin de ses magnifiques personnages et sa manière de décrire la nature – loin de toute joliesse –, mais aussi par un art sidérant du découpage et de la composition, un trait parfait, un sens de l'ellipse, sans oublier l'admirable travail de colorisation. Célébré entre autres pour *Le Transperceneige* (n'oublions pas les splendides *Ailefroide. Altitude 3954* et *Le Loup*), Jean-Marc Rochette mérite d'avoir encore davantage les lumières sur lui, tant il mène le neuvième art vers les cimes. Rien de plus normal, avec ce montagnard. Entretien, donc, avec ce grand artiste, dont nous couronnons *La Dernière Reine.* •••

RTL

LA DERNIÈRE REINE
JEAN-MARC ROCHETTE
CASTERMAN

Il y a quelques semaines, Benoît Peeters donnait une leçon inaugurale au Collège de France sur la bande dessinée. Que pensez-vous du fait que le neuvième art entre ainsi dans les grands cercles universitaires et intellectuels ?

Jean-Marc Rochette Comme Gainsbourg disait que la chanson était un art mineur, j'ai moi aussi longtemps pensé que la bande dessinée en était un. J'ai changé d'avis après le succès d'*Ailefroide*, mon premier album sur la montagne, qui a eu un écho populaire très important. Ensuite, il y a eu *Le Loup* et, maintenant, *La Dernière Reine* pour lequel vous me donnez ce prix. C'est sans doute que vous estimez que ce n'est pas rien… La bande dessinée est un art qui possède un énorme potentiel, mais il est très difficile à maîtriser car il faut être capable d'écrire une bonne histoire, d'être un bon dialoguiste, un bon dessinateur, autant de savoir-faire artisanaux à appréhender. Il y a quand même eu de grands chefs-d'œuvre artistiques : *Maus,* d'Art Spiegelman par exemple. Plus près de nous, *Persepolis* de Marjane Satrapi ou *L'Arabe du futur* de Riad Sattouf. Le dessin n'a pas forcément une importance primordiale. Marjane Satrapi est clairement maladroite mais on s'en fout. D'autant que ce trait-là, c'est sa force. Riad Sattouf n'est pas du tout maladroit, mais son dessin est minimaliste. Quant à Spiegelman, c'est un dessin underground, un peu dur à avaler peut-être pour ceux qui ont l'habitude de lire *Lucky Luke*.

Comment expliquez-vous votre succès personnel relativement tardif, alors que vous dessinez depuis plus de quarante ans ?

> « L'endroit où je vis, en montagne, ça a forcément une influence sur ma façon de dessiner »

J-M.R. Quand j'ai publié *Ailefroide,* en 2018, j'ai fédéré un public qui ne trouvait pas beaucoup de livres sur sa passion. Ce qui est bien, à mon âge, c'est que j'avais décidé une bonne fois pour toutes que je n'aurais plus de succès. Certains en rêvent jusqu'à leur mort, moi, je m'étais fait une raison. À un moment, les espoirs finissent par disparaître. Mon pote Enki *[Bilal]* cartonne, pas moi. Tant pis, je ne suis pas un type jaloux. J'arrive à vivre et à payer mon loyer, c'est déjà bien. Maintenant, le public va vouloir que je lui raconte des histoires de montagne à chaque fois. Heureusement, il y en a des tonnes.

Vous êtes aussi alpiniste. Quel sentiment éprouvez-vous quand vous escaladez ?

J-M.R. Je ne peux pas me cacher derrière mon petit doigt : je suis clairement mystique. L'esprit avant la matière. À partir de là, la nature change d'aspect. Quand je suis en très haute altitude, où, théoriquement, il n'y a plus rien de matériel, à part quelques oiseaux, je me dis qu'il n'y a que de l'esprit, et que cet esprit ne vient pas de mon cerveau ! C'est ce qu'on appelle une expérience océanique, parce que le temps explose…

Vous pensez à votre vie, à votre prochain album, à des choses très concrètes, ou pas du tout ?

J-M.R. Non, je pense au-delà. Je regarde les montagnes qui ont un million d'années. Ça aide à rester modeste. Et quand je descends, je m'occupe de mes poules.

Dans *Ailefroide,* vous vous dessinez aux États-Unis devant El Capitan, une roche de 900 mètres en Californie, très connue pour sa difficulté. Un seul homme a réussi à parvenir au sommet, à mains nues et en solo, Alex Honnold. Un documentaire incroyable existe sur cet exploit, *Free Solo*. Vous l'avez vu ?

J-M.R. Oui, je l'ai vu. C'est un truc inimaginable. Parce que je sais quel niveau de folie il faut atteindre pour monter ce genre de sommet. Comment l'esprit peut-il tenir ? Je pensais qu'un mec filmait, mais personne ne voulait y aller. Trop dangereux. C'est une caméra automatique qui filme. J'ai déjà fait du solo mais les prises étaient bonnes, tandis que sur El Capitan, il n'y a aucune prise.

Grimper, est-ce une façon de se confronter à la mort ?

J-M.R. Un de mes copains a fait un 8000 mètres en sept heures. Il est parti à minuit, il était en haut pour le petit déjeuner. Il a commencé à redescendre et, d'un seul coup, il a fait demi-tour dans une espèce de délire et s'est dit qu'il allait mourir sans oxygène. Il s'est couché dans la neige, il s'est mis en boule et, à cette altitude, personne ne se relève jamais. C'est fini. Et là il a eu

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1956

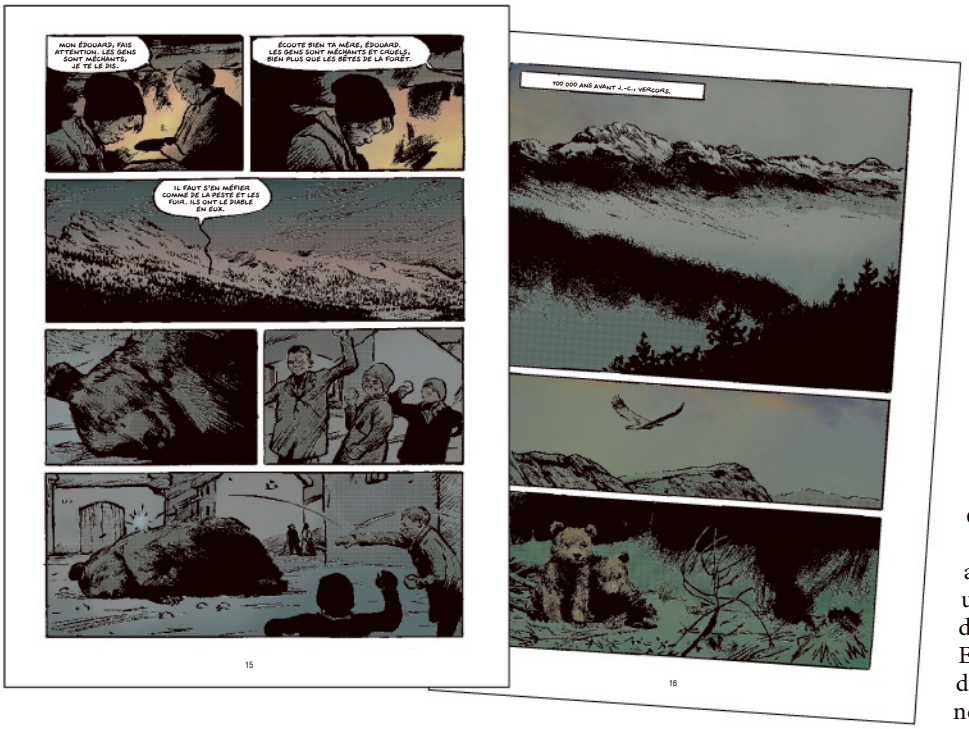
Naissance à Baden-Baden en Allemagne. Après une jeunesse dans la région grenobloise, il suit des études d'histoire de l'art et d'arts plastiques. Celui qui rêvait d'être guide de haute montagne doit oublier ce projet, après un lourd accident. Il s'oriente alors vers la bande dessinée, publiant notamment des planches dans *Actuel* et *L'Écho des savanes*.

1980

Parution du premier volet d'*Edmond le cochon,* imaginé avec Martin Veyron. Quatre ans plus tard, Jean-Marc Rochette succède à Alexis au dessin pour la série du *Transperceneige*. Suivront nombre d'albums marquants, parmi lesquels *Requiem blanc* (avec Benjamin Legrand), *Panique à Londres* (avec René Pétillon), *Ailefroide. Altitude 3954* ou *Le Loup*.

2013

Sortie en salles de l'adaptation du *Transperceneige* par Bong Joon-ho (futur cinéaste de *Parasite*), qui vaut à la BD de toucher un nouveau (et large) public dans le monde entier. Jean-Marc Rochette vit aujourd'hui entre son atelier parisien et le massif alpin des Écrins. *La Dernière Reine* est désigné livre de l'année 2022 par la rédaction de *Lire Magazine littéraire*.



la chance de sa vie : une cordée de Mexicains est passée. D'habitude, personne ne s'occupe de personne dans ces altitudes. Tu es tellement dans la zone de la mort que si tu vois un mec couché, tu t'en fous. Tu essaies d'aller au sommet et surtout de redescendre en vie. Mais l'un des Mexicains, bon samaritain, a vu mon pote, il a enlevé son masque, il le lui a mis sur la bouche, l'a fait respirer jusqu'à ce qu'il se relève, et l'a aidé à redescendre. J'ai dit à mon pote : *« Tu t'es fait embrasser sur la bouche par la mort ! Elle te serrait dans les bras. »*

Vous avez déjà eu ce désir d'approcher la mort ?

J-M.R. Je l'ai eu mais je ne l'ai plus du tout. Je me croyais immortel. Rien ne pouvait m'arriver. Ce n'est évidemment pas vrai, d'autant qu'il y a une part de chance quand survient un accident. Quand j'étais ado, j'ai eu la mâchoire arrachée, j'ai perdu des dents. Le héros de *La Dernière Reine* est une gueule cassée qui revient de la guerre 14-18. Toutes proportions gardées, ce qui m'est arrivé est lié à ce qui arrive à Édouard.

***La Dernière Reine* est une grande histoire d'amour qui se déroule à Paris et dans le Vercors après la Première Guerre mondiale. Il y a Édouard, ce soldat, qui vient de la montagne. Et Jeanne, une sculptrice. Comment est né ce personnage ?**

J-M.R. Je voulais un personnage féminin fort parce que je n'en avais jamais imaginé. Un jour, je suis tombé sur cette femme qui a réellement existé : Jane Poupelet, une sculptrice animalière qui remodelait les visages des gueules cassées. L'avoir découverte a été du pain béni. Je l'ai dessinée comme une sainte qui ne faisait pas payer les pauvres. Ensuite, je l'ai imaginée modeler pour Édouard la tête d'un dieu grec. Le personnage masculin devenait alors un super-héros. Et là, j'avais un couple intéressant : un type qui sait à peine lire et écrire et une femme très érudite. Ce qui m'a aussi intéressé, c'est leur vision de la sexualité : Jeanne aime le corps d'Édouard comme nous, les hommes, pouvions aimer Brigitte Bardot à 25 ans, quand elle était irrésistible. Elle le désire physiquement parce qu'il ressemble à une sculpture. Les rapports sont inversés : elle lui demande de se mettre nu, de croiser ses bras, puis elle le sculpte, alors que d'habitude, c'est toujours un sculpteur masculin et son modèle féminin.

Le documentaire *Free Solo*, l'aventure vertigineuse d'Alex Honnold parti seul à l'assaut d'El Capitan.

Comment se déroule l'élaboration d'un tel album – une histoire dense, documentée sur 240 pages ?

J-M.R. L'ensemble a duré trois ans. Au début, j'écris. J'imagine un plan et je vais chercher de la documentation et des photos. Ensuite, je dessine un story-board du début à la fin. Petit à petit, je nettoie l'histoire, parce qu'il y a des scènes qui fonctionnent à l'écrit mais pas du tout à l'image. Une fois le story-board terminé, pour moi, le bouquin est fini. Mais il faut quand même le dessiner. Une page tous les deux jours. Ça a duré deux ans. Ce qui est toujours surprenant, c'est que certaines scènes sont très faciles à réaliser, alors que pour d'autres, je n'y arrive pas. Par exemple, une scène dans un bistrot. J'ai longtemps bataillé car je savais que j'en avais besoin pour ce qui est dit sur l'art, pour qu'on se rende compte que Jeanne fait partie du milieu, etc. Au départ, j'avais dessiné directement l'intérieur du bistrot, les gens qui discutent, mais ça ne fonctionnait pas. J'ai fini par trouver la solution qui était toute bête : le personnage entre dans le bistrot, dit « bonjour » et la scène commence. J'ai un dessin un peu spécial, plus artistique que réaliste. L'aspect bien dessiné ne va pas forcément entrer en compte. Les fautes de proportions ne me gênent pas. J'aime beaucoup Cézanne, il fait des fautes de proportions et on s'en fout.

Vous dessinez des animaux, loups, ours, aigles… et des êtres humains. Sont-ils si différents les uns des autres ?

J-M.R. C'est beaucoup plus rapide de dessiner un animal. D'abord parce qu'ils sont extrêmement beaux. Leurs fonctions ont beaucoup à voir avec leur esthétique : ils sont vraiment bien foutus pour ce qu'ils ont à faire ! Quand on dessine un homme ou une femme, on voit tout de suite les erreurs parce qu'on se regarde tout le temps les uns les autres et qu'on a en tête un •••

JEAN-MARC ROCHETTE/CASTERMAN 2022 - NATIONAL GEOGRAPHIC FILMS

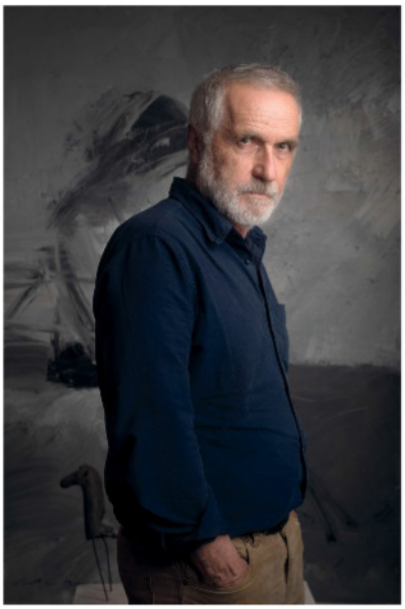
schéma humain. Le plus difficile, ce sont les femmes : en un coup de crayon, elles peuvent changer, devenir laides ou belles. Autre différence : les animaux, a priori, ne parlent pas. Là encore, c'est plus facile à dessiner. Pour les êtres humains, il faut jouer sur des registres différents tout le temps. J'ai toujours l'impression de perdre mes personnages. Ce n'est pas grave, dans l'absolu, mais je peine beaucoup quand même. Voyez Tintin : il est parfait, il n'a pas cinquante expressions.

Sur quel support travaillez-vous ? Papier, tablette ?

J-M.R. Sur papier. Mais pour les couleurs, j'utilise l'ordinateur. Je scanne mes aquarelles. Les programmes sont très performants : on peut réintroduire de la matière, du grain… Ça marche bien. Ce à quoi il faut faire attention, c'est de ne pas se laisser happer par les facilités techniques et en faire trop. Par exemple, pour un portrait, on peut avoir une tendance à mettre des petites lumières ici, des petits trucs là… Il ne faut pas que ce soit trop joli. Moi, je voulais que l'album soit crépusculaire parce que c'est une tragédie. Souvent, pour les dessins de montagne, on a tendance à faire joli. C'est facile. Tout le monde rêve d'être amoureux et d'embrasser une femme en haut d'une montagne. À moins d'être un cynique total, c'est quelque chose qui touche. Le problème, c'est qu'on peut vite se retrouver avec une scène qui ne tient pas la route. Dans l'album, j'ai imaginé des zooms alternés : j'arrive sur le couple, Jeanne et Édouard, puis je m'éloigne, je reviens, etc. La bande dessinée a quand même un truc supplémentaire par rapport au cinéma ou au roman : on voit du présent esthétique.

Il est temps de passer à votre vie et à votre parcours. Ça tombe bien parce que vous avez raconté votre adolescence dans *Ailefroide*. Quand l'album commence, on vous voit au musée devant un tableau de Soutine, *Le Bœuf écorché*. Ce tableau a-t-il été le premier choc esthétique qui vous a mené vers le dessin et la peinture ?

J-M.R. Aussi loin que je me souvienne, ma mère avait deux livres à la maison, l'un sur Van Gogh, l'autre sur Pissaro. Je les feuilletais sans vraiment m'y intéresser. Mais au musée de Grenoble, j'ai vu ce tableau de Soutine, et il m'a plu immédiatement. Ensuite, j'ai lu un bouquin sur sa vie, et elle m'a plu davantage. Comment ce type



pauvre du fin fond de la Lituanie peut-il se retrouver à peindre à Montparnasse ? C'est tellement romanesque !

Votre vie n'était pas de tout repos non plus. Vous étiez assez rock'n'roll, comme ado…

J-M.R. Ce n'était pas simple, et je me suis reconnu dans ce type.

Vous vouliez être guide de montagne avant d'être victime d'un accident…

J-M.R. La mâchoire y est passée : j'ai perdu cinq dents en bas. Les racines sortaient. Et en haut, quatre dents pétées. Cela dit, les dents, ça se refait.

Vous ne pensiez pas à devenir auteur de bande dessinée ?

J-M.R. Ah non, je n'étais pas bon du tout ! Après mon accident, je devais imaginer quoi faire de ma vie. J'avais abandonné les études. J'avais 20 ans et je recevais de l'argent de l'État comme pupille de la nation après la mort de mon père. Mais je savais que ça devait s'arrêter le jour de mes 21 ans. J'ai vu arriver l'échéance et j'ai dessiné *Edmond le cochon*… Il fallait que je m'en sorte.

Edmond est quand même un personnage assez éloigné de votre univers d'aujourd'hui ! C'était de l'humour très cru !

J-M.R. J'étais très influencé par Robert Crumb. C'était l'époque punk. J'étais copain avec Vuillemin, on se tirait la bourre pour en faire des tonnes. Veyron *[Martin, scénariste d'*Edmond le cochon*]*, qui était assez sage quand il imaginait ses propres albums, se déchaînait quand il travaillait avec moi. Nous étions dans la surenchère permanente. J'envoyais sans succès les planches d'*Edmond* au magazine *L'Écho des savanes*. Un jour, c'est passé. Et ça a marché. Le public a suivi. J'ai vraiment aimé inventer Edmond. Plus tard, il y a eu *Napoléon et Bonaparte*. C'était aussi marrant à faire. À l'époque, dans les années 1970-1980, ça bouillonnait dans le milieu de la bande dessinée. Je sentais que c'était là que ça se passait même si le genre était mal vu. Nous étions sans doute un peu branleurs, mais c'était sympa à vivre ! Quand j'ai commencé à dessiner, j'avais plutôt un style classique puisque j'avais fait une année d'histoire de l'art. Donc j'admirais Rembrandt et tous les autres grands peintres. Et puis j'ai été emporté par la vague de la BD et je n'ai plus pensé à Rembrandt.

Aviez-vous une conscience politique dans ces années 1980, alors que François Mitterrand venait d'accéder au pouvoir ?

J-M.R. En 1981, j'étais évidemment content et je suis allé fêter Mitterrand dans la rue. Comme j'habitais le Kremlin-Bicêtre, en banlieue, et que je n'avais pas de ronds, ça me faisait marrer d'aller dans le 16e. J'ai aussi été pris dans les mouvements antinucléaire et j'avais une conscience écologique. Ma mère habitait en banlieue lyonnaise et, à l'époque, les usines déversaient tout dans les rivières. L'état de saleté était inimaginable. Rien ne pouvait y vivre : pas de poissons, que dalle. J'étais gamin et ça m'est resté. J'ai toujours pensé qu'il fallait protéger la nature et l'environnement.

Est-ce pour cette raison que la montagne est si importante ?

J-M.R. Le parc national des Écrins a été créé lorsque j'étais enfant. Dans ma vallée, il y avait tellement d'avalanches qu'il était impossible de skier. Ça gueulait de partout, parce que les gens voulaient continuer à chasser et demandaient de réserver quelques zones pour eux. Il n'y avait pratiquement plus d'aigles dans les Alpes, les chasseurs leur tiraient dessus ! Aujourd'hui, le massif est entièrement habité par les aigles. Je vis dans un endroit des Écrins qui est vraiment dur. Ce n'est pas du tout la montagne d'Heidi. Les gens qui viennent me voir

doivent me prendre pour un fou. En été, ça va, mais en hiver, c'est rude ! Le lieu où je vis, en montagne, ça a forcément une influence sur ma façon de dessiner et sur les histoires que j'invente. J'ai acheté cette maison quand je suis rentré d'Allemagne. J'y ai mis tout mon argent parce que les travaux étaient importants. J'avais 60 ans quand même… C'est là que le miracle est arrivé : *Ailefroide* et *Le Loup* se sont vendus à 100 000 exemplaires. À partir du moment où j'ai parlé de ce lieu, et de ce que j'aime vraiment, c'est-à-dire la montagne, j'ai trouvé un public de plus en plus important.

Comment avez-vous rejoint l'aventure *Transperceneige* ?

J-M.R. Après la mort d'Alexis, qui avait commencé l'album sans le terminer, Jacques Lob, le scénariste, a cherché un nouveau dessinateur. Il en a parlé ici ou là et tout s'est décidé sur le train, lieu où se déroule toute l'intrigue. Loisel et Schuiten, qui avaient été pressentis, ont imaginé des trains futuristes et sophistiqués. Moi, j'ai proposé un train très simple, spartiate, presque symbolique. Lob m'a choisi. Je ne comprenais pas trop cette histoire de science-fiction et je ne m'attendais pas à ce que cette série m'emmène aussi loin. La bande dessinée a été éditée partout dans le monde. En France, le succès a d'abord été essentiellement critique. Le public a mis un peu de temps à venir. On a dû en vendre entre 15 000 et 20 000, mais à l'étranger, surtout en Corée, les ventes ont atteint des sommets. Aux États-Unis aussi, la série est très connue. C'est devenu un classique de la BD mondiale. En France, après la sortie du film de Bong Joon-ho, les chiffres de vente ont atteint les 100 000 exemplaires.

Vous intéressez-vous à la bande dessinée actuelle ?

J-M.R. J'aime bien Manu Larcenet quand il fait *Blast*. Aussi Jérémie Moreau, l'auteur des *Pizzlys*. Mais celui qui m'impressionne le plus, c'est Bastien Vivès. *Le Chemisier* est un chef-d'œuvre… Les jeunes auteurs m'aiment bien, je crois, mais ils sont un peu timides avec moi parce qu'ils pensent que j'égorge les ours et que je tue les lapins à coups de poing. Blutch, par exemple, se méfie un peu de moi. C'est un mec qui a un talent fou. Il sait tout faire avec un crayon. Mais j'ai du mal avec ses histoires. J'aimerais bien qu'il vienne me voir un jour et qu'on en discute. Si le dessin est évidemment important, ce qu'on raconte l'est tout autant. Quand j'écris, j'éprouve un énorme plaisir. Je suis un grand fan de Victor Hugo : je ne peux pas penser à la mort de Jean Valjean dans *Les Misérables* sans chialer ! C'est plus fort que moi. En bande dessinée, il faut oser inventer des histoires émouvantes. Il y a quelques jours, à Annecy, une dame est venue me dire qu'elle avait pleuré en lisant *La Dernière Reine*. Pour un auteur, vous ne pouvez pas savoir à quel point ça fait plaisir ! C'était une vieille dame, qui n'avait jamais lu de bande dessinée. Le dessin embarque les lecteurs, mais c'est l'histoire qui les touche. J'imagine que si cette dame tombe sur *L'Incal*, de Mœbius, elle va se demander si on ne se fout pas de sa gueule !

Après de tels succès, le grand prix d'Angoulême, qui sacre les auteurs de bandes dessinées, est pour vous !

J-M.R. Ça me ferait plaisir, mais mon tour est passé. Sans regret. Objectivement, je n'ai jamais vraiment été en compétition pour ce grand prix. Avant ces trois albums sur la montagne, j'étais juste un dessinateur étrange. Techniquement, mon dessin n'était pas calibré. Aujourd'hui, il y a plus de fluidité. Je crois que j'ai fait des progrès. ■

Propos recueillis par Éric Libiot et Baptiste Liger
Photos : Franck Ferville pour *Lire Magazine littéraire*

PORTRAIT **GIULIANO DA EMPOLI**

Entre les lignes du pouvoir

Fraîchement récompensé par le grand prix de l'Académie française pour son premier livre de fiction, l'ancien conseiller politique a eu le nez creux en signant le magistral *Mage du Kremlin*, un récit sidérant d'actualité.

Charme insondable de la littérature, il arrive parfois qu'un écrivain fasse une rencontre soudaine et inattendue avec un personnage qui va changer sa vie. Cela fait déjà près de dix ans que Giuliano da Empoli se rêve en romancier sans jamais oser franchir le pas. Né et formé en partie en France, l'ancien conseiller du président italien Matteo Renzi, l'éditorialiste et essayiste politique à succès, le professeur à Sciences-Po Paris ne trouvait pas les bons mots, la bonne histoire. Il aura fallu attendre 2019 pour que sa plume se libère. Alors qu'il effectue des recherches pour *Les Ingénieurs du chaos*, un essai sur les éminences grises des totalitarismes européens, l'auteur croise la route de Vladislav Sourkov, le principal idéologue du Kremlin de Poutine. Immédiatement, il est frappé par le profil de cet homme haut en couleur et décide de ne pas l'intégrer à sa galerie de génies du mal. Il a une autre idée en tête : « *Il m'est apparu comme un personnage de roman qui se distingue de tous les autres.* » En Russie surtout, où la cour du tsar se compose d'anciens agents des services secrets ou d'hommes d'affaires, son profil détonne. Chroniqueur télé, romancier sous pseudonyme, membre de l'Académie d'art dramatique de Moscou, « *il interprète son rôle de conseiller comme s'il s'agissait d'une performance d'avant-garde. J'y ai vu une opportunité de lui confier un rôle dans mon petit théâtre* ».

Sous sa plume, Vladislav Sourkov devient Vadim Baranov et se raconte au soir de sa vie, alors qu'il a été excommunié du Kremlin. Une manière de prendre un peu de distance avec le réel. S'il mélange certaines de ses fonctions avec d'autres conseillers, tous les faits politiques racontés dans le livre sont vrais. Da Empoli n'invente pas, il imagine. La fiction entre en jeu seulement au moment de pénétrer la psyché de son personnage et de fabriquer de la tension narrative. « *J'ai basculé dans la forme romanesque pour mieux m'approcher de la réalité du pouvoir,* raconte l'écrivain franco-italien. *Plus on s'approche du cœur du pouvoir, plus on sombre dans la folie. Et ça, seul le roman peut essayer de le faire éprouver au lecteur.* » L'observateur pointilleux de la cour des puissants se mue alors en maître du thriller et rassemble deux lignées littéraires. Celle des écrivains voyageurs, un peu aventuriers, un peu espions, avec Joseph Conrad, Graham Greene ou John Le Carré, et celle des écrivains politiques, plus classique, avec La Rochefoucauld et le cardinal de Retz.

L'ACTUALITÉ UKRAINIENNE ÉCLAIRÉE PAR LA FICTION

Mêlant érudition et divertissement, son roman brille autant par son analyse clinique de l'art du gouvernement et son éclaircissement de l'actualité ukrainienne que par son récit au cordeau digne des meilleures fictions politiques. Alors qu'il a dû batailler avec son éditeur pour sortir son livre au printemps et éviter la rentrée littéraire, Giuliano da Empoli figure aujourd'hui parmi les best-sellers de l'automne. Finaliste du Goncourt, il a même remporté le prestigieux grand prix de l'Académie française. Même s'il est conscient du rôle qu'a pu jouer le contexte politique dans son succès, l'Italien se dit surpris et fier de la réception de son livre. Mais son large sourire est d'une autre nature. Il illumine le visage d'un essayiste tombé raide dingue du frisson romanesque : « *Dans la fiction, l'écriture est affaire d'ivresse. Une forme d'excitation et de plaisir que je n'avais jamais éprouvée auparavant. Quand on a goûté une drogue de ce type, il est difficile de s'en sevrer.* » À très bientôt, donc, pour de nouvelles aventures fictionnelles. ■

Léonard Desbrières

LE MAGE DU KREMLIN
GIULIANO DA EMPOLI
GALLIMARD

DR/GALLIMARD

VIRGINIE DESPENTES

Correspondance assurée

Dans son roman épistolaire *Cher connard*, l'autrice fictionnalise nos réalités contemporaines avec une grande humilité, et laisse entrevoir ses préoccupations, qui sont aussi les nôtres.

À reparcourir *Cher connard* à l'occasion de ce « bilan », nous voilà frappés à nouveau par son acuité, sa malice et ses passages fulgurants. Et par la gouaille de l'irrévérencieuse Rebecca, qui ne fait pas du cinéma *« pour qu'on* [la] *filme en train de faire la vaisselle »*; la juste colère de Zoé, qui dénonce implacablement *« le harcèlement régulier, fourni, qui ne s'arrête jamais »,* dont elle fait l'objet; la ténacité d'Oscar, *« connard modèle courant »,* qui arrête de boire et se détache de cette masculinité toxique qui entrave les hommes. *« Progressivement – je réalise »*, dit-il, et progressivement, Virginie Despentes guide ses trois personnages vers une liberté nouvelle, dans un livre sous-tendu par ses propres questionnements et qui dresse un aperçu bien senti de l'époque, agitée ici par MeToo et les confinements.

On l'attendait, le nouveau Despentes, qui ferait suite à *Vernon Subutex*, dont les ventes ont atteint le million, et à sa tribune « On se lève et on se casse », et à sa lettre *« à* [ses] *amis blancs qui ne voient pas le problème »,* et à la remise au jour de *King Kong théorie* par les jeunes générations. Ça a été un murmure, puis une certitude: la sortie pour mi-août, toujours chez Grasset, ça s'appellerait *Cher connard*, un roman épistolaire sur l'amitié. On n'en savait pas beaucoup plus, l'impatience était palpable… Enfin, la lecture serait avide, ça claquait ! – malgré, oui, quelques moments de creux. Écoulé à ce jour à près de 205000 exemplaires, il a été l'« événement de la rentrée »: un livre qui accueille de nombreux thèmes avec une maîtrise admirable, dont on reconnaît le style imparable, ses punchlines et sa limpidité, qui aura su parler à tout le monde et différemment à chacun.

Ce n'est pas rien, sans trop nous démoraliser, de nous embarquer entre ces voix, qui pointent l'absurdité de nos modes de vie, notre maigre capacité d'écoute, notre incertaine manière de faire société. L'effet est pour le moins cathartique. Et le bonheur est grand de retrouver Despentes ici et là, l'avis tranché autant que la nuance, la contradiction et l'ambivalence, le rejet de toutes formes d'oppression autant que l'empathie. Ça nous avait manqué. ■

Juliette Savard

JEAN-FRANCOIS PAGA/OPALE.PHOTO/GRASSET

CHER CONNARD
VIRGINIE DESPENTES
GRASSET

SUCCÈS

LE GRAND MONDE
PIERRE LEMAITRE
CALMANN-LÉVY

RTL

Après « Les enfants du désastre », le prix Goncourt 2013 entamait une nouvelle saga familiale avec ce roman au souffle épique. Tout débute en 1948, à l'aube des Trente Glorieuses. À Beyrouth, la famille Pelletier dirige une entreprise de savonnerie, que manque de couler le fils aîné. Le deuxième est un jeune journaliste, un autre part en Indochine. Deux enquêtes parallèles s'ajoutent à la tension narrative de ce volet – dont vous pouvez découvrir les extraits de la suite dans ce numéro (pages 110 à 112).

Simon Bentolila

ANGÉLIQUE
GUILLAUME MUSSO
CALMANN-LÉVY

RTL

Pour adoucir le réveil des patients dans un hôpital parisien, Louise leur joue du violon. L'un d'eux est un ancien flic, apprend-elle bientôt. Malgré son caractère de chien, elle parvient à le convaincre d'enquêter sur la mort de sa mère, célèbre danseuse étoile. Une certaine Angélique, infirmière, pourrait bien détenir la clé de cette intrigue vertigineuse. Cette dernière conduit notre duo à la lisière du surnaturel, comme c'est souvent le cas dans les thrillers de Guillaume Musso. **S.B.**

L'AFFAIRE ALASKA SANDERS
JOËL DICKER
ROSIE & WOLFE

RTL

Chaînon manquant entre *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* et *Le Livre de Baltimore*, ce polar haletant reprend certains personnages de Joël Dicker. Dans une petite ville américaine, une jeune femme est assassinée, la fameuse Alaska Sanders. L'enquête est bâclée, un innocent est jeté en prison, des années s'écoulent. Jusqu'à l'arrivée des deux enquêteurs, l'écrivain à succès Marcus Goldman, et ce bon vieux sergent un peu rustre, Perry Gahalowood. **S.B.**

ENTRETIEN CROISÉ

MONICA SABOLO ▪ GRÉGOIRE BOUILLIER

« Pour un écrivain, un fait divers, c'est d'abord un fait humain »

Dans *La Vie clandestine*, elle s'intéresse à l'histoire du groupe Action directe qu'elle lie à la sienne. Dans *Le cœur ne cède pas*, il retrace le parcours de Marcelle Pichon, mannequin des années 1940 qui se laissa mourir de faim. Deux enquêtes littéraires, présentes sur bien des listes des prix de la rentrée, et qui comptent aussi parmi nos livres préférés de l'année.

À quel moment avez-vous eu envie de faire œuvre littéraire d'un fait divers ou d'une affaire judiciaire ayant défrayé la chronique en leur temps ?

Monica Sabolo. Comme je l'écris au début du livre, il y a d'abord eu ce podcast de l'émission *Affaires sensible,* sur France Inter, au sujet de l'assassinat de Georges Besse par Action directe, en 1986. Je crois qu'il s'est adressé à une part mystérieuse de moi. Ça me troublait, ça me travaillait de façon subliminale. Il y avait ces deux jeunes femmes, Nathalie Ménigon et Joëlle Aubron, et les années 1980, aussi, ce sont des années qui m'intéressent. À cette période, j'avais perdu la flamme, et je cherchais une histoire facile et spectaculaire. Et alors que je n'avais jamais fonctionné ainsi, j'ai commencé à chercher quelle histoire pourrait aller autour de ce sujet très éloigné de moi. En réalité, je n'ai compris que bien plus tard la raison pour laquelle ça me hantait : la question de la violence, la culture du secret et le pardon. J'ai écrit ce livre dans le noir, sans savoir où j'allais.

Grégoire Bouillier. Au départ, on ne sait pas. Ce n'est qu'une fois qu'on a épuisé le sujet, qu'on a traité de tout ce qui nous a mobilisé, qu'on découvre ce qui, sans que nous le sachions, nous rattachait à cette histoire. Écrire, c'est une intensité de vie. D'un seul coup, ça devient l'actualité de notre vie et ça prend toute la place. Exactement comme lorsqu'on tombe amoureux. Et pour moi, l'histoire avec Marcelle Pichon a duré trois ans. C'est quand j'ai reçu le mail de sa petite-fille, où elle m'interdisait de parler de sa grand-mère, que j'ai su que je tenais le début de mon livre. On voulait m'interdire d'écrire ? Certainement pas ! Mais j'allais devoir ruser. C'est ainsi que j'ai inventé mes deux personnages de fiction, Bmore et Penny : ce sont eux qui mènent l'enquête. Pour une fois, la fiction est au service de la vérité et, inversement, la vérité se déploie à l'intérieur de la fiction. C'était totalement nouveau pour moi car jusqu'ici je n'avais jamais inventé de personnages. De toute façon, le sujet d'un livre, c'est aussi la littérature.

Comment avez-vous rattaché ce sujet à vous-même ?

M.S. Ce que j'ai trouvé fascinant et qui m'a convaincue, c'est qu'il existe sur Action directe des écrits sur leur engagement politique et collectif, mais qu'il y a beaucoup de vide et de mystères quant aux membres dans leur individualité, leur singularité. Et là, ça commençait à résonner avec mon histoire : le silence, le vide, les blancs. Je

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - PASCAL ITO/FLAMMARION

Avis de recherche du ministère de l'Intérieur pour Jean-Marc Rouillan, Georges Cipriani, Nathalie Menigon et Joëlle Aubron, membres d'Action directe, en 1987.

ne me le formulais pas comme ça, mais je savais que ça ouvrait des portes en moi. Je me promenais en territoire familier bizarrement. La première chose qui a fait surgir l'histoire familiale, c'est quand j'ai commencé à m'intéresser aux Brigades rouges : je suis née à Milan, ma mère y vivait à une période où chaque jour il y avait des attentats ou des menaces, et pourtant jamais elle ne m'en avait parlé. Son engagement à elle, c'était l'amour, le romantisme, et elle est tombée enceinte d'un homme marié. J'ai fait le lien avec l'engagement passionné des filles d'Action directe, qui ont vu leur vie basculer et sont allées jusqu'à tuer. La littérature permet ces ponts.

G.B. La littérature, c'est la défense du fait humain. Un fait divers, pour la presse, c'est un fait de société, voire un fait politique. Mais pour un écrivain, c'est d'abord un fait humain. Or, ce fait humain comprend le fait de société alors que le fait de société exclut le fait humain neuf fois sur dix. Tous les articles de presse sur Marcelle Pichon racontaient sans exception le même récit sociétal. Ce qui avait choqué les journalistes, c'est qu'on ait retrouvé le cadavre de Marcelle dix mois après sa mort. Pour eux, il s'agissait d'un drame de l'indifférence dans les grandes villes. Pas un qui ait trouvé choquant qu'une ancienne mannequin se laisse mourir de faim. Ou que cette femme écrive le journal de son agonie. Ça ne les a pas du tout intéressés. La littérature permet de proposer un autre récit, cette fois du point de vue de l'individu. Dans mon cas, c'est Marcelle qui a guidé le livre. Elle est née en 1921, donc je parle des années 1920. J'avais entendu son histoire dans une émission de radio en 1985, à l'époque je n'avais rien noté, et pendant trente ans je me suis trimballé avec le fantôme de ce fait divers. Pour tenter de comprendre, j'ai dû contextualiser, et ainsi les années 1980 refont surface. Il se trouve que l'histoire de Marcelle n'arrêtait pas de croiser ma biographie – elle a vécu toute sa vie à deux rues de chez moi, par exemple. Fouiller son arbre généalogique m'a aussi interrogé sur ma propre généalogie. Et moi qui cherchais son journal d'agonie, j'ai découvert le journal de guerre de mon grand-père, etc.

Comment se pose la question de la vérité et de la fidélité, puisque vous écrivez un livre qui vous concerne vous-même, mais aussi des personnes ayant réellement existé ?

M.S. Mais heureusement, il y a des faits ! *[rires des deux auteurs]*. Ce sont des échafaudages.

G.B. Et ils sont cruciaux. Quand je découvre que Marcelle s'est fait tabasser par son mari, c'est un fait. Quand je découvre que sa mère l'a abandonnée à 8 ans, c'est un fait. J'ai un respect infini pour la réalité. La réalité a une imagination folle. Et la littérature permet d'en rendre compte.

M.S. J'avais peu de témoignages et peu de traces. Et, concernant « AD », les témoignages ne se recoupent pas trop entre eux, et sont toujours impartiaux. Comme il y en avait peu, j'ai pu les décortiquer

G.B. Je dirai aussi que quand on écrit ce genre d'ouvrages, on a un cahier des charges, qui est un souci de vérité, d'exactitude, d'honnêteté. Le lecteur s'en fiche, il ne le voit pas, mais c'est ça le moteur de l'écriture. Notre défi.

Quels ont été vos défis, vos surprises, vos pactes ?

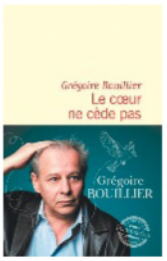
M.S. Ce qui m'a plu, ce sont tous ces échos très puissants qui faisaient remonter des faits oubliés de ma mémoire. C'est grâce à cela que j'ai pu me débarrasser de la culpabilité quant à l'inceste que j'ai subi et que j'aborde. La seule chose qui me tenait, c'était ma sincérité.

G.B. Il faut insister sur le côté chercheur d'or. Dans nos deux cas, on a connu les joies immenses et les déceptions très cruelles des chercheurs d'or. Et puis il y a la chance. Pas une enquête littéraire ne peut aboutir sans que la chance vienne donner un coup de pouce. ■ **Propos recueillis par Hubert Artus**

« Ce n'est qu'une fois qu'on a épuisé le sujet qu'on découvre ce qui nous rattachait à cette histoire »

RTL

LA VIE CLANDESTINE
MONICA SABOLO
GALLIMARD



LE CŒUR NE CÈDE PAS
GRÉGOIRE BOUILLIER
FLAMMARION

COLLECTION JEAN JACQUES ALLEVI/BRIDGEMAN IMAGES

3 RAISONS DE LIRE

Vivre vite de Brigitte Giraud, Prix Goncourt 2022

Parce que *Vivre vite* touche à l'universel
Confrontés à la perte d'un être cher, nous avons tous subi la tentation de réécrire l'histoire, de la recomposer, bref, d'opposer la rationalité humaine à l'absurdité de la mort. En revenant sur le décès de son compagnon bien-aimé, Brigitte Giraud transforme ce réflexe universel en littérature. Nous pouvons tous nous retrouver dans ce livre – mais il fallait être Brigitte Giraud pour l'écrire.

Pour la beauté de son écriture
Brigitte Giraud n'écrit pas à coups de slogans publicitaires ou de maximes tapageuses : son style cherche à exprimer de manière limpide les nuances complexes qui forment nos vies. Ainsi, quand elle décrit le deuil en termes de géographie et de dépaysement : *« J'écris depuis ce décor lointain où j'ai atterri, et d'où je perçois le monde comme un film un peu flou qui a longtemps été tourné sans moi. »*

Pour le reste de son œuvre
Si vous n'avez jamais lu Brigitte Giraud, *Vivre vite* vous donnera à coup sûr l'envie de découvrir son œuvre romanesque, longtemps passée sous les radars des grands prix. Parmi nos préférés, citons *La Chambre des parents,* confession d'un jeune taulard auteur d'un crime freudien, *Une année étrangère,* ou encore *Un loup pour l'homme,* où elle s'intéresse à son père, infirmier durant la guerre d'Algérie. Autant de sondes lancées dans les couches souvent inexplorées de la condition humaine. **Alexis Brocas**

VIVRE VITE
BRIGITTE GIRAUD
FLAMMARION

RTL

EMMANUEL CARRÈRE

Fenêtre sur Cour

Compte-rendu du procès des attentats du 13-Novembre, *V13* est un grand texte qui brouille les repères entre littérature et journalisme.

Le procès des attentats du 13 novembre 2015 avait occupé l'actualité pendant presque un an et l'on n'était pas certain d'avoir envie de se replonger dans cet océan de détresse et de procédures, pourtant on n'a pas lâché *V13*. Pendant toute la durée du procès, Emmanuel Carrère en a tenu la chronique hebdomadaire dans *L'Obs* avec *« l'abnégation nécessaire pour passer des mois entiers, mal assis dans un tribunal hypersécurisé, à écouter des audiences aussi éprouvantes qu'interminables »,* comme l'écrit justement son rédacteur en chef, Grégoire Leménager dans la postface.

Carrère, qui a toujours pratiqué l'art du montage, ne pouvait ici que légèrement remanier ses textes et certainement pas en changer l'ordre. Il parvient pourtant à nous embarquer dans la dramaturgie du procès. À en dessiner les trois grands mouvements : l'émotion, d'abord, face aux récits des victimes, la consternation, ensuite, devant les djihadistes responsable de toute cette souffrance, les questions, enfin, quant à la mécanique imparfaite de la justice, qui condamne des sous-fifres faute de pouvoir réparer l'impensable. Dans son dernier roman, *Yoga*, Carrère avouait avoir fait un détour par la fiction. Ce livre est donc pour l'auteur de *L'Adversaire* un retour au réel… Le maître de l'autofiction y parle beaucoup moins de lui-même qu'à l'accoutumée, et, paradoxalement, ça lui réussit. *V13* est l'un de ses meilleurs « romans ». ■ **Jacques Braunstein**

V13
EMMANUEL CARRÈRE
P.O.L

LE CHOIX DU LIBRAIRE

« Une écriture fascinante »

Laurence, de la librairie Dialogues* à Brest, évoque son enthousiasme pour *Connemara* de NICOLAS MATHIEU.

« Une myriade de détails signifiants qui font exister des scènes, des personnages, captent le réel, scrutent notre société. C'est peut-être cela qui frappe d'abord dans l'écriture fascinante de Nicolas Mathieu. Elle s'appelle Hélène, bientôt 40 ans. Selon les codes de notre société, elle a "réussi". Lui, c'est Christophe. Il a grandi dans la même ville qu'elle mais n'en est jamais parti. Entre eux va peut-être naître une histoire d'amour. *Connemara*, c'est un roman qui en contient plusieurs : il y est question de réussite, de l'idéologie managériale, de la crise de la quarantaine, de ce qui nous unit et nous sépare, de la façon dont nos corps nous nourrissent et nous trahissent, du temps qui passe, cette *"hémorragie inéluctable"*. C'est un roman auquel on repense, longtemps après l'avoir lu et, instantanément, on a un petit serrement au cœur. » ■

Propos recueillis par Léonard Desbrières
**librairiedialogues.fr*

CONNEMARA
NICOLAS MATHIEU
ACTES SUD

RTL

PASCAL ITO/FLAMMARION – HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

MAKENZY ORCEL

Message de l'au-delà

Finaliste du prix Goncourt, le roman de l'écrivain haïtien, *Une somme humaine*, ausculte la grande défaillance des rapports entre les hommes et les femmes au travers du destin funeste de la narratrice.

FRANCESCO GATTONI/PAYOT-RIVAGES

Dans le paysage littéraire francophone, Makenzy Orcel s'impose depuis plusieurs années comme la plume des existences malmenées par la société contemporaine tout en restant ce « *poète solitaire* », nommé ainsi par son éditeur canadien. Après plusieurs recueils, l'auteur offre à son lecteur un aller simple en Haïti – son île natale – dans *Les Immortelles*, premier roman très remarqué où la vie commune des prostituées y est dépeinte après l'effroyable séisme de 2010. *Maître-Minuit*, retraçant l'histoire complexe de l'île, ou *L'Empereur* aux accents vaudouistes percutant tout autant par leurs thèmes dans une langue lyrique quelquefois dantesque. *L'Ombre animale*, premier tome de la trilogie (poursuivie, donc, par *Une somme humaine*), récolte quant à lui de multiples honneurs, notamment le prix Louis-Guilloux. Si l'ascension du Goncourt s'arrête juste avant le sommet, le dernier roman de Makenzy Orcel ressemble tout de même à ces millésimes que l'on ne saurait ouvrir autrement que pour les grandes occasions.

Dès le début, le roman met en scène les prodromes du trépas. La narratrice s'exprime d'outre-tombe en évoquant son suicide, une mort violente sous les roues d'un métro. L'héroïne déroule son passé avant qu'elle ne s'enfuie pour la capitale : une adolescence brutalisée par ses « *géniteurs* » et son oncle, prédateur sexuel et raciste invétéré. Côté vie amoureuse, ce n'est guère mieux avec la rencontre, plus tard, de deux hommes – Orcel et Makenzy. Véritable fresque et analyse sociale des rapports hommes-femmes, *Une somme humaine* plante le schéma vertigineux des rôles attribués au genre sexuel et la façon dont cela construit nos perceptions. Le machisme masculin et l'avilissement féminin, dressés ici comme deux forces culturellement immuables, donnent lieu à un mal des siècles qui n'en finissent pas de labourer les mêmes préceptes. Un paysage lourdement porté par le « *Drôle de Curé* » tandis que « *le fou du village* » tente ironiquement de rétablir certaines vérités. Entre prose et vers libres, « *la mort seule nous permet d'exister partout à la fois* », scande la narratrice qui semble trouver dans un dernier sommeil une forme de quintessence. ■

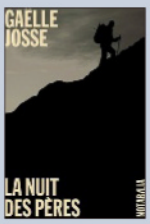
Marie Jouvin

UNE SOMME HUMAINE
MAKENZY ORCEL
RIVAGES

ET AUSSI...

LA NUIT DES PÈRES
GAËLLE JOSSE
NOTABILIA

Tout est dit, dès les premiers mots. *« À l'ombre de ta colère, mon père, je suis née, j'ai vécu et j'ai fui. Aujourd'hui, me voici de retour. J'arrive, je suis nue. »* Des phrases prononcées par la narratrice, qui font écho à celles de son géniteur : *« Tu ne seras jamais aimée. […] Tu vas rater ta vie. »* Isabelle revient ainsi à la demande de son frère, Olivier, revoir ce père dans leur bourgade alpine, avant qu'il ne soit trop tard. Mais qui est vraiment cet homme, grand amoureux de la montagne ? Quelle a été son histoire ? Romancière discrète et très appréciée des libraires, Gaëlle Josse confirme toute sa singularité avec cette *Nuit des pères*, au fond très universelle, sur le mystère des individus. **Jean Hurtin**



ON ÉTAIT DES LOUPS
SANDRINE COLLETTE
JC LATTÈS

Un soir, alors qu'il rentre de la chasse, Liam découvre le corps sans vie de sa femme, recroquevillée autour de leur fils. Elle s'est sacrifiée pour le protéger de l'attaque d'un ours. Tout est de sa faute, c'est lui qui l'a entraînée en marge de la civilisation alors qu'elle n'était qu'une étudiante paumée car il ne supportait plus la présence des Hommes. Percuté par son égoïsme et sa folie, il décide de tout faire pour offrir à cet enfant mutique une nouvelle vie et de l'emmener loin d'ici. Dans un style sec, Sandrine Collette réussit avec *On était des loups* un nouveau morceau de bravoure à la croisée du thriller et du manifeste écologique. Ou quand le *Captain Fantastic* de Matt Ross rencontre *La Route* de Cormac McCarthy. **L.D.**

REPORTAGE

Annie Ernaux
EN LIEUX ET PLACE

L'œuvre de la Prix Nobel de littérature 2022 est profondément marquée par la Normandie, où elle est née en 1940; par la banlieue parisienne où elle a enseigné et vit toujours, ainsi que par les salons de Gallimard, son éditeur depuis ses débuts en 1974. Autant de « territoires d'expérience » où nous l'avons suivie.

À chaque fois que l'on prend le train vers la Normandie, notre cœur se serre à l'entrée de la gare d'Yvetot. La capitale du pays de Caux (11 000 habitants) se trouve entre Rouen et Le Havre. Aujourd'hui, elle tranche dans le paysage régional avec son architecture classique et surtout la ronde et imposante église de la reconstruction, érigée sur les ruines de l'église Saint-Pierre après que la ville a été pratiquement rasée en 1940 par les Allemands. Cette même année, Annie Duchesne naît à 20 kilomètres de là, à Lillebonne, dans un milieu modeste.

LE CAFÉ-ÉPICERIE D'YVETOT

En 1945, elle déménage avec ses parents à Yvetot, dont le centre est encore en ruine. Ses parents, auparavant ouvriers, reprennent un « *café-épicerie-bois-charbons dans un quartier décentré, à mi-chemin de la gare et de l'hospice* », écrit-elle dans *La Place*, récit sans fioritures de la vie et de la mort de son père. Elle grandit à l'étage de cette « *maison paysanne* » rue du Clos-des-Parts. Elle y vivra sans discontinuer jusqu'à ses 18 ans.

Le café est toujours rempli d'habitués mais, à l'étage, la petite Annie lit des heures durant, suscitant la désapprobation des voisins, qui reprochent à ses parents de gâter leur fille. « *Je travaillais mes cours, j'écoutais des disques, je lisais, toujours dans ma chambre. Je n'en descendais que pour me mettre à table.* » Yvetot est dans ce livre une ville anonyme : « Y… ». « *Yvetot, pour moi, n'est pas une ville, avec une mairie, une église, c'est l'origine avec un grand O* […]. *C'est certainement un territoire d'expériences et le lieu où se sont formés tous les sentiments. Les sentiments de honte, les sentiments de désir de s'en sortir, et de sortir tout simplement, de voyager* », a-t-elle déclaré à la radio au sujet de sa commune d'enfance qui se loge « *au fond de son écriture* ».

Yvetot est en effet présente dans nombre de ses livres, dont *Les Armoires vides*, *La Place* et *Les Années*[1]. Si l'autrice y est régulièrement retournée pour fleurir la tombe de ses parents, elle n'a accepté la demande de la mairie d'Yvetot de rencontrer ses habitants qu'en 2012. De cette expérience, elle a tiré *Retour à Yvetot*. Un texte présenté comme la réconciliation entre la femme qui écrit et la fille du pays, la question de la trahison ayant longtemps hanté Annie Ernaux qui, dès 1963, écrivait dans son journal : « *Hier soir, je songeais que "je vengerai ma race" dont l'opposé est la bourgeoisie incarnée par les filles du Havre.* »

PAVILLON ET SUPERMARCHÉ À CERGY

Le bac en poche, Annie Ernaux poursuit ses études à Rouen, puis à Bordeaux. Professeur certifié, puis agrégée de lettres modernes, mariée et mère de deux fils, elle enseigne en Haute-Savoie, avant de s'établir à Cergy, dans le Val-d'Oise, dans le milieu

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

des années 1970. « *Arriver dans un lieu sorti du néant en quelques années, privé de toute mémoire, aux constructions éparpillées sur un territoire immense, aux limites incertaines, a constitué une expérience bouleversante* », confie-t-elle dans son *Journal du dehors*. Située à une quarantaine de kilomètres de Paris, Cergy est la « ville nouvelle » par excellence avec sa desserte par la ligne A du RER, ses dalles de béton, ses barres d'immeubles, ses rues pavillonnaires. Son pavillon à elle est situé au fond d'un jardin en surplomb de l'Oise. Elle y a écrit tous ses livres, avant et après son divorce en 1980, et vécu nombre des aventures : la jalousie qu'elle raconte dans *L'Occupation ;* la liaison interdite vécue avec un homme d'affaires originaire d'un pays de l'Est relatée dans *Passion simple ;* et surtout son *Journal du dehors*. Ce recueil de chroniques écrites de 1985 à 1992 saisit sur un temps bref les silhouettes et les paroles de ceux qu'elle croise dans le supermarché, le RER et le centre commercial.

Parfois, elle aperçoit la tour Eiffel de sa maison. Mais elle se sent bien dans cette banlieue, où elle fait ses courses dans le Auchan de 13 000 mètres carrés. Ce lieu, près de Paris mais qui n'est pas Paris, la remet à sa place de fille de la campagne. « *Mercredi, dans le RER, avant de me rendre au studio des Ursulines, je me suis vue – réellement vue – avec le regard de mes huit-douze ans : une femme mûre, élégante, très "instruite", allant parler en public dans un cinéma de Paris, ce lieu inconnu – une femme à mille lieues de ma mère, une femme étrangère et intimidante, une femme que je n'aime pas* », écrit-elle dans son journal en 1998.

UNE CARRIÈRE COURONNÉE RUE SÉBASTIEN-BOTTIN

Début octobre, Annie Ernaux est partie de son pavillon pour se rendre dans les bureaux de Gallimard, situé rue Sébastien-Bottin entre les quartiers de Saint-Germain-des-Prés, de Sciences-Po et d'un grand nombre de ministères et d'institutions culturelles. L'écrivaine se rendait chez son éditeur pour une conférence de presse à la suite de l'annonce de son prix Nobel de littérature. La pierre crème de l'hôtel particulier, la lourde porte en bois sombre, sa poignée en or en imposent. C'est le cas aujourd'hui comme ce le fut en 1973 quand Gallimard a accepté le premier roman d'Annie Ernaux, *Les Armoires vides* (Grasset l'avait également pris). « *Ma vie, à 33 ans, allait en être bouleversée sur le long terme* », écrit l'autrice. Dans le volume « Quarto » *Écrire la vie,* qui regroupe une grande partie de son œuvre, une photo en noir et blanc représente la jeune romancière dans la bibliothèque de la maison d'édition lors de son premier service de presse. Chemisier noir, foulard imprimé, cheveux lissés en carré autour d'un visage troublant. Il est impassible au premier regard, mais, quand on le fixe longtemps se dégage une lucidité tranquille et déterminée. Celle-là même qui fait son style. ■ **Gladys Marivat**

1. À noter la sortie du documentaire *Les Années Super-8* réalisé par Annie Ernaux et son fils, David Ernaux-Briot (en salles le 14 décembre).

Le parc François-Mitterrand à Cergy, ville où Annie Ernaux est venue s'installer dans les années 1970.

VILLE DE CERGY - ASTRID DI CROLLALANZA/ROBERT LAFFONT

UN CONCENTRÉ D'ERNAUX

Son style, c'est une prose simple en apparence, mais terriblement vraie et donc explosive. Qui d'autre qu'elle pourrait raconter en 40 pages une relation vécue avec un jeune homme de trente ans son cadet, en faisant de ce texte un essai sur son rapport au temps et à l'écriture ? L'étudiant qu'elle fréquente de 1998 à 2000 est « *le passé incorporé* », tant ses manières du peuple ramènent l'écrivaine à son extraction modeste. Ils sont ensemble à Rouen, où elle fut autrefois étudiante, et Annie Ernaux a le sentiment de se « *mouvoir dans le temps sans nom du rêve* », de devenir un personnage de fiction. « *Souvent, j'ai fait l'amour pour m'obliger à écrire. Je voulais trouver dans la fatigue, la déréliction qui suit, des raisons de ne plus rien attendre de la vie.* » Sa relation avec *Le Jeune Homme* – qui est l'écrivain Philippe Vilain *(photo)* – lui a donné la force d'écrire sur l'avortement clandestin subi en 1963, qu'elle relatera dans *L'Événement*. **G.M.**

LE JEUNE HOMME
ANNIE ERNAUX
GALLIMARD

LES PRIMÉS

PERFORMANCE
SIMON LIBERATI
GRASSET

Les jurés du Renaudot ont prouvé qu'un grand prix d'automne peut encore avoir l'audace de récompenser un auteur sulfureux dont le livre n'avait pas décollé en librairies. Soutenu dans nos pages, *Performance* n'a pas fait l'unanimité à cause de son sujet : un écrivain de 70 ans, qui peine à écrire un scénario sur les Rolling Stones, vit une passion enflammée pour sa belle-fille. Simon Liberati s'amuse à se mettre en scène sous un jour « cracra » à la Bukowski, mais s'avère d'une finesse digne de Nabokov.
Louis-Henri de La Rochefoucauld

UN CHIEN À MA TABLE
CLAUDIE HUNZINGER
GRASSET

Autre preuve d'indépendance de certains jurés : ne pas aller vers les favoris de la rentrée (Grégoire Bouillier ou Monica Sabolo). Le Médicis a ainsi salué Emmanuelle Bayamack-Tam pour *La Treizième Heure* (P.O.L), et le Femina a distingué Claudie Hunzinger pour *Un chien à ma table*. Dans ce livre, un petit briard réenchante la vie de Sophie, romancière, et de Grieg, son compagnon de toujours. Un roman sur la vieillesse ? Non. Une célébration de la vitalité, de la jeunesse qui peut revenir par la création ou l'amour. **L.-H.L.R.**

ROMAN FLEUVE
PHILIBERT HUMM
ÉQUATEURS

Encore une bonne nouvelle : un grand prix peut retrouver son ADN. Ces derniers temps, l'Interallié choisissait parfois son lauréat par défaut. Cette année, avec le talentueux Philibert Humm, il met en lumière un jeune auteur, journaliste de son état, héritier des hussards par son humour et sa liberté d'esprit. *Roman fleuve* raconte une traversée burlesque de la Seine par trois copains embarqués sur un canoë d'occasion. Sa finesse et ses digressions font de cette croisière un vrai plaisir de lecture. **L.-H.L.R.**

POLÉMIQUE **MICHEL HOUELLEBECQ**

Anéantir la nuance

Événement lors de sa sortie en janvier, *Anéantir*, le dernier roman du Prix Goncourt 2010, a provoqué les réactions polarisées d'usage. Il avait pourtant mieux à offrir…

« *Il suffit de prononcer son nom et la conversation se met à ronronner dans des voies balisées et gentiment prévisibles, un peu comme avec Georges Marchais à son époque, chacun retrouve ses marqueurs sociaux, son positionnement naturel, et en tire des satisfactions calmes.* » Ainsi Michel Houellebecq évoque-t-il la figure clivante d'Éric Zemmour dans *Anéantir*, et l'on pourrait user des mêmes mots pour définir sa propre place dans le débat public depuis *Soumission*. Le lauréat du prix Goncourt 2010 pour *La Carte et le Territoire* – dont l'adaptation en BD illustrée par Louis Paillard est parue le mois dernier chez Flammarion – semble désormais conforter conservateurs et progressistes revendiqués dans leurs attitudes respectives de respect ou de défiance.

Rappelons l'intrigue du roman : proche conseiller du ministre de l'Économie, Paul Raison suit de près les agissements d'un groupe d'activistes internationaux diffusant d'inquiétants messages en ligne. Ce qui démarre comme un thriller géopolitique en fin de second quinquennat de l'actuel président français, reconnaissable mais jamais nommé, devient peu à peu un drame intimiste. Paul se trouve en effet confronté à la maladie et la fin de vie, après qu'un AVC a laissé son père impotent. Dans un pays en voie de déclassement sur lequel il égrène ses constats et prédictions coutumiers, Houellebecq concentre finalement son propos sur la beauté que peuvent receler les existences les plus diminuées ; partant, il dénonce le peu d'attention des valides, ultime symptôme du délitement du corps social.

Très documentées, ces pages-là sont poignantes et fédératrices. Elles font écho aux prises de position de l'auteur dans le débat contemporain sur l'euthanasie. Partisans et détracteurs d'*Anéantir* ont préféré en découdre sur des terrains idéologiques plus convenus, comme le scepticisme de Houellebecq quant au vivre-ensemble dans une social-démocratie à bout de souffle ou sa critique du féminisme d'aujourd'hui. Les nuances exprimées par l'auteur pèsent peu au regard des chiffons rouges qu'il prend toujours plaisir à agiter par ailleurs – on peut ainsi déplorer que la belle-sœur de Paul détonne à ce point parmi les protagonistes, incarnant jusqu'à la caricature les dérives du wokisme. À croire que lui-même se satisfait de faire ronronner les conversations sur les mêmes voies prévisibles que le leader de Reconquête. ■

Antoine Faure

ANÉANTIR
MICHEL HOUELLEBECQ
FLAMMARION

PHILIPPE MATSAS/FLAMMARION

PORTRAIT **HÉLÈNE GESTERN**

Tout pour la musique

La lauréate du grand prix RTL-*Lire Magazine littéraire* déclare sa flamme au compositeur Domenico Scarlatti dans *555*, une enquête trépidante pour retrouver une mystérieuse partition volée.

Elle le dit d'emblée : les premiers amours d'Hélène Gestern sont allés à la poésie et non au roman. Née en 1971, la lauréate du grand prix RTL-*Lire Magazine littéraire* 2022 pour *555* s'essaie à l'écriture en vers dès l'adolescence. René Char, Saint-John Perse ou Stéphane Mallarmé sont autant de noms qui confirment son choix de thèse quelques années plus tard sur la rénovation de la création poétique au XXe siècle. « *Je lisais des poètes post-rimbaldiens à l'écriture hermétique, ce n'était pas une poésie d'évidence. Il fallait traverser des épaisseurs pour les comprendre et je me suis enfermée dans une forteresse de langages* », explique-t-elle. En travaillant ensuite en tant qu'enseignante-chercheuse sur le témoignage et l'autobiographie, Hélène Gestern s'initie ainsi aux récits de vie et invariablement au genre romanesque par l'enquête, évoquant une réelle façon d'être : « *J'ai un tempérament holmésien, enfant j'hésitais d'ailleurs entre devenir écrivaine, détective privée ou psychanalyste. Chercher la vérité en soulevant des milliers de cailloux, c'est une disposition d'esprit !* » Son premier roman *Eux sur la photo,* paru en 2011, dans lequel les

personnages enquêtent sur l'histoire de leurs parents, décroche trois prix littéraires la même année. Un succès qui se confirme par la suite avec *La Part du feu* (2013), *L'Odeur de la forêt* (2016) ou encore *Un vertige* (2017). Tous donnent dans le questionnement, le rapport à l'autre et la quête perpétuelle. Une madeleine de Proust pour l'écrivaine qui avoue être passionnée par « *ce qui résiste à l'entendement* », tout en évoquant le cas particulier des sentiments car « *il n'y a rien de plus inconnaissable et mystérieux qu'eux* ».

555 – le nombre de sonates connues de Domenico Scarlatti – s'inscrit dans un paysage atypique du reste de sa bibliographie. Véritable « *polar musical et déclaration d'amour à la musique* », comme elle le définit, l'enquête persiste bien sûr par le vol d'une partition inconnue mais supposée de l'illustre claveciniste napolitain. Elle attise les convoitises de tout passionné à qui l'on autorise le rêve. Plusieurs protagonistes se lancent alors dans une quête chorale et effrénée pour la retrouver en se mettant quelques bâtons dans les roues, ce qui amuse assez l'autrice avouant aimer « *mettre en scène des personnages qui regardent entre eux leurs actions mutuelles tout en se prêtant des intentions qu'ils n'ont pas vraiment* ». Le musicien baroque n'est bien sûr pas choisi au hasard. À son évocation, elle répond simplement cette célèbre phrase de Montaigne destinée à son ami Étienne de La Boétie : « *Parce que c'était lui ; parce que c'était moi* » et cela suffit à tout comprendre. ■

Marie Jouvin

555
HÉLÈNE GESTERN
ARLÉA

Mission impossible

Dernier de ses carottages dans la vaste histoire de l'injustice et des rapports de domination, ce brûlot consacré aux dessous de la guerre d'Indochine restera sans doute parmi les plus magistraux d'Éric Vuillard. Procédant comme de coutume par changements de focale et télescopages saisissants – de l'anecdote au grand fait et de la diatribe d'hémicycle à l'embarras gastrique –, *Une sortie honorable* révèle quels intérêts, spéculations et atermoiements cyniques conduisirent à l'issue précisément déshonorante de Diên Biên Phu. Par sa compulsation minutieuse d'archives de tout bois, de l'interview télévisée au compte rendu d'Assemblée, il rappelle aussi combien la politique se paye d'abord de mots. Un verbiage calibré, hypocrite, rhétorique mais dramatiquement lourd de conséquences. ■

Camille Thomine

UNE SORTIE HONORABLE
ÉRIC VUILLARD
ACTES SUD

PH. MATSAS / ARLÉA

Emma Becker
COMME À LA MAISON

Avec *La Maison* il y a trois ans et *L'Inconduite* à la dernière rentrée, elle s'est imposée dans le paysage littéraire français. Si sa réputation sulfureuse en fait fuir certains, c'est une mère de famille des plus fréquentables que nous avons rencontrée dans son petit village varois.

Reviendrons-nous vivants du Var ? En nous récupérant à la gare de Draguignan, Emma Becker précise qu'elle n'a pas le permis depuis longtemps. L'agitation avec laquelle elle s'accroche au volant n'est pas de nature à nous rassurer, d'autant qu'il faut compter vingt bonnes minutes de route jusqu'à sa maison du Plan-de-la-Tour. Elle y a élu domicile il y a un an, désireuse de vivre à l'année « *au pays des vacances* » : « *Je suis ici par nostalgie de mon enfance. Plus jeune, l'été, j'allais dans le coin, à Saint-Aygulf. J'y ai passé les meilleurs moments de ma vie. Cette région est exceptionnelle : on peut y vivre à poil quasiment toute la journée ! Il faut parfois juste se soucier de mettre un t-shirt pour rejoindre la plage – là, on se déshabille à nouveau. Ça sent bon la lavande et les pins. Cette odeur et cette lumière… C'est le lieu des vacances éternelles. Un pays sexy. Les gens, hélas, ne le sont pas toujours…* »

Assis à la place du mort, on s'interroge sur le caractère glamour de ces routes désertées par l'arrière-saison, dominées par le massif des Maures. Rien ne semble pouvoir ternir l'enthousiasme d'Emma Becker : « *On se croirait dans un bouquin de Stephen King, vous ne trouvez pas ? J'adore ! Ces maisons isolées dans les montagnes, c'est parfait pour un roman d'horreur. J'aimerais bien écrire ça, un livre à suspense qui se passerait ici, il me manque juste un bon point de départ.* » Au Plan-de-la-Tour en novembre, on pourrait être dans un décor de cinéma abandonné par l'équipe d'un film. On ne rencontre personne dans les rues. Aux fenêtres, des citrouilles nous rappellent que l'on vient le surlendemain d'Halloween. Emma

Au milieu de livres de Philip Roth ou de Stephen King, Emma Becker possède un ouvrage de collection, *Érotiques* d'Aubrey Beardsley qu'elle tient à nous montrer. Dans un tout autre genre, elle nous signale les réalisations de son fils aîné, qui a orné l'un de ses stylos de la tête de Art the Clown, faite en pâte à modeler. Frissons, frissons.

Becker nous montre deux stylos ornés de créations que son fils aîné a réalisées avec de la pâte à modeler : on reconnaît la tête d'Art the Clown, le personnage de *Terrifier*. Sur le canapé traîne le masque de Jason Voorhees de *Vendredi 13* alors qu'on voit sur un mur la tête de Cthulhu, le monstre mi-homme mi-pieuvre inventé par Lovecraft. Notre hôte n'aime pas que la littérature polissonne, celle de genre lui parle tout autant. Une femme en quête de frissons quels qu'ils soient ?

BAKER, L'HOMME QUI SAIT PARLER DE SEXE

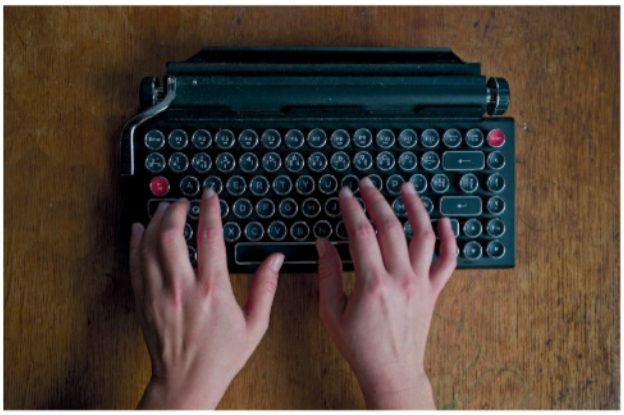
Elle-même fait peur. Ou plutôt, disons qu'elle suscite des réactions épidermiques. Parce qu'elle a travaillé trois ans dans une maison de passe à Berlin, certaines néoféministes reprochent à Emma Becker de faire l'apologie de la femme poupée et du patriarcat à l'ancienne. Face aux piles de vêtements mal rangés dans toutes les pièces, à l'incroyable foutoir ambiant, on se dit que c'est en effet un beau bordel chez elle – non parce qu'il s'y passerait des coquineries que la morale réprouve, juste parce que l'Anaïs Nin nouvelle génération est au quotidien la maman de deux jeunes enfants, Henry et Émile (prénommé ainsi en hommage à Zola, l'auteur de *Nana*).

En chemin vers la chambre de Madame, on croise son mari néo-zélandais et tatoué, Louis, à qui elle trouve *« un look San Francisco années 1970 »*. Sa bibliothèque est étonnante, on y pioche autant de livres de René Fallet que de Philip Roth, *Ulysse* de Joyce et beaucoup de Stephen King. Elle nous sort d'une étagère deux livres de collection : *Érotiques* de Beardsley et *Les Onze Mille Verges* d'Apollinaire illustré par Liberatore. Bien en vue, *The Fermata* de Nicholson Baker (*Le Point d'orgue* en français), texte pornographique culte. Emma Becker est intarissable sur son quasi-homonyme : *« Baker a aussi écrit* La Mezzanine, Vox *et un très beau bouquin sur John Updike. Mais c'est* Le Point d'orgue *qu'il faut lire en priorité, même si c'est devenu quasi introuvable. J'avais eu l'impression d'une révélation quand je l'avais découvert, très jeune. Il y a une telle inventivité, une telle tendresse, et surtout une telle bienveillance pour les femmes, une manière de parler de sexe pleine d'humour, loin de la gravité pas bandante d'un Bataille, auquel on ne comprend rien ! Baker a changé ma vie, je ne lui vois pas d'équivalent dans l'histoire littéraire française. Je voulais qu'on écrive comme ça sur moi – et comme personne ne s'y collait, eh bien je m'y suis mise. »*

« JE SUIS MAL LUE PAR TOUT LE MONDE »

Dans *L'Inconduite*, son quatrième livre, Becker creuse cette veine libertine et spirituelle en racontant, avec naturel, crudité et parfois drôlerie les aventures éphémères et foireuses qu'elle a collectionnées après être devenue mère. En chemin vers le bon restaurant du village, on lui demande s'il n'y a pas un malentendu tenace la concernant : *« Je vois ce que vous voulez dire… Dans la presse, j'ai souvent des articles élogieux écrits par des mecs.* •••

Dans la bibliothèque de l'écrivaine, le texte pornographique culte, *The Fermata,* de Nicholson Baker, ainsi que *Les Onze Mille Verges* d'Apollinaire.



Grâce à cet étonnant clavier simili Remington relié en Bluetooth à son ordinateur portable, l'autrice peut travailler en se prenant pour Henry Miller.

La planche de ouija offerte par son ami Julien Dufresne-Lamy n'a pas encore été utilisée : Emma Becker a peur des fantômes.

Sauf que les hommes ont tendance à me lire de manière littérale, sans chercher à comprendre ce que je dis du système dans lequel nous, les femmes, on vit. Ils ont eu l'impression, dans La Maison, *que je les brossais dans le sens du poil. Ils se disaient : elle est en train de nous absoudre de notre besoin atroce d'avoir des relations sexuelles. Avec le même livre, j'ai énervé des femmes qui trouvaient que je léchais les bottes des hommes, alors qu'il me semble que je m'adresse à elles… Résultat, je suis mal lue par tout le monde ! Dieu merci, dans cette confusion, il y a aussi des lectures fines. »*

Emma Becker apprécie Grisélidis Réal, Nelly Arcan, Catherine Millet ou Christine Angot, qu'elle n'a découverte que récemment avec *Le Voyage dans l'Est*. Mais si vous voulez que votre conversation l'intéresse quand vous déjeunez avec elle, c'est d'autofiction gay qu'il faut lui parler : *« Quand on écrit sur soi, on se pose forcément la question du narcissisme. Pour* L'Inconduite, *je n'ai pas coupé beaucoup. Grâce à… Hervé Guibert ! Mon meilleur ami, l'écrivain Julien Dufresne-Lamy, m'avait poussée à le lire, et ça m'a libérée. Guibert se permettait de très longues phrases de deux pages, et ça marche du feu de Dieu. On sent une sorte d'impunité : il ne se demande pas si ce qu'il écrit va intéresser les gens. S'il ne se faisait pas de mouron, pourquoi je m'en ferais, moi ? Je me demande quand même si l'autofiction n'est pas un sport d'hommes, et d'hommes homosexuels. J'ai aussi lu Dustan,* Dans ma chambre *et* Je sors ce soir. *Guibert et Dustan écrivent sans pudeur, sans fausse timidité. La frénésie avec laquelle ils enchaînent les rencontres a quelque chose d'étourdissant… J'aime la façon dont les hommes se parlent entre eux, de manière hypercash, hyperhonnête. Sur les applis de rencontres, les hétéros se croient obligés de tout théâtraliser. Mais je m'en fous qu'un mec m'explique qu'il aime l'escalade ou la bossa-nova ! Chez les gays, c'est plus direct – là, tout de suite maintenant, combien de centimètres, qu'est-ce que tu veux, qu'est-ce que tu cherches… »*

UNE AVENTURIÈRE DE L'ÉCRITURE

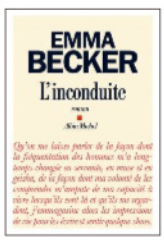
Après le café, nous retournons dans sa maison. Peut-on prendre quelques photos d'elle dans son bureau ? Réponse : *« J'aurais dû vous prévenir plus tôt : je suis une très mauvaise cliente pour votre rubrique, j'écris dehors, dans les cafés. Si je commençais à avoir un bureau, je n'aurais qu'une hâte : en sortir. De toute façon, je n'écris pas énormément. Uniquement quand je suis inspirée. Je trouve ça insupportable, cette tyrannie qui voudrait qu'on s'asseye à heure fixe et qu'il n'y ait rien qui sorte. Il faut un peu de discipline, certes. J'en ai quand il s'agit de se pencher sur les corrections. Sinon, je pense beaucoup à écrire, mais j'écris peu. »* Sur ces précisions, elle nous montre un étonnant clavier simili Remington relié en Bluetooth à son ordinateur portable, grâce auquel elle peut travailler en se prenant pour Henry Miller (une curiosité commercialisée par la marque Qwerkywriter).

Nous nous autorisons une remarque sur le désordre. Elle : *« C'est au cordeau ! Non, je rigole, on dirait une caravane. »* Nous n'avions pas encore remarqué les toiles peintes par sa grand-mère allemande, à qui elle a emprunté son nom de famille : *« À l'état civil, je m'appelle Emma Durand. Ce n'est pas terrible comme nom d'écrivain, vous en conviendrez. Emma Becker, ça sonne bien. Voilà d'ailleurs un truc qui m'a fait plaisir au cours de mon expatriation de huit ans à Berlin : pour ma grand-mère, je voulais bien parler allemand, et après trois ans de bordel je parlais un allemand parfait ! »*

Elle ne manque pas d'humour. On évoque ses petites sœurs, sa passion pour les Beatles et l'Institut Montalembert, le lycée privé catholique de Nogent-sur-Marne où elle a passé le bac – elle n'a pas vraiment fait d'études après. Ni héritière ni réseauteuse, Emma Becker est une aventurière guidée par l'idée de *« vivre dans la perspective d'écrire »* : *« C'est une façon de gérer avec la banalité de la vie… Quand il ne vous arrive rien, vous savez que si vous écrivez sur cet ennui il deviendra autre chose, une matière. Par la littérature on donne au monde des proportions qu'il n'a pas toujours. »* Qu'on ne lui parle pas de bovarysme – oui, elle tient son prénom de l'héroïne de Flaubert, mais elle en a soupé de cette comparaison, d'autant plus qu'elle préfère Maupassant. Alors qu'un taxi vient nous chercher pour nous ramener à la gare de Draguignan, Emma nous montre une planche de ouija que lui a offerte Julien Dufresne-Lamy pour qu'elle communique avec les morts. Elle ne s'en est jamais servie. Pourquoi ne pas se faire une petite séance de spiritisme ? Qu'on joigne Guibert ? Emma Becker, tout à coup, ne paraît pas rassurée. Si elle effraie certaines personnes, la jeune femme téméraire confesse avoir peur d'une chose : des fantômes. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*



L'INCONDUITE
EMMA BECKER
ALBIN MICHEL

DÉCOUVERTE **POLINA PANASSENKO**

Langues en fusion

La comédienne et traductrice évoque dans une fiction enlevée et teintée d'humour son enfance déchirée entre la France et la Russie et le chemin qu'elle a dû parcourir pour réconcilier ses deux cultures.

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER

L'héroïne de son premier roman est née Polina à Moscou, puis est devenue Pauline en France, mais ce n'est pas elle. « Tenir sa langue *est une fiction. Mais je ne sais pas à quel point on peut écrire un texte sans qu'il soit nourri de l'expérience physique de l'auteur* », explique Polina Panassenko. La sienne fut d'avoir quitté Moscou, la datcha et l'appartement communautaire pour arriver en Auvergne à l'âge de 6 ans, sans que ni elle ni sa famille ne parlent un mot de français. Son père, un chercheur, avait été invité à travailler dans un laboratoire à l'université de Saint-Étienne. « *Moi, j'apprenais le français avec difficulté et mes camarades lisaient* Le Prince des mots tordus, se souvient-elle. *Je leur enviais ce plaisir du déséquilibre dans le jeu entre "la belle lisse poire" et "la belle histoire". Je crois que mon roman est une sorte de revanche sur ce livre pour enfants.* »

Tenir sa langue explore cet état d'être entre deux langues et deux pays. « *J'aime un humour qui ne soit pas ricanant. Pour cela, il faut de la rage et de la tendresse. Il faut bien doser les proportions, c'est comme de la chimie* », confie-t-elle. Polina Panassenko, qui est également traductrice du russe et comédienne, a commencé ce roman il y a quatre ans, l'écrivant dans sa loge et le lisant à voix haute. Lorsque nous l'appelons, elle est à Namur où elle donne une lecture de *Tenir sa langue*, qu'elle adaptera bientôt en performance accompagnée de musique et de vidéo.

L'aspect pluridisciplinaire séduit l'autrice, passée par une prépa et Sciences-Po, tout en suivant en parallèle le conservatoire d'art dramatique. Son premier livre *Polina Grigorievna*, paru en 2015, est une forme hybride entre l'autofiction, l'objet d'art et le document historique basé sur des entretiens avec cinq femmes nommées Polina Grigorievna. Elle y sonde la frontière entre réalité et fiction, « *puisque, dans le livre, la cinquième Polina Grigorievna, c'est moi* », indique-t-elle, précisant qu'elle est convaincue que la fiction lui permet de « *dire des choses plus vraies* ».

Très souvent, Polina Panassenko retourne en Russie. Elle y a de la famille, tout comme en Ukraine, et c'est avec « *horreur et tristesse* » qu'elle suit la guerre. Si l'écrivaine sera sur les planches en 2023, elle pressent que « *l'écriture va prendre le pas sur le reste* ». ■

Gladys Marivat

TENIR SA LANGUE
POLINA PANASSENKO
L'OLIVIER

RÉVÉLATIONS

LES ENFANTS ENDORMIS
ANTHONY PASSERON
GLOBE

La rumeur du succès de ce professeur d'histoire-géographie avait enflé dès le mois de mai. Elle a été confirmée par l'engouement public et critique pour *Les Enfants endormis*. Le premier roman d'Anthony Passeron, 39 ans, replonge dans un secret honteusement enfoui dans sa famille, tenancière d'une boucherie réputée dans un village de l'arrière-pays niçois : la mort de l'oncle de l'auteur, Désiré, des suites du sida. Si l'on connaît l'impact de la maladie sur la jeunesse urbaine et la communauté homosexuelle, on ignore souvent combien les jeunes ruraux ont été frappés, notamment dans le sud de la France où l'héroïne faisait des ravages. Alternant l'histoire de Désiré avec celle de la découverte du virus, le récit replace *« au centre de la carte »* ces oubliés des années sida.

G.M.

LES GENS DE BILBAO NAISSENT OÙ ILS VEULENT
MARIA LARREA
GRASSET

Maria a 27 ans quand une tarologue lui annonce que ses parents ne sont pas ses parents. Née à Bilbao, elle décide de retourner dans cette ville où le roman débute en 1943, lorsqu'une prostituée donne naissance à un garçon, Julian, qu'elle confie aux jésuites. En Galice, une femme accouche d'une fille, Victoria, qu'elle abandonne dans un couvent. Julian et Victoria s'aiment et gagnent Paris, où elle devient femme de ménage et lui gardien de théâtre. Entre un *« paternel violent »* et une *« mère esclave »*, Maria grandit au cœur de leur *« douleur commune et inexplicable »*. *Les gens de Bilbao naissent où ils veulent* est un premier roman réussi, reconstituant le puzzle d'une mémoire familiale faite de mensonges et de non-dits.

Laëtitia Favro

ENTRETIEN **JONATHAN COE**

« À chaque roman, je me dis que je vais échouer »

Dans *Le Royaume désuni*, on retrouve tout le talent de l'auteur britannique, qui cette fois nous entraîne à Bournville, cité des chocolats Cadbury, chez une famille anglaise suivie sur quatre générations. Assurément l'une des œuvres littéraires les plus marquantes de cette année.

ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Votre livre porte, entre autres, sur l'âpre et méconnue guerre du chocolat, qui vit l'Europe fermer ses frontières aux marques britanniques, accusées de mettre du gras dans le cacao. Je vais donc commencer par une question simple mais piégée : aujourd'hui, vous êtes plutôt Cadbury ou Milka ?

Jonathan Coe. Je préfère… oh, c'est une question dangereuse ! Le goût du chocolat Cadbury, c'est le goût de mon enfance, mais maintenant qu'il n'est plus fabriqué en Angleterre, il n'a plus la même saveur pour moi. D'un point de vue rationnel et non patriotique, je dois avouer que les chocolats français, belges, peut-être allemands sont meilleurs. Mais j'ai l'impression de trahir en disant cela : la marque Cadbury était si importante pour ma famille que c'en était presque une extension.

Comme vous le montrez, le sujet du chocolat n'est pas anodin. Pour vos personnages, il est trait d'identité, symbole d'amour parental et objet de discorde entre la Grande-Bretagne et l'Europe. Ce chocolat multidimensionnel a-t-il été à l'origine de votre roman ?

J.C. Non. Une réalisatrice, Julie Gavras, m'avait approché pour un projet de film sur le chocolat, qui n'a pas été tourné. Mais, grâce à ses recherches, j'en ai appris long sur le sujet. C'est plutôt la mort de ma mère qui m'a donné envie d'écrire ce roman. En nettoyant la maison, nous avons découvert une grosse valise pleine de photos, de journaux intimes, de lettres… Il y avait beaucoup de choses sur mes grands-parents, et cela m'a rappelé qu'ils avaient travaillé pour Cadbury, à quel point l'usine était importante pour eux. Ils habitaient dans l'une de ces jolies maisons décrites dans le roman, que Cadbury, d'une façon assez paternaliste, avait fait construire pour ses employés.

Votre roman se structure sur de grands événements nationaux : le couronnement d'Elizabeth II, la finale de la Coupe du monde 1966, … Cela permet de montrer à la fois comment le peuple britannique communie, mais aussi comment il exclut ceux qui déparent cette communion – comme Carl Schmidt, agressé lors des célébrations de l'armistice à cause de son accent allemand…

J.C. J'avais un arrière-grand-père allemand qui s'appelait ainsi, et je sais que, pendant la Seconde Guerre mondiale, il a été ostracisé. Quand on écrit sur de grands événements nationaux, il importe de montrer comment ils unissent le pays, mais aussi les divisions qu'ils révèlent. Dans le roman, vous voyez par exemple Peter qui refuse de s'intéresser au mariage de Diana et Charles, qui met des écouteurs pour ne pas entendre ou qui lit un roman… eh bien, c'était moi en 1981 ! Quand je me suis intéressé au couronnement, j'ai appris qu'il y avait des gens qui avaient organisé des soirées anticouronnement : ils jouaient aux

cartes sans les rois et les reines, mais on n'en parlait pas. Durant le deuil d'Elizabeth II, la BBC n'a pas invité de républicains pour porter la contradiction car ces événements réclament de la cohésion.

Vous aviez déjà évoqué l'identité anglaise et sa part xénophobe dans *Le Cœur de l'Angleterre,* sur le Brexit. Avez-vous voulu revenir sur cette question en remontant plus loin dans le temps, aux racines de cette identité ?

J.C. Le roman commence en 1945 et je suppose que si j'étais plus porté sur l'histoire du pays, j'aurais pu commencer au XVIIe siècle et on trouverait que les racines de l'identité anglaise remontent jusque-là. Mais oui, j'imagine qu'au bout du *Cœur de l'Angleterre,* j'éprouvais un sentiment de travail inachevé… Il y avait ce chapitre sur l'ouverture des Jeux olympiques de Londres, où j'essayais de faire en sorte que le lecteur voie l'événement à travers les yeux de nombreux personnages… Après la mort de ma mère, j'ai décidé d'écrire un roman plus historique, et j'ai pensé que m'appuyer sur six ou sept grands événements collectifs très différents serait une façon intéressante d'aller plus loin.

S'il traite de sujets sérieux, votre livre est très amusant. Vous changez sans cesse de façon de raconter, et l'on prend beaucoup de plaisir à suivre vos personnages. Vous êtes-vous amusé en l'écrivant ?

J.C. Je suis trop anxieux pour m'amuser pendant que j'écris. À chaque roman – et là, j'en suis au quatorzième –, je me dis que je vais échouer, que celui-là, je n'arriverai pas à le terminer. Quand le livre est fini, il ressemble rarement à ce que j'imaginais au début, mais parfois, il s'en rapproche. *Le Royaume désuni* est assez largement le roman que je voulais écrire. Maintenant, je peux regarder en arrière, et me dire que finalement, je me suis amusé. J'ai écrit tout ce que j'avais toujours voulu raconter sur le mariage de Charles et Diana… Bref, j'éprouve de la joie rétrospective, mais pas à chaque fois.

Mary, qui est inspirée par votre mère, est le seul personnage qui traverse le livre. On la voit évoluer : en début de roman, elle exprime des opinions homophobes ; vers la fin, elle accueille avec tendresse la révélation de l'homosexualité de l'un de ses fils…

Le village Cadbury, à Bournville, où les grands-parents de Jonathan Coe ont travaillé.

DR

« Quand on écrit sur de grands événements nationaux, il importe de montrer comment ils unissent le pays, mais aussi les divisions qu'ils révèlent »

J.C. Oui, Mary s'adapte lentement à son époque. L'une des plus anciennes inspirations de ce livre, c'est une scène que j'ai retranscrite : ma mère et moi regardions un vieux film appelé *Geneviève.* L'intrigue tourne essentiellement autour du sexe, mais comme il a été tourné dans les années 1950, ce n'est jamais explicite. Une fois le film fini, j'ai changé de chaîne, et nous sommes tombés sur *Naked Attraction* : une émission de téléréalité où les participants cherchent l'âme sœur tout nus. Tout à coup, nous sommes passés d'un film qui ne mentionnait pas le sexe à des gros plans commentés sur les parties génitales. Ma mère, qui avait dans les 80 ans, était fascinée. Elle disait : *« C'est donc comme ça, la vie maintenant ? C'est comme ça que font les jeunes ? »* Ce qui m'a toujours intéressé chez ma mère, c'est qu'elle était une personne très ordinaire, bien plus que les personnages sur lesquels j'écris d'habitude. Et elle ne voulait pas penser à la politique. Ses parents étaient socialistes, son mari était conservateur, et elle a adopté une position médiane pour n'ennuyer personne. Les écrivains, les journalistes sont obsédés par la politique, mais la plupart des gens ne le sont pas. Avec Mary, je voulais montrer comment elle s'était adaptée au changement, avec plus de facilité et de grâce qu'on ne pouvait s'y attendre.

Il y a aussi cette expression qu'elle lègue à ses enfants, traduite en français par « et tout le tintouin ». Comment se dit-elle en anglais ?

J.C. Cela se dit, *« and all that caper ».* C'était l'expression préférée de ma mère. *« Caper »,* cela désigne une sorte de danse de la joie, puis l'expression a évolué pour signifier « ainsi de suite ». Sa façon de l'utiliser dans n'importe quel contexte m'a toujours intrigué. Elle pouvait parler de la Première Guerre mondiale *« and all that caper ».* Cela résume assez le côté ensoleillé de sa nature. Je crois que ce qu'elle voulait dire avec cette expression, c'était : *« Bien sûr, il se passe des choses horribles, mais la vie continue et la joie persiste. »* ■

Propos recueillis par Alexis Brocas

RTL

LE ROYAUME DÉSUNI
JONATHAN COE
GALLIMARD

PORTRAIT **SALLY ROONEY**

La couleur des sentiments

Où es-tu, monde admirable?, troisième roman de l'autrice irlandaise à succès, comptait parmi les sorties étrangères les plus attendues de la rentrée. À raison !

« *Malgré l'état du monde tel qu'il est, l'humanité au bord de l'extinction, me voilà encore en train d'écrire un mail sur le sexe et l'amitié.* » Oui, malgré la « *pauvreté et* [la] *misère dans lesquelles des millions de personnes sont contraintes de vivre* », voilà encore Sally Rooney nous livrant un troisième beau roman, après *Conversations entre amis* et *Normal People*. Ainsi va la vie, qui nous fait « *songer à nos proches, amis, amants* » avant le reste. Et pourtant, les questions existentielles n'en sont pas moins présentes ici, la première entre toutes, très contemporaines, étant celle du titre *Où es-tu, monde admirable?* – un vers du poète allemand Schiller – à laquelle, comme Alice, Eileen, Felix et Simon, nous sommes bien en peine de répondre.

Entre les chapitres qui suivent le quotidien et les rapprochements de ces jeunes gens âgés de 29 et 34 ans, d'autres retranscrivent les mails qu'échangent Alice et Eileen, rassemblant des remarques sur la sexualité, les relations humaines, la beauté, la foi, la littérature, et leurs retrouvailles prochaines. Car Eileen est restée à Dublin où elle fréquente toujours Simon, leur ami d'enfance, et Alice s'est isolée à la campagne, où elle a rencontré Felix, et tente de digérer sa notoriété fulgurante d'autrice plébiscitée. Ici, c'est un peu Rooney elle-même, très discrète depuis la sortie de son premier roman (traduit en 46 langues, vendu à plus de 3 millions d'exemplaires) et qui n'accorde que très peu d'entretiens. « *Qu'est-ce que les livres gagnent à être liés à ma personne, à mon visage, à mes particularités et toutes leurs caractéristiques déprimantes?* », s'interroge d'ailleurs Alice-Sally.

Rien, d'autant que Rooney ne cache pas la part d'autofiction qui nourrit son œuvre, attachée à mettre en récit « *la vie ordinaire* » tout en travaillant l'introspection.

Passons rapidement alors : irlandaise, 31 ans, diplômée du Trinity College de Dublin, récompensée pour sa maîtrise de l'art du débat, plutôt marxiste, coscénariste de l'adaptation en série de son *Normal People*, Sally Rooney fait partie d'une jeune scène littéraire irlandaise remarquable et comprend visiblement les milléniaux, auxquels elle doit son succès, mieux que personne. Sans doute parce qu'elle traduit avec justesse les ressentis de cette jeunesse, désorientée dans son rapport à l'autre, au travail, à la politique, ébranlée par le sentiment grandissant d'une perte de sens autant que par l'angoisse d'un avenir incertain. Restent l'amour et l'amitié comme possibles points d'ancrage. Et les livres de Sally Rooney. ■

Juliette Savard

RTL

OÙ ES-TU, MONDE ADMIRABLE ?
SALLY ROONEY
L'OLIVIER

Terre promise

Injustement mésestimé en France, l'écrivain sud-africain Damon Galgut bâtit depuis les années 1980 une œuvre magistrale ancrée dans la mémoire de son pays. Elle est portée par une écriture sublime arrimée aux pensées tourmentées de ses personnages, eux-mêmes constamment rattrapés par les bouleversements de l'Afrique du Sud.

La Promesse commence en 1986 quand Rachel Swart, la matriarche, décède des suites d'un cancer. Avant de mourir, elle a émis comme dernière volonté que sa maison revienne à Salome, la domestique noire qui a veillé sur les siens et sur ses derniers jours. Impossible à tenir sous l'apartheid qui interdit la propriété aux Noirs, la promesse sème la discorde dans la famille quand elle devient réalisable avec l'arrivée au pouvoir de Nelson Mandela.

Il y a quelque chose de faulknérien dans ce roman qui ausculte sur trois décennies la malédiction de cet héritage qui comprend un vaste domaine non loin de Pretoria, mais surtout l'histoire douloureuse de leur pays. Un livre remarquable, distingué par le Booker Prize en 2021. ■

Gladys Marivat

LA PROMESSE
DAMON GALGUT
L'OLIVIER

JONNY DAVIES/L'OLIVIER

JOSEF WINKLER ▪ ANDREÏ KOURKOV

L'Ukraine à cœur

Deux œuvres littéraires nous éclairent sur un pays mis à rude épreuve, jetant une lumière crue sur son histoire, sa situation actuelle et son identité.

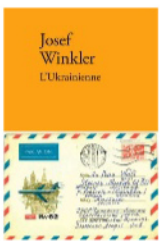
Josef Winkler.

Une rencontre déterminante, de celles qui infléchissent à jamais le cours d'une vie et d'un style : telle serait pour l'Autrichien Josef Winkler celle de « *l'Ukrainienne* », qui donne son nom à ce magnifique récit initialement paru en 1983. Alors en panne d'écriture, l'écrivain de 28 ans quitte Vienne pour s'installer quelques mois à Mooswald, en Carinthie. Il y restera un an, devenu le dépositaire du passé de sa logeuse, capturée en URSS à 14 ans pour servir de main-d'œuvre aux fermiers autrichiens du Troisième Reich. En résonance évidemment glaçante avec l'actualité, le témoignage de Nietotchka Vassilievna Iliachenko jette une lumière crue sur l'histoire traumatique et méconnue de l'Ukraine, depuis la famine organisée des kolkhozes jusqu'aux wagons à bestiaux du travail forcé nazi. Mais il éclaire aussi l'œuvre en devenir de Winkler, déjà ancrée dans un monde rural âpre mais matriciel ; hantée par la mort et la cruauté humaine, mais aussi mue par l'urgence de redonner voix aux laissés-pour-compte.

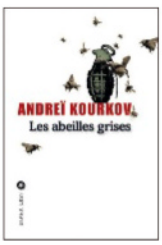
Mêlant dimension cocasse et réalisme politique, *Les Abeilles grises* de l'écrivain ukrainien Andreï Kourkov – qui vient de recevoir le prix Médicis étranger – débute sur un face-à-face entre l'armée ukrainienne et des séparatistes pro-russes à la frontière. Bien que située quelque part au milieu des toutes dernières années, cette histoire a trouvé un écho tragique, quelques jours seulement après – triste ironie de l'Histoire – l'arrivée en librairies de ce récit, en février dernier. Il n'a fait que conforter les fidèles de l'auteur, et a contribué à le faire connaître à un public plus large. Qui a donc suivi Sergueïtch et Pachka, les deux héros. Deux voisins hauts en couleur et souvent opposés. Il n'y a plus qu'eux, dans ce village abandonné. Le premier est apiculteur, et veut que ses abeilles bourdonnent sans risquer les bombes. Et puisqu'il n'y a plus personne pour acheter son miel, il va l'apporter aux clients. Pendant trois saisons, il leur (et nous) fait parcourir plusieurs régions d'Ukraine. À lire, en 2022 comme après. ■

Andreï Kourkov.

Camille Thomine et Hubert Artus



L'UKRAINIENNE
JOSEF WINKLER
VERDIER



LES ABEILLES GRISES
ANDREÏ KOURKOV
LIANA LEVI

GRITA LOEBSACK/VERDIER - PAKO MERA/OPALE/LIANA LEVI

SUCCÈS

CELUI QUI VEILLE
LOUISE ERDRICH
ALBIN MICHEL

Prix Pulitzer 2021, *Celui qui veille* brosse avec excellence le tableau des heures sombres des États-Unis, inspiré par le combat du grand-père chippewa de Louise Erdrich. En 1953, Thomas et sa nièce font tous deux face aux préoccupations de leur réserve : l'un veut se battre contre une loi du gouvernement visant à supprimer les tribus et leurs terres sous fond d'émancipation, l'autre rejoindre sa sœur disparue. L'écrivaine se saisit d'une quête identitaire bouleversante aux résonances multiples. Marie Jouvin

OH, CANADA
RUSSELL BANKS
ACTES SUD

***Oh, Canada* présente déjà en son titre l'injonction qui fait vibrer le lecteur tout au long du roman. Se sachant condamné par un cancer, le cinéaste Léonard Fife accepte de se laisser filmer pour un entretien sur son passé de déserteur lors de la guerre du Vietnam. Un non-dit pèse pourtant dans cette chronologie déroutante tout en questionnant la définition même des mouvements migratoires et ses différentes controverses. M.J.**

LE TRIOMPHE DES LIONS
STEFANIA AUCI
ALBIN MICHEL

Après la mort de son père, Ignazio entre dans l'arène en portant l'héritage financier de toute la famille Florio. Si celle-ci règne en maître sur la Sicile, le jeune fils ambitionne déjà une suite glorieuse au-delà des frontières. Dans l'ombre, les femmes du clan s'interrogent sur la fougue des hommes, qui pourrait bien les mener à leur perte. Deuxième tome de l'immense fresque familiale de Stefania Auci, *Le Triomphe des lions* regorge de rebondissements tous aussi inattendus les uns que les autres. M.J.

3 RAISONS DE SUIVRE

Leila Mottley

Une héroïne marquante

À 17 ans, Kiara Johnson vit dans l'est d'Oakland (Californie). Un père mort, une mère en centre de réinsertion, un grand frère chômeur qui rêve d'être rappeur : elle enchaîne les jobs pour payer le loyer. Un soir, c'est la mauvaise rencontre, et le mauvais engrenage : la prostitution. Jusqu'à être prise dans les filets d'une affaire d'exploitation sexuelle où des policiers sont impliqués. Il est question de harcèlement, de racisme, de pauvreté, d'exclusion et, pourtant, jamais Kiara, qui est la narratrice, ne s'apitoiera. Son récit est résilient et électrisant.

La maturité de l'écriture

« Être si jeune, parfois, ça fout la rage », dit-elle au beau milieu d'*Arpenter la nuit*. Beau clin d'œil à… l'autrice elle-même. En effet, Leila Mottley avait le même âge que son héroïne quand elle a commencé à écrire ce premier roman. Elle y restitue parfaitement le souffle, la fatalité, l'espoir, mais aussi la joie de (sur)vivre et, donc, la rage de sa narratrice. Mottley fait preuve d'une maturité romanesque sidérante.

Une écrivaine engagée

La jeune romancière explique, en fin d'ouvrage, que celui-ci lui a été inspiré par un scandale d'exploitation sexuelle, en 2015, mettant en cause des membres de la police d'Oakland et de San Francisco. En s'emparant des grandes lignes de cette affaire, elle revendique avoir voulu *« réfléchir à ces femmes et leur vulnérabilité, leur invisibilité et l'absence de protection,* […] *à la violence à laquelle sont régulièrement confrontées les femmes de couleur »*. Nous n'oublierons pas Kiara, et nous garderons l'œil sur Leila. **Hubert Artus**

ARPENTER LA NUIT
LEILA MOTTLEY
ALBIN MICHEL

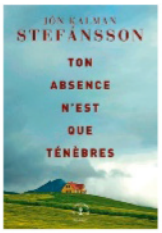
JÓN KALMAN STEFÁNSSON

Aux confins du monde

Après le succès d'*Ásta*, le romancier islandais livre une saga ambitieuse, enjambant les époques et fourmillant de personnages. Un style inoubliable.

Combien d'univers existe-t-il ? Peut-on être heureux dans le malheur ? Nos erreurs remettent-elles la vie en ordre ? Et que pouvons-nous faire du temps ? Ainsi s'invitent, à l'improviste, quelques-unes des innombrables questions métaphysiques ou plus incongrues qui jalonnent le dernier roman de Jón Kalman Stefánsson. Intitulée *Ton absence n'est que ténèbres*, l'ambitieuse saga islandaise s'ouvre sur une rencontre entre un écrivain amnésique et une étrange figure méphistophélique, mi-pasteur mi-chauffeur de bus. Dès lors, les tâtonnements mémoriels du narrateur relanceront sans cesse le dé du conte, lequel ricoche à vue et dans le désordre à travers les époques, de l'obscure ruralité du début du XIXe siècle aux premières lueurs postcoronavirus. Dans le décor majestueux et tourmenté d'un fjord du Nord-Ouest, on croise ainsi entre autres une tenancière d'hôtel aux yeux mordorés, un père endeuillé s'obstinant à écrire des lettres à Hölderlin ou encore un nourrisson de 3 mois abandonné par sa mère au creux de l'hiver. Vibrant d'une langue lyrique et tellurique à laquelle se mêlent les voix de Bob Dylan, Leonard Cohen ou Tom Waits, la fresque résonne comme une ode à la passion et à l'amour déraisonnables qui, avec l'écriture, aident à conjurer la mort. ■

Camille Thomine



TON ABSENCE N'EST QUE TÉNÈBRES
JÓN KALMAN STEFÁNSSON
GRASSET

LE CHOIX DU LIBRAIRE

« Une bienveillance rare »

Hélène Guibert, libraire chez Atout Livre*, a eu un véritable coup de cœur pour *Le Rocher blanc,* récit empreint de douceur et d'humanité.

« Un minibus file sur une autoroute mexicaine. À son bord, une écrivaine et sa fille, dont la naissance tient du miracle. Comme les autres passagers, elles sont en route vers le Rocher blanc, lieu mystique et sacré *« où les Indiens disent que le monde est né »*. S'il débute en 2020, le récit nous entraîne ensuite dans le passé à la rencontre de femmes et d'hommes ayant tous un lien avec ce Rocher blanc. La plume d'Anna Hope épouse chacune des quatre époques évoquées, et déploie un roman polyphonique dont les personnages se répondent d'un siècle à l'autre. En arrière-plan de leurs trajectoires individuelles, des tragédies liées à la colonisation et au génocide des peuples autochtones. Il émane de *Rocher blanc* une humanité, une douceur et une bienveillance rares qui le démarquent des autres titres parus cette rentrée.» ■

Propos recueillis par L.F.

**atoutlivre.com*

LE ROCHER BLANC
ANNA HOPE
LE BRUIT DU MONDE

JF PAGA/GRASSET

TENDANCE

ORHAN PAMUK ▪ DAVID MITCHELL ▪ HANYA YANAGIHARA

Matière à histoires

Explorant le passé proche ou lointain, mais également notre futur possible, les livres de ces trois romanciers s'inspirent de faits historiques pour dérouler une intrigue faisant écho à notre présent.

Les romanciers font-ils de bons historiens ? Si nombre de romans puisent leur matière dans les archives, la fiction autorise l'écrivain à scruter les angles morts de l'Histoire, et à combler des manques que les historiens, faute de preuves ou de témoignages, ne sont en mesure de combler. S'aventurant en terres inexplorées, la littérature permet d'imaginer ce qui a pu arriver à telle ou telle époque, sans prétendre pour autant détenir la solution d'une énigme que des universitaires n'auront su résoudre. À défaut d'exactitude, elle offre une approche plus intime d'un sujet, et un supplément d'âme que favorise le recours à l'imaginaire.

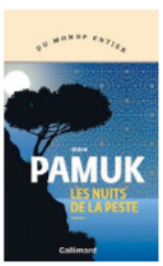
D'histoire et d'imaginaire, il fut cette année question en littérature étrangère. Dans *Les Nuits de la peste*, Orhan Pamuk fait émerger de l'encre de sa plume une île fictive, frappée par une épidémie de peste. « *Perle de la Méditerranée orientale* », l'île de Mingher séduit les peintres en route vers l'Orient. Deux spécialistes des maladies infectieuses y débarquent en secret en 1901. Après Smyrne, l'Inde et la Chine, la peste aurait atteint Mingher, où cohabitent musulmans et orthodoxes, risquant de compromettre le fragile équilibre entre ces communautés. Au son du trottinement des rats, la maladie se répand et frappe aveuglément. Bientôt, la peur domine les esprits. Chronique des « *six mois les plus denses et les plus troublants qu'ait vécus l'île* », le récit explore les mécanismes par lesquels une population en vient à se replier sur elle, puis à se révolter. Bien qu'Orhan Pamuk ait nourri pendant quarante ans le projet d'écrire son grand roman de la peste, difficile de ne pas entendre dans sa prose les échos de l'épidémie de Covid-19.

RÉALISME ET DYSTOPIE

C'est au *Summer of Love* et à ses notes psychédéliques que la plume de David Mitchell fait quant à elle écho. Dans *Utopia Avenue*, l'écrivain britannique né en 1969 évoque avec la nostalgie d'un fou de musique ces *Swinging Sixties* qu'il n'a pas connues. Entraînant ses lecteurs des caves londoniennes où se produisent les futurs noms du rock'n'roll à la scène californienne, il imagine l'ascension et la chute d'un groupe de rock fauché en pleine gloire, les Utopia Avenue. Sept cents pages au rythme de la « musique du diable », qui se lisent comme une performance.

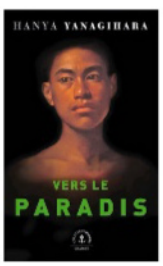
Performance : le terme n'est pas excessif pour parler du dernier roman de Hanya Yanagihara, voix atypique des lettres américaines qui, dans *Vers le paradis*, réinvente le passé et imagine le futur des États-Unis, entre réalisme et dystopie. Comme dans *Les Nuits de la peste*, il y est question d'épidémies : au XIXe siècle, l'un de ses personnages souffre d'un mal compromettant ses chances de mariage. En 1993, New York est atteinte d'une épidémie qui tait son nom, mais que le lecteur devine être celle du sida. En 2093, c'est toute la planète qui vit au rythme des épidémies et de mesures liberticides prises par les régimes autoritaires au pouvoir. Entrelaçant les destins de ses personnages, Hanya Yanagihara interroge les notions de progrès et d'utopie, et la part du hasard dans l'avènement d'un modèle politique et social. Éclairant les dérives de notre époque, son roman nous invite à tirer des leçons de l'Histoire, sous peine de la voir se répéter. ■

Laëtitia Favro



LES NUITS DE LA PESTE
ORHAN PAMUK
GALLIMARD

UTOPIA AVENUE
DAVID MITCHELL
L'OLIVIER



VERS LE PARADIS
HANYA YANAGIHARA
GRASSET

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - EOIN O'CONAILL/L'OLIVIER - JENNY WESTERHOFF/GRASSET

RÉVÉLATIONS

MON CHER MARI
RUMENA BUŽAROVSKA
GALLIMARD

Avec ce savoureux recueil de nouvelles, la Macédonienne Rumena Bužarovska donne vie aux confessions de onze femmes mariées, qui racontent sans tabou les travers de leur époux et la désagrégation de leur union. Des petites habitudes dérangeantes jusqu'à l'adultère en passant par les douloureuses injonctions du patriarcat, elle dresse un tableau aussi drôle que tragique de la vie conjugale. Qui pose avec provocation la question fatidique : sommes-nous réellement faits pour vivre en couple ? **Léonard Desbrières**

LES MERVEILLES
ELENA MEDEL
LA CROISÉE

Le 8 mars 2018, des milliers de femmes se réunissent à Madrid pour participer à la « Grève des Espagnoles ». Loin des préoccupations de la foule qui l'entoure, Alicia vend des sandwichs pour gagner sa vie. Ancienne femme de ménage usée par une vie de travail, Maria, elle, défile pour la première fois. Au beau milieu de cette liesse populaire, elles vont se percuter. Elena Medel déroule le fil de deux destins de femmes marquées par les injonctions sociales, les drames familiaux et la lutte pour l'émancipation. **L.D.**

PARADAÏZE
FERNANDA MELCHOR
GRASSET

Jardinier dans un ghetto pour millionnaires, Polo voue une haine à tous les privilégiés. Un soir, il croise la route de Marco, un gosse de riche dépravé, obsédé par le corps de sa voisine, qui lui explique son plan délirant et macabre pour la conquérir. Rongé par la colère autant que par l'espoir d'une autre vie, Polo signe un pacte avec le diable. Nouvelle coqueluche de la littérature mexicaine, Fernanda Melchor nous embarque pour un rodéo sanglant, dont les femmes sont les premières victimes. **L.D.**

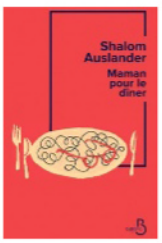
POLÉMIQUE **SHALOM AUSLANDER**

Malaise identitaire

L'auteur new-yorkais élève haut l'art de la subversion dans un roman où il mêle cannibalisme et traditions juives avec un irrespect de bon ton.

Shalom Auslander avait fait pleurer de rire la terre entière avec son monologue décapant sur sa sortie du monde orthodoxe new-yorkais, *La Lamentation du prépuce*. Un talent iconoclaste confirmé avec le portrait d'une Anne Franck en vieillarde pathétique. Avec *Maman pour le dîner*, il s'empare d'un thème moins personnel, plus contemporain et risqué aussi, dans une Amérique puritaine où l'on gomme les carrières pour un rien : la folie identitaire.

Éditeur, Septième Seltzer se voit contraint de ne publier que des livres militants où chacun revendique sa micro-identité. « *Partout autour de lui, les prisonniers lèvent fièrement leurs fers et se réjouissent de leur servitude.* » Mais qu'on se rassure, les mots-valises comme « woke » ne trouvent ici aucune occurrence. Auslander est infiniment plus fin que ça, c'est un créateur, il invente un monde qui fonctionne selon sa propre histoire et ses règles. Septième appartient à une communauté aussi rare qu'impopulaire : celle des Cannibalo-Américains, avec laquelle il a pris de sérieuses distances. Mais un beau jour, il apprend que sa génitrice – aux sérieux airs de mère juive toxique – va mourir, et qu'il la lui faudra manger avec sa fratrie, comme le veut la tradition. Un protocole qui n'a rien d'une sinécure… Voilà sûrement la satire la plus originale sur les obsédés de l'identité. ■ **Simon Bentolila**



MAMAN POUR LE DÎNER
SHALOM AUSLANDER
BELFOND

Pastorale américaine

Dans le quatrième et dernier volet de son cycle romanesque consacré à des familles de pasteurs originaires de l'Iowa, Marilynne Robinson s'attache au personnage fascinant de Jack Boughton. Resté en arrière-plan de *Gilead*, qui valut à l'autrice le prix Pulitzer 2005, l'érudit bon à rien se croit condamné à vivre en marginal pour ne plus faire souffrir autrui. Mais il rencontre par hasard Della, professeure d'anglais noire qui partage son goût pour la poésie. De premières approches maladroites se muent en un amour naissant, et Jack vit bientôt un dilemme nourri de force références théologiques : lui qui a déçu tant de ses proches doit-il vraiment fonder un foyer avec Della, dont la famille respectée désapprouve leur union ? Le monologue intérieur de Jack est nourri des travaux sur Jean Calvin de Robinson, par ailleurs docteure en philosophie et ministre du culte congrégationniste. Son humanisme éclaire ce récit d'une idylle interdite dans l'Amérique de l'après-guerre. ■ **Antoine Faure**

JACK
MARILYNNE ROBINSON
ACTES SUD

THEO & JULIET PHOTOGRAPHY/BELFOND

PHÉNOMÈNE **MICHAEL McDOWELL**

Le génie de la rivière

COUP DE CŒUR 2022

Un roman-feuilleton de 1500 pages écrit il y a quarante ans par un Américain inconnu et jamais traduit jusqu'alors? Voilà le succès éditorial le plus spectaculaire de l'année! Et, à bien y regarder, pas le plus incompréhensible...

Ça a été, dans tous les sens du terme, la saga de l'été: le phénomène *Blackwater*, inauguré en avril 2022 avec la publication, par Monsieur Toussaint Louverture, de *La Crue*, son premier tome, a pris – c'est peu de le dire – le monde de l'édition de court. Personne sans doute, à part Dominique Bordes, l'éditeur, ne misait un kopeck sur cette fresque à l'ancienne, mettant en scène, en 1919, les Caskey, une riche famille de l'Alabama ségrégationniste, aux prises avec la crue monstrueuse de la Perdido, rivière funeste baignée de lune.

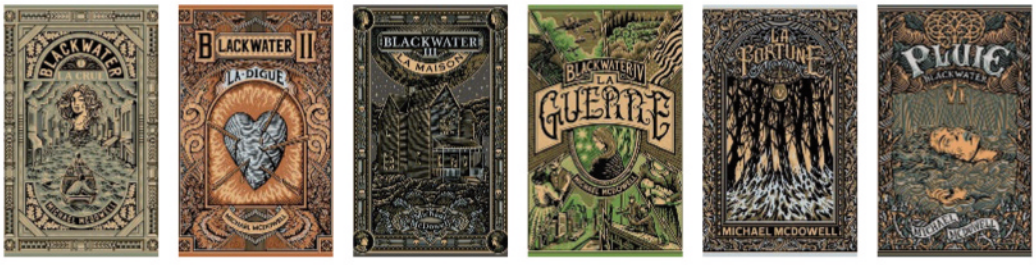
Parue en 1983 aux États-Unis, saluée en son temps par Stephen King, la série, infusée d'un plaisant surnaturel gothique, n'avait jamais eu les honneurs d'une publication française. Son auteur, Michael McDowell, ayant disparu en 1999, on aurait pu penser qu'elle était tombée dans l'oubli. L'éditeur bordelais en a décidé autrement qui, suivant une logique feuilletonesque audacieuse, a échelonné la parution des six tomes sur les trois mois de printemps, dans un format poche de luxe (dorures affriolantes), et pour un prix plus que raisonnable. Résultat? À la fin d'octobre, plus de 500 000 exemplaires, au total, s'étaient déjà écoulés, et on n'en restera pas là. Si la stratégie éditoriale

s'est avérée payante, *Blackwater* doit aussi – et surtout – son succès à ses qualités propres. Comme *Harry Potter,* c'est à la fois une histoire de famille (étalée, ici, sur plusieurs générations et cinq décennies), avec son lot de trahisons et de passions contrariées, et un récit fantastique, centré sur l'énigmatique figure de la « *grande, mince, pâle, altière et belle* » Elinor que l'on trouve prise au piège, à l'orée du premier tome, par une brusque montée des eaux… et dont l'apparition va bouleverser à jamais l'ordinaire des Caskey.

ACCRO AUX DRAMES ET AUX MYSTÈRES

Un plan de ville, un arbre généalogique: les clés sont données d'emblée. *Blackwater* est un théâtre sudiste à ciel ouvert, dans les méandres duquel l'on se perd avec délice. Personnalité dominante et complexe, la très peu commode Mary-Love, veuve de Randolph Caskey et copropriétaire de la scierie familiale, mène son petit monde à la baguette. Le gentil Oscar, son fils, tombe amoureux d'Elinor et de ses cheveux « *d'un intense rouge argileux* ». Un mariage s'annonce. « *Une dame?* persifle la future belle-mère malgré elle. *Quelle dame?* » Trop tard: le ver est dans le fruit, pour le meilleur et pour le pire. Ivey Sapp, la cuisinière de la famille, « *voit des démons dans chaque arbre, des augures dans chaque nuage et des significations néfastes dans chaque incident du quotidien* ». Très vite, le lecteur est comme elle, accro aux drames et aux mystères. La saga de McDowell, à cet égard, évoque irrésistiblement une série télé, la beauté du verbe en plus. « *On s'est vus se précipiter en librairie tous les quinze jours pour obtenir notre dose régulière* », confessait, cet été, une journaliste de *Télérama*. Confirmant la bonne nouvelle: les Français n'ont rien perdu de leur goût pour les grandes et belles histoires. ■

Fabrice Colin



JOHN PRESTON/MONSIEUR TOUSSAINT

RTL

BLACKWATER
MICHAEL MCDOWELL
MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE (SIX VOLUMES)

PORTRAIT **PIA PETERSEN**

Sa vie est un roman

L'écrivaine danoise construit des univers et des récits où l'ironie et la réflexion viennent nourrir ses intrigues. Rencontre avec une femme libre et discrète.

Juste avant de commencer l'entretien, Pia Petersen était en train de lire sur son ordinateur le nouveau roman de Percival Everett, *Dr. No,* sorti… la veille aux États-Unis. C'est dire si l'envie la tenaillait. *« C'est un écrivain que j'aime beaucoup, qui raconte des choses folles auxquelles il est difficile de croire. Mais dès qu'on commence le livre, on y croit immédiatement. Il a ce talent-là. »* Exemple avec ce *Dr. No,* l'histoire d'un homme qui aspire à devenir aussi méchant que les méchants des aventures de James Bond en volant à Fort Know une boîte dans laquelle il n'y a rien, et qui s'en va demander à un professeur de mathématiques de lui expliquer le phénomène du rien. Effectivement séduisant. Pia Petersen aime aussi Romain Gary, le chat Garfield, Balzac, qui la fait beaucoup rire, Robin des Bois et Daniel Picouly. Éclectique et, pourquoi pas, déroutant.

Mais l'univers de Pia Petersen, née au Danemark, installée près de Paris, qui écrit en français et avoue *« qu'un roman est* [sa] *maison »,* n'est peut-être pas moins

surprenant. Dans *Mon nom est Dieu,* elle imagine Dieu se rendre sur Terre pour écrire sa biographie, dans d'autres livres elle traite, souvent avec ironie, de l'écriture, de la pauvreté, de la soumission ou de la possession en s'attachant à des personnages qui affrontent des situations extra-ordinaires : *« La fiction crédibilise ce qui pourrait arriver dans la réalité. »* *La Vengeance des perroquets,* son dernier roman, confronte trois personnages, un magnat de l'intelligence artificielle, une artiste peintre capable de débusquer la cruauté de ses modèles, un prof spécialiste des algorithmes retenu en prison on ne sait pas pourquoi. Une valse à trois, grinçante et tragique. *« Le roman traite de la façon dont les algorithmes s'installent dans la société. La mythologie grecque rêvait déjà d'un robot parfait. Aujourd'hui, alors qu'on a la possibilité d'en mettre au point, personne n'en veut. Je pose la question : pourquoi les êtres humains ont-ils tendance à préférer le mal-être au bien-être ? L'origine de mes romans est toujours une question. »* Un tropisme qui lui vient de ses années d'étudiante en philosophie. Ou d'une confrontation, à 4 ans, avec l'« expérience de mort imminente. » Ou de son voyage en Grèce, à 16 ans à la recherche de Zorba le Grec… On dirait un personnage de roman.

> « Je suis née dans un pays où personne ne doit être au-dessus ni en dessous. Le problème, c'est que je ne suis jamais au milieu. »

LIBÉRER LE VERBE

Rien d'étonnant, puisque la vie de Pia Petersen pourrait ressembler à un roman. *« Je suis née dans un pays où personne ne doit être au-dessus ni en dessous. Tout le monde au même niveau. Le problème, c'est que je ne suis jamais au milieu. »* À 7 ans, Pia écrit à son père sur une carte postale qu'elle sera écrivaine et qu'elle *« libérera le verbe ».* Une décision pas si facile à comprendre, si ce n'est que le concept de liberté est au centre de ses romans et de sa vie. Après la Grèce, direction Paris : la rue, l'emprise d'une secte, la fréquentation de la petite délinquance, les petits boulots et autant de démissions, la philosophie à la Sorbonne, l'ouverture d'une librairie-café à Marseille, enfin la publication d'un premier roman au titre un brin ironique, *Le Jeu de la facilité.* Ouf ! Puis la rencontre avec Hubert Nyssen, patron d'Actes Sud, où elle publiera six romans. Ceci peut résumer son univers littéraire : *« Quand j'ai lu* La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules, *j'ai voulu essayer car cette sobriété me fascinait. La première phrase était dans le ton, mais dès la seconde il n'y avait plus aucune sobriété. »* La question qui la fait cogiter en ce moment : « C'est quoi, être naturel ? » Il est temps de partir, un nouveau roman va s'écrire. ■

Éric Libiot

LA VENGEANCE DES PERROQUETS
PIA PETERSEN
LES ARÈNES/ÉQUINOX

MIKE LEAN/LES ARÈNES

DAVID JOY

La part du feu

L'Amérique profonde entre misère, violence et désespoir est ici sublimée dans un roman qui brûle de mille feux, dans la lignée de ceux de Ron Rash.

« *Le monde n'avait plus aucun sens pour lui.* » À quel point de désespoir faut-il arriver pour décider de se faire justice soi-même ? Question brûlante, roman incandescent.

Retraité reclus, Ray Mathis a tout perdu sauf la probité et l'honneur : le cancer lui a pris sa femme, son fiston Ricky se came, sa vieille chienne n'y voit plus et ses chères Appalaches sont ravagées par des incendies. L'Amérique est à bout de souffle, à bout de forces – à bout, tout simplement… « *Désormais, les gens ne connaissaient même plus le nom de leurs voisins, et le pire était qu'ils ne voulaient pas le connaître.* »

Ricky doit 10 000 dollars à un dealer. « *Payez-moi mon dû, ou enterrez votre fils* », la rengaine habituelle. Ray passe à la caisse, enrage ; cette fois, c'est sûr, il n'en restera pas là. Un flic infiltré et un Cherokee toxico se joignent bientôt à la danse. Funèbre, forcément funèbre. Tableau désespérant d'un paysage rural gangrené par la misère, la violence, la cupidité des hommes, *Nos vies en flammes* est un texte parfaitement maîtrisé, jusqu'à sa conclusion élégiaque *(« Il y avait un sentiment d'éternité qui venait avec le souvenir »)*, qui installe bel et bien David Joy en digne héritier de Ron Rash, son mentor. ■ **Fabrice Colin**

NOS VIES EN FLAMMES
DAVID JOY
SONATINE

Final nippon

Après *Tokyo année zéro* et *Tokyo, ville occupée*, la trilogie japonaise de l'écrivain anglais David peace s'achève avec *Tokyo revisitée*. Vivant lui-même dans la capitale, l'écrivain offre à son cycle sur le Japon d'après-guerre un final pétaradant, avec force faits divers, politiques et financiers. Ce dernier volume est constitué de trois parties. La première se déroule en 1949 et traite de l'assassinat du patron des chemins de fer nippons – au corps retrouvé démembré –, qui devient affaire d'État. La deuxième est située en 1964, au moment où Tokyo accueille les Jeux olympiques. La troisième, en 1989, alors que l'empereur Hiro-Hito se meurt et que le pays est devenu un géant économique mondial. Chaque partie a son propre narrateur, et traite par la fiction des événements réels que David Peace met en écho avec son écriture polyphonique et un rythme incroyable. ■

Hubert Artus

TOKYO REVISITÉE
DAVID PEACE
RIVAGES/NOIR

PATRICK ORTON/RÉMI PÉPIN/SONATINE

SUCCÈS

BILLY SUMMERS
STEPHEN KING
ALBIN MICHEL

Le seul pouvoir surnaturel invoqué par Stephen King dans son dernier roman est celui de l'écriture elle-même, à la fois libératrice, dangereuse et capable de ressusciter les êtres chers.

Usant d'une couverture d'écrivain mis au vert afin d'exécuter un ultime contrat, un tueur à gages y trouve l'opportunité de s'essayer à un art qui le fascine depuis toujours, au risque de réveiller ses démons. On retrouve dans *Billy Summers* l'auteur de *22/11/63*, créateur patient d'une petite ville et d'une communauté à laquelle son héros s'intègre avec bonheur… jusqu'à ce que l'imprévu et la loi du talion entraînent Billy dans la plus périlleuse des traversées. Une réussite. **Antoine Faure**

LUCIA
BERNARD MINIER
XO

Après sept livres autour de son héros récurrent Martin Servaz, l'écrivain met en scène un nouveau personnage dont tout porte à croire qu'on le reverra : Lucia Guerrero – dont le prénom sert de titre à son dernier roman. Espagnole, trentenaire, mère divorcée, obsessionnelle, elle officie à l'Unité centrale opérationnelle de Madrid, *« l'élite des services de police judiciaire de la Guardia Civil »*. Au nord de la capitale, un tueur en série dispose ses victimes dans une posture inspirée des tableaux de la Renaissance. La dernière en date ? Un ex-amant de Lucia. Laquelle va travailler main dans la main avec la plus ancienne université du pays, qui vient de mettre au point un logiciel pour traquer les crimes sériels. **H.A.**

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

Jo Walton, la gardienne du temple

Une touche-à-tout incontournable
Née en 1964 au Pays de Galles, Jo Walton a été publiée sur le tard, mais le succès ne s'est pas fait attendre : prix World Fantasy du meilleur roman pour *Les Griffes et les Crocs* (audacieuse réinterprétation d'un ouvrage d'Anthony Trollope, avec des dragons) ; prix Hugo, prix Nebula et prix British Fantasy du meilleur roman pour l'émouvant *Morwenna* (journal intime d'une adolescente galloise éprise de science-fiction)… On ne cite là que les récompenses les plus prestigieuses. Réalités alternatives, panthéon grec, fantasy, science-fiction, ou même poésie : le champ d'action de la dame est aussi large que son imagination est foisonnante.

Une spécialiste du genre
Jo Walton écrit aussi sur les livres des autres : *What Makes This Book so Great* (2014), à ce jour non traduit, est un recueil de chroniques d'abord publiées sur Tor.com, où elle continue aujourd'hui de prodiguer de nombreux conseils de lecture.

Une romancière sûre de ses forces
Ou ce que vous voudrez, son dernier livre, est un roman métafictionnel assez ahurissant : une vieille autrice, qui s'est inspirée de la ville de Florence pour créer Thalia, sa somptueuse cité imaginaire, est – au soir de sa vie – de retour au pays. Un être vit en elle, un personnage aux mille visages. Il refuse de disparaître ; elle aussi. Peut-on vivre pour toujours dans un livre ? **F.C.**

OU CE QUE VOUS VOUDREZ
JO WALTON
DENOËL/LUNES D'ENCRE

ANTHONY DOERR

L'imaginaire en folie

Le Prix Pulitzer 2015 célèbre le pouvoir de la fiction, dans un récit foisonnant traversant le temps et l'espace.

« *À tous les bibliothécaires passés, présents, et à venir.* » L'épigraphe de *La Cité des nuages et des oiseaux*, distingué du grand prix de littérature américaine, n'a rien de fortuit. Car c'est bien de littérature « vitale » qu'il est question ici : de celle qui lie et ensemence. À Lakeport, Idaho, un vétéran octogénaire aide des élèves de CM2 à mettre sur pied une pièce de théâtre, lorsque surgit un déséquilibré porteur de mort. En 1453, à Constantinople, une jeune brodeuse découvre un mystérieux professeur, dont le récit en vers l'enchante (« *qui peut donc être cet Ulysse ?* » se demande-t-elle). De l'autre côté des murailles, le sultan – démon sanguinaire ? prodige infatigable ? – prépare un siège. Modeste gardien de bœufs, le petit Omeir, « *celui qui a une longue vie* », est enrôlé. Et puis il y a Konstance, passagère, dans un futur lointain, d'un vaisseau interstellaire en partance pour Beta Oph2, « *une autre Terre à explorer* ». Cinq personnages, trois époques et, au milieu, tel un cœur palpitant, un texte imaginaire signé Antoine Diogène, qui assure la cohérence du récit jusqu'à la dernière (et sidérante) page. ■

Fabrice Colin

LA CITÉ DES NUAGES ET DES OISEAUX
ANTHONY DOERR
ALBIN MICHEL

LE CHOIX DU LIBRAIRE

« Une agréable surprise »

Laurence Combe d'Inguimbert et Valérie Gury, respectivement directrice et chargée de la littérature de la librairie Baume * à Montélimar, évoquent *Chien 51,* paru à la rentrée.

« Dès sa sortie, le roman a trouvé sa place auprès de nos lecteurs. Ici, on est à la fois dans sa veine habituelle, mais sur une forme qui est nouvelle pour lui, tournée vers la science-fiction et le polar. Gaudé écrit depuis des années, et il parvient quand même à renouveler complètement son écriture. On sait qu'il touche un peu à tout – fiction, essai, théâtre –, mais il arrive encore à innover, et c'est très enthousiasmant. C'est la signature d'un auteur accompli, mais qui ne s'épuise pas. Nos clients étaient surpris quand on leur annonçait que *Chien 51* était un polar de science-fiction. Mais il y a une telle attente, chez eux, du nouveau titre de cet auteur… Les retours étaient des avis convaincus par le livre. Les fidèles étaient satisfaits de retrouver les thèmes qu'on a l'habitude de lire chez Gaudé : la Méditerranée, l'ambiance tragique avec l'écrasement du faible par les grosses machines étatiques ou privées. Ils ont été confortés dans leur amour pour ces textes-là, et le renouvellement de son style fut pour eux une agréable surprise. » ■

Propos recueillis par Hubert Artus

* *librairiebaume.fr*

CHIEN 51
LAURENT GAUDÉ
ACTES SUD

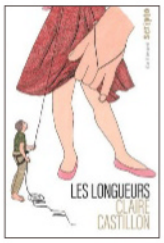
ULF ANDERSEN/ALBIN MICHEL

CLAIRE CASTILLON

Le courage des mots

Il fallait oser s'attaquer au sujet ô combien délicat de la pédophilie dans un roman jeunesse. Le résultat est magistral et confirme tout le talent de l'autrice.

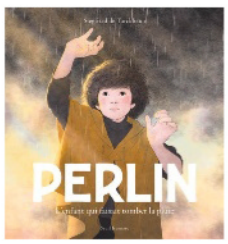
« *Les mamans savent, à peu près. D'instinct, elles devinent. À peu près. La mienne sait que dans sa fille quelque chose ne marche pas.* » Ces quelques phrases de Claire Castillon se trouvent au début du tout premier chapitre des *Longueurs,* pour lequel elle a reçu le prix Vendredi. Le lecteur ne sait encore rien, mais déjà ce rythme et ces mots le happent, le préviennent que quelque chose de grave plane entre les lignes. Ils renseignent sur la complexité de ce qui va se nouer au fil des pages et témoignent de ce ton si juste que la romancière parvient à donner à sa narratrice au fil des âges. Lili a 7 ans, 8, 12, 15 ans. Elle raconte d'abord les rires, la joie, la complicité, puis le rapprochement, les « *gouzgouz* », le lit partagé… Alice est cadenassée par le meilleur ami de sa mère. Georges se fait surnommer Mondjo. Il joue avec les identités, appelle Alice, Anna. Il tisse sa toile dévastatrice, devient son professeur d'escalade et, plus tard, le compagnon de sa mère. Par la voix de sa victime, Claire Castillon raconte crûment les actes de ce pédophile. Elle décrit la perversité de l'emprise et toute l'ambivalence des sentiments qui se déploie. Elle explore aussi la singulière frontière entre une littérature pour les adolescents et une littérature pour les adultes. Une grande partie de son talent est d'avancer dignement sur ce fil si ténu entre l'indicible et le dicible. *Les Longueurs* est un texte effroyable, majestueux, indispensable. Et courageux. ■ **Raphaële Botte**



LES LONGUEURS
CLAIRE CASTILLON
GALLIMARD JEUNESSE/SCRIPTO
(DÈS 15 ANS)

Éclaircie de douceur

Son regard envoûtant, sa gestuelle singulière, son pouvoir miraculeux… *Perlin. L'enfant qui faisait tomber la pluie*, premier album de Siegfried de Turckheim, est magnétique. Le texte, concis, tout en rimes, a des allures de fable. La beauté des gros plans, la précision des détails, la douceur ouatée des couleurs, la finesse du trait participent à créer une forte rencontre avec ce personnage. L'illustration, qui peut rappeler la précision d'une Gerda Muller, les ambiances pluvieuses du *Parapluie vert* de Dong-jae Yun et Jae-hong Kin, mais aussi l'atmosphère des estampes japonaises, témoigne d'une immense maîtrise. ■ **R.B.**



PERLIN. L'ENFANT QUI FAISAIT TOMBER LA PLUIE
SIEGFRIED DE TURCKHEIM
SEUIL JEUNESSE

JF PAGA/GALLIMARD

SUCCÈS

INHERITANCE GAMES (T. 1 ET 2)
JENNIFER LYNN BARNES
PKJ

Le vieil Hawthorne a déshérité ses petits-enfants au profit d'une inconnue. La lycéenne se retrouve milliardaire ! Mais diable, pourquoi a-t-il fait ça ?

Forcément, son testament ne plaît pas à tout le monde. Les jeux de l'héritage sont lancés. L'Américaine Jennifer Lynn Barnes, habituée aux succès littéraires young adult, tisse son intrigue au gré d'énigmes que le lecteur brûle d'envie de décrypter. Ferré ! Les deux premiers tomes d'*Inheritance Games* sont un très beau succès éditorial. Aux États-Unis, la trilogie a atteint les 2 millions d'exemplaires. La suite arrivera en février 2023 et une autre série dérivée de l'univers est annoncée. R.B.

MÉMOIRES DE LA FORÊT. LES SOUVENIRS DE FERDINAND TAUPE
MICKAËL BRUN-ARNAUD, SANOE
L'ÉCOLE DES LOISIRS

Du côté des productions hexagonales, un premier roman est sorti du bois ! *Mémoires de la forêt. Les souvenirs de Ferdinand Taupe,* de Mickaël Brun-Arnaud et illustré par Sanoe, a créé une belle surprise en atteignant en sept mois les 22 000 exemplaires vendus.

C'est le premier tome d'une série qui en comptera quatre. Ici, l'un des personnages principaux est libraire. Chacun peut lui déposer le récit de ses souvenirs. Quand la mémoire s'effiloche, retrouver le client de ses écrits devient alors crucial. L'auteur livre une aventure imprégnée par l'esprit du Japon et jouant finement avec les codes de la littérature jeunesse. Ses personnages animaux sont un bel écho à ceux du *Vent dans les saules* de Kenneth Grahame. Le tome 2 est annoncé pour mars 2023. R.B.

SUCCÈS

SPY X FAMILY
TATSUYA ENDO
KUROKAWA

Sorti chez nous en septembre 2020, *Spy x Family*, shonen mettant en scène une fausse famille composée d'un espion (le père), d'une télépathe (la fille) et d'un assassin (la mère), a rapidement conquis le cœur des lecteurs malgré un contexte sanitaire peu favorable. Figurant dans le top 10 des meilleures ventes manga en 2021 avec près d'un million d'exemplaires vendus, le titre a vu sa cote de popularité littéralement exploser cette année avec l'arrivée de son adaptation animée, laquelle lui a permis de grimper à la troisième place du classement. Véritable phénomène plurimédia dont l'ascension n'est pas sans rappeler celles de *L'Attaque des Titans* ou de *Demon Slayer*, *Spy x Family* s'impose cette année encore comme un titre incontournable aux côtés d'autres curiosités comme *Kaiju n° 8* ou *Jujutsu Kaisen*. **Ilan Ferry**

***L'ARCHE DE RANTAPLAN. LES AVENTURES DE LUCKY LUKE D'APRÈS MORRIS* (T. 10)**
JUL, ACHDÉ
LUCKY COMICS

Il s'appelle Henry Bergh (1813-1888) et a créé l'ASPCA, la Société américaine de prévention de la cruauté envers les animaux, en 1866. Comme souvent, Jul, scénariste des *Aventures de Lucky Luke* depuis quatre albums, s'est appuyé sur un fait historique pour *L'Arche de Rantanplan*. En l'occurrence, il imagine qu'un certain Ovide Byrde tente de protéger les bêtes du Grand Ouest et de convertir les amateurs de steak saignant à la tarte aux poireaux. S'ensuit révolte des cow-boys, allusions à l'époque actuelle, jeux de mots en pagaille, retour de Rantanplan et, page 42, un drame encore jamais advenu dans la série et que rien ne laisse prévoir. Oui, une tragédie. Le récit s'amuse et Achdé, au crayon, s'installe définitivement dans le sillon de Morris. E.L.

VALENTINE CUNY-LE CALLET

Des arts et des lettres

La jeune diplômée des arts décoratifs passe avec une parfaite maîtrise du mot au dessin.

Il est quasiment certain que Corneille ne connaît pas Valentine Cuny-Le Callet. Pourtant, ce qu'il fait dire à Rodrigue dans *Le Cid* s'applique parfaitement à cette romancière, illustratrice, dessinatrice de moins de 30 ans : « *Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années.* » Deux alexandrins qui embrassent le travail de cette jeune femme qui joue des mots et du dessin avec un même talent. *Perpendiculaire au soleil* est un album impressionnant de maîtrise qui découle d'un roman sans l'imiter ni le paraphraser. En 2020, Valentine Cuny-Le Callet publie *Le Monde dans 5 m²*, récit de sa relation épistolière avec un condamné à mort américain. Diplômée de l'École des arts décoratifs de Paris, elle troque ici le clavier pour le crayon, l'imprimante pour la gravure, les phrases pour l'illustration. Au fil des pages de cet album naît un imaginaire nourri par l'amitié que se portent l'artiste et le prisonnier, lui aussi auteur de textes et de dessins. Valentine Cuny-Le Callet raconte les conditions d'incarcération, revient sur l'histoire de la peine de mort, fait le récit de la fabrication de l'album. Il faut aussi admirer son travail graphique sur son Instagram. Et attendre la suite avec impatience. ■ **E.L.**

PERPENDICULAIRE AU SOLEIL
VALENTINE CUNY-LE CALLET
DELCOURT

Une affaire de persévérance

S'il faut donner un visage à la bande dessinée indépendante, celui de l'Américain Jordan Crane ira parfaitement. Au début des années 2000, l'auteur s'attaque à *Keeping Two* en photocopiant chaque chapitre qu'il autoédite. Le gars persévère. En 2004, le récit est édité dans la revue *Uptight*. Le gars persévère. Il met un point final à *Keeping Two* en 2021, qui paraît l'année suivante en un volume chez Fantagraphics. Résultat : une merveille. Qui raconte quelques instants de la vie d'un couple – il fait la vaisselle, elle fait des courses – plongé dans une atmosphère fantastique, quotidienne, cruelle, réaliste, onirique, émouvante, nostalgique… Le présent, le passé et l'imaginaire se mêlent en une fluidité remarquable. Le dessin est simple, presque esquissé, le vert domine. L'un des meilleurs albums de cette rentrée. ■ **E.L.**

KEEPING TWO
JORDAN CRANE
ÇÀ ET LÀ/L'EMPLOYÉ DU MOI

VALENTINE CUNY-LE CALLET/DELCOURT 2022

JOANN SFAR

Combat gagné

COUP DE CŒUR 2022

L'auteur change de braquet et publie un long album dans lequel il se retourne sur sa jeunesse niçoise. *La Synagogue* est une grande réussite. Et un succès en librairies. Coup double.

Dix jours d'hôpital, un mois de soin à domicile. Au printemps 2020, Joann Sfar est attaqué par le Covid et les médecins sont incapables de se prononcer sur son cas. Forme sévère. Grave. Très grave. La fin n'est peut-être pas loin… « *Un docteur m'a dit "battez-vous"*, se souvient Joann Sfar. *Alors je me suis battu. Surtout, je me suis souvenu de cette période de l'adolescence, à 17 ans, pendant laquelle j'ai fait la sécurité devant la synagogue de Nice. Je prenais aussi des cours de kung-fu. Les faits d'antisémitisme étaient courants ; je me préparais donc à la bagarre au cas où des groupes de skinheads viendraient attaquer la synagogue. Mais l'ennemi n'est jamais venu.* » Alors il se bat, terrasse le Covid et imagine un album qui le replongerait dans les années niçoises d'un jeune ado proche de son père avocat, orphelin de sa mère, passionné par Joseph Kessel, confronté à des ennemis potentiels et à un avenir qui peine à se dessiner. Cette adolescence est évidemment celle de Joann Sfar lui-même, et tout ce qui vient d'être écrit (et lu) se retrouve en une mise en abyme dans les premières pages de ce formidable album, *La Synagogue*. Sfar aime mâcher le travail des journalistes… Ou le rendre totalement inutile.

RITA SCAGLIA/DARGAUD - JOANN SFAR/DARGAUD 2022

LE SOUFFLE ROMANESQUE EST LÀ AUSSI

Voilà donc l'un des meilleurs albums de l'année venu de l'esprit de l'un des meilleurs auteurs de bande dessinée qui, parfois, laisse trop son crayon décider pour lui. Cette fois, il le tient fermement et aligne quasiment 200 pages sans une case de trop. « *J'ai bien fait d'avoir le Covid !* » Si c'est lui qui le dit, on le suit. Ce n'est d'ailleurs pas forcément une boutade. « *Quand le toubib m'a dit que, pour bien respirer, il valait mieux être assis qu'allongé, je me suis installé à ma table de dessin et j'ai eu envie de grand air. De souvenirs ensoleillés. De replonger à l'époque où j'étais beau et con à la fois. Le souffle est revenu.* » À prendre dans toutes ces significations : le souffle romanesque est là aussi. Les péripéties s'enchaînent, l'humour affleure, la politique s'affiche dans le décor, l'émotion va et vient. « *Je n'avais jamais vraiment dessiné un album autobiographique. Si je lis les chefs-d'œuvre du genre,* L'Ascension du Haut Mal *de David B. ou* L'Arabe du futur *de Riad Sattouf, j'ai du mal à me dire que je vais atteindre ce niveau. J'ai donc adopté une autre méthode. Au lieu de m'en tenir à la chronologie, j'ai préféré traiter un thème qui épouse plus ou moins les années qui passent. Ce thème, c'est le combat ; combat physique, moral, politique.* »

L'idée de *La Synagogue* est aussi venue lors des cours que Joann Sfar dispense aux Beaux-Arts face à des élèves soucieux de dessiner un monde qui irait mieux que celui d'aujourd'hui. « *Ils ne croient plus à la discussion mais à l'action radicale. Cet album raconte le contraire. J'essaie de ramener les pulsions qu'on peut tous avoir dans un espace d'échange de paroles. C'est un travail sur moi et peut-être pour les autres. Mais je ne suis pas certain d'avoir plus raison aujourd'hui qu'à 15 ans.* » Tout de même, ce fut une juste décision que de se lancer dans *La Synagogue*. « *Je me suis fait violence, moi qui aime les albums courts qui se déclinent en série. Là, j'ai fait ce que font les autres auteurs : une longue bande dessinée. Et pas un roman graphique, je n'aime pas du tout ce terme.* » Les ventes sont au rendez-vous. « *Je suis obligé de constater que l'album me plaît. Et au public aussi. Ça m'aurait ennuyé de mourir avant de raconter cette histoire* », lâche-t-il dans un sourire. ■ **Éric Libiot**

RTL

LA SYNAGOGUE
JOANN SFAR
DARGAUD

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Que ma voix demeure

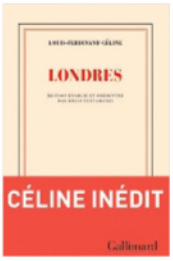
Les 1200 feuillets manuscrits que l'écrivain avait laissés derrière lui en fuyant Paris pour l'Allemagne composent aujourd'hui deux romans inédits qui nourrissent, encore et toujours, la dérangeante fascination pour l'auteur de *Voyage au bout de la nuit*.

Avec la publication de deux romans « retrouvés », *Guerre* en mai dernier, suivi de *Londres* cet automne, Céline a réussi l'exploit de créer l'événement soixante ans après sa mort. Tirage à 200 000 exemplaires pour le premier, et dont on peut prédire qu'il sera bientôt épuisé. Le second devrait suivre le même chemin. Mais à quoi imputer une telle réussite éditoriale ?

Bien sûr, il y a l'engouement récemment suscité par les livres, films, expositions entourant les commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale, lesquelles ont abouti à la panthéonisation en 2020 de « Maurice Genevoix » et de « ceux de 14 ». Curiosité à caractère historique, donc. Mais si Louis-Ferdinand Céline, soldat héroïque, est à la fois un grand témoin et un acteur des deux boucheries mondiales, il est aussi l'écrivain de premier plan que l'on sait, un géant de la littérature du XX^e^ siècle aux côtés de Proust ou de Giono. Cela seul pourrait justifier qu'on le lise. Cependant, le cas Céline n'est pas aussi simple. Il y a en effet ceux qu'attire vers lui un goût morbide des horreurs et de la boue car, plus qu'aucun autre, l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* a porté sur la mort, la sexualité, la prostitution généralisée un regard à la fois accablant et fasciné. Les bas-fonds qu'il décrit sont à l'image d'une âme humaine dégradée, souffrante et somme toute éternellement privée d'amour.

Mais comment concilier le génie et l'abjection ? On ne saurait passer sous silence, en effet, que *Guerre*, écrit en 1934, précédait de peu la rédaction des pamphlets antisémites. Ainsi certains ont-ils choisi de bannir Céline de leurs lectures, ce qui peut se comprendre. Pour d'autres, la question demeure insoluble. Elle malmène trop brutalement notre manichéisme, notre besoin de séparation nette entre le bien et le mal, entre les gentils et les méchants. Oui, Céline l'impur nous renvoie incessamment à la barbarie collective, qu'aucun progrès ne semble éradiquer. Voyez l'actualité. À l'Est, justement, c'est la guerre ! ■ **Serge Sanchez**

GUERRE
LOUIS-FERDINAND CÉLINE
GALLIMARD

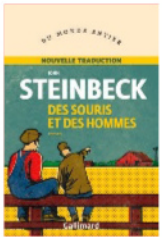


LONDRES
LOUIS-FERDINAND CÉLINE
GALLIMARD

Steinbeck mis à jour

Cette nouvelle traduction par Agnès Desarthe du célèbre roman de Steinbeck, *Des souris et des hommes*, apparaît non seulement comme une adaptation nécessaire à l'époque, un rajeunissement en quelque sorte, mais aussi, et c'est le plus important, comme une redécouverte de ce grand livre. « *Les traductions d'un texte vieillissent plus vite que l'original* », nous dit l'autrice. S'il remet au goût du jour certaines formules, des expressions édulcorées, le traducteur s'approprie aussi un texte dont il est proche. Il lui confère une énergie nouvelle, l'« interprète », comme le musicien une partition. En toute modestie, il en devient le coauteur. Ainsi Agnès Desarthe a-t-elle remarquablement mis en vibration l'œuvre avec le temps présent, tout en communiquant au style même de Steinbeck une sensualité, un rythme, qui font de cette version une magnifique réussite. ■

S.S



DES SOURIS ET DES HOMMES
JOHN STEINBECK
GALLIMARD
(NOUVELLE TRADUCTION D'AGNÈS DESARTHE)

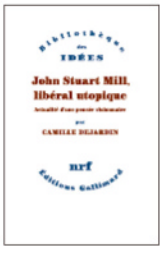
CILLIE PAM/DIFFUSION ÉDITIONS GALLIMARD

En plein dans le Mill

Les auteurs classiques du libéralisme ont été en vedette en 2022, entre la biographie de Benjamin Constant par Léonard Burnand, le dossier de notre numéro de septembre consacré à Tocqueville, ou ce *John Stuart Mill, libéral utopique* signé Camille Dejardin. Héritier de l'utilitarisme de Bentham, héraut de la liberté individuelle et de l'économie de marché, Mill fut un libéral fervent, qui n'admettait l'intervention de l'État dans nos vies que pour empêcher les nuisances à autrui – c'est le fameux *harm principle*, ou « principe de non-nuisance ».

Mais Mill fut aussi un penseur complexe, féministe avant l'heure, attiré à la fin de sa vie par les théories socialistes, inquiet du faible niveau d'éducation des citoyens, et soucieux, déjà, de la protection du cadre de vie au sein du monde industriel naissant. L'essentiel pour lui, au fond, n'était peut-être pas tant la liberté de l'individu que le plein développement de l'individualité… Telle est la thèse de Camille Dejardin dans cet essai complet et équitable, dont l'un des mérites est d'offrir au lecteur français de nombreuses citations inédites dans notre langue, tirées des 33 volumes des *Collected Works* du philosophe britannique. ■

Bernard Quiriny



JOHN STUART MILL, LIBÉRAL UTOPIQUE
CAMILLE DEJARDIN
GALLIMARD

Le bal des autrices

Julien Marsay, professeur de lettres, tire à boulets rouges sur « *l'histoire littéraire à la papa* » – la palme revenant aux manuels du malheureux Gustave Lanson, cible facile taxée de « *fossoyeur en chef des autrices* », ou du célèbre duo Lagarde et Michard. Notre patrimoine littéraire est incomplet parce qu'il a été, selon lui, constitué contre les femmes, à sens unique. Divers processus ont conduit à mettre sous le boisseau leur activité littéraire. Ils sont martelés d'un bout à l'autre de cet essai de vulgarisation en forme de pilonnage : « *annihilation linguistique des termes de féminisation* », « *acharnement pathologique contre les femmes de lettres vertigineux* », etc. Pour l'auteur, il est donc temps d'édifier le matrimoine. Il en donne un aperçu express. Intitulé *La Revanche des autrices,* cet antimanuel reste d'abord une enquête archéologique qui synthétise les avancées de la recherche universitaire. Les mots sont vifs, le style un rien grandiloquent, mais la démarche permet de mettre au jour une pléiade d'autrices évacuées de la mémoire culturelle et rejoignant enfin des Louise Labé, George Sand ou Colette au panthéon des lettres. Et le plaisir de découvrir de nouvelles plumes reste intact. ■

Olivier Cariguel

LA REVANCHE DES AUTRICES. ENQUÊTE SUR L'INVISIBILISATION DES FEMMES EN LITTÉRATURE
JULIEN MARSAY
PAYOT

En vers et contre tout

Le 24 février 2022, les chars blindés de Vladimir Poutine entraient en masse sur le territoire ukrainien. Saisi d'effroi face à la violence de cette guerre surgie au cœur de l'Europe, l'éditeur Bruno Doucey s'est tourné vers la poésie pour conjurer, avec les mots, notre sentiment d'impuissance collective. Il s'est allié à l'artiste et poète Ella Yevtushenko, qui a réuni et traduit sur le vif quelques-uns des textes les plus forts de la résistance littéraire ukrainienne. Parue à l'été, l'anthologie bilingue *Ukraine. 24 poètes pour un pays* est une fenêtre sur la vitalité poétique de ce lieu et de cette nation, avec et par-delà les bombes. « *La main de l'Histoire retourne le sablier/ écrit une nouvelle page du manuel/ et met le monde sens dessus dessous/elle pèle l'orange bleue/ mais bizarrement le jus est rouge* », écrit la jeune autrice quelques jours après le début de l'invasion. Dans son journal poétique d'une Kiev attaquée, Oleh Kotsarev va dénicher des espaces de rires et de douceur : « *On commence à sécher/les alertes aériennes/ comme des lycéens.* » Les voix des jeunes poètes de la génération Maïdan résonnent avec celles de leurs ancêtres, dont Taras Chevtchenko, figure du mouvement national au XIX^e^ siècle, et sa compatriote Lessia Oukraïnka, qui demande : « *Paroles que n'êtes-vous dur acier/Qui dans les combats puisse scintiller ?* » ■

Estelle Lenartowicz

UKRAINE. 24 POÈTES POUR UN PAYS
ELLA YEVTUSHENKO, BRUNO DOUCEY
BRUNO DOUCEY

DR/GALLIMARD – ALEXANDRE ISARD/PAYOT RIVAGES - EDITIONS BRUNO DOUCEY

CÉLINE NIESZAWER/L'OBSERVATOIRE

PORTRAIT **CLAIRE MARIN**

Éprouver le réel

Son dernier essai, *Être à sa place*, est comme le précédent, *Rupture(s)*, un succès. Portrait d'une philosophe qui mêle intime et universel sans jamais oublier la littérature.

« *Je n'ai pas beaucoup d'imagination, je ne sais pas raconter des histoires… C'est le drame de ma fille ! Un soir, elle m'a dit : "Bon alors, raconte-moi pourquoi tu aimes tant Annie Ernaux." Puis, le lendemain : "Raconte-moi pourquoi tu aimes Perec."* » Quelques jours après avoir participé à *La Grande Librairie* consacrée à la nouvelle nobélisée, Claire Marin livre cette anecdote familiale. Cela tombe bien car, comme sa fille de 11 ans, on aimerait bien savoir ce qui la lie à Annie Ernaux. « *La lire aide une fille à devenir une femme, cela donne des clés* », répond-elle. Elles n'ont pas la même histoire, ne viennent pas du même milieu mais entre les deux femmes se devine une filiation et pas seulement due à leur travail sur la question de la place dans la société ou des transfuges de classes, il y a autre chose. Elles ne sont pas solaires, non. Elles sont de ces beautés froides qui intimident. Yeux clairs et perçants, visages longs, il faut les voir rire pour apercevoir la passion, et raconter des pans de leurs vies pour sentir la colère. À 47 ans, Claire Marin cumule son emploi de prof de prépa dans deux lycées en région parisienne et son travail d'autrice. Avec plus de 31 800 exemplaires de *Rupture(s)* et plus de 35 000 d'*Être à sa place*, elle se classe parmi les meilleures ventes en philosophie sans pourtant céder à aucune facilité. Ce n'est pas son genre de céder. Ce n'est pas son genre, la facilité. Sinon, on n'écrit pas dès les premières pages de *Rupture(s)* : « *Je résisterai dans cet ouvrage comme dans les précédents par entêtement ou conviction à la tentation de l'optimisme en balayant d'emblée les lectures simplificatrices et positives de la rupture et du recommencement.* » Voilà qui est posé !

CE SENTIMENT D'URGENCE

Élevée près de Nantes par une mère secrétaire et un père informaticien, la jeune Claire s'ennuie beaucoup. Ne pouvant se réfugier dans la lecture faute de livres à la maison, elle écrit. Son premier texte, rédigé à 13 ans, raconte un frère dont l'héroïne a été séparée et qu'elle doit retrouver. Claire, elle, a une sœur plus jeune et des souvenirs de solitude. Elle arrive ensuite à Paris pour intégrer Normale Sup. Transfuge de classe, donc : « *Moi, j'étais dans un milieu où mon père a fait des études* [contrairement à Annie Ernaux], *mais nous n'avions pas les codes, le capital culturel.* » Comme la jeune fille d'Yvetot arrivant à Rouen, elle écrit dans *Être à sa place* : « *On n'est pas celui qu'on était en quittant notre famille, mais on ne*

« Si l'on se laisse prendre par la passion, c'est parce qu'elle nous délivre d'une identité dans laquelle on s'était laissé enfermer »

sera jamais tout fait semblable à ceux que l'on a rejoints par les hasards des circonstances, de l'exil, de la guerre ou par la force de la volonté. »

Son appartement parisien est au fond d'une cour, un peu caché. À l'intérieur, des livres partout, classique pour une ancienne d'ULM. « *L'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble ?* » Dans *Rupture(s)*, cette citation de Perec interpelle. On imagine qu'elle fait écho aux années étudiantes phagocytées par la maladie. De là vient la colère que l'on devine, de cette maladie auto-immune présente depuis ses 17 ans. Une décennie a été nécessaire pour la diagnostiquer. Ces années d'études qui auraient dû être exaltantes, elle les a passées dans la crainte des crises, douleurs, migraines et états dépressifs inexpliqués. « *C'est une maladie par crises avec des moments de rémission, de latence, et d'autres où l'on ne tient pas debout. Il en résulte un sentiment d'urgence. Quand je vais bien, c'est intense, je travaille beaucoup car plane toujours cette menace.* » On l'interroge sur l'errance d'examens en hôpitaux et sur ces années mal vécues. « *J'ai eu l'impression d'être exclue de la vie que les gens de mon âge pouvaient vivre. Si une chose m'a été volée, ce sont mes années de 20 à 25 ans : passer à côté de sa vie, avoir le corps d'une vieille personne…* » Mais elle ne nomme jamais la maladie afin que cette dernière ne la résume pas : « *Je ne veux pas être obsédée par la maladie.* »

LA TENTATION DE LA TRANSGRESSION

Son pendant, le sentiment d'urgence, explique cet attachement à la passion, à vivre les choses, à changer de place. « *Si l'on se laisse prendre par la passion, c'est parce qu'elle nous délivre d'une identité dans laquelle on s'était laissé enfermer, par contrainte, habitude ou résignation, ainsi que de la frustration de n'être pas vraiment soi-même. Cette passion amoureuse semble être une fuite, mais elle exprime plus profondément le désir de se libérer de soi par la mise à mort de son personnage social.* » Les pages consacrées à la passion sont ses préférées d'*Être à sa place*. Elle l'aime aussi dans les romans et cite *Feu* de Maria Pourchet ou *Connemara* de Nicolas Mathieu. Le succès de ses livres – qu'elle ne réalise pas vraiment – lui apporte une grande satisfaction : « *Je rentre dans cette communauté – celle de la littérature – par le côté, il me permet de rencontrer beaucoup d'écrivains et d'autrices.* » Dans ses livres, Claire Marin mêle toujours philosophie et littérature. « *J'aime sa délicatesse et cette élégance qui consiste à traiter de sujets intimes et universels en ne choisissant pas entre philosophie et littérature, en évitant le pédagogisme tout en traçant des lignes de fuite vers d'autres livres que les siens* », nous dit d'ailleurs d'elle Nicolas Mathieu.

La philosophe rêve d'écrire un roman. « *La place qu'on garde nous inscrit dans une certaine continuité, mais elle peut aussi briser l'élan en nous. On est alors tenté par la transgression, même minime* », peut-on lire dans *Être à sa place*. Et si la transgression pour Claire Marin était l'écriture d'un grand roman d'amour ? Car se sauver, pour cette grande intranquille, consiste surtout à ne pas se répéter ou à se laisser enfermer. ■ **Aurélie Marcireau**

RTL

ÊTRE À SA PLACE
CLAIRE MARIN
L'OBSERVATOIRE

L'émotion de censure

Il faut certes se méfier des émotions, tout en se gardant d'y voir un principe absolu. Se méfier de la méfiance ? On y songe, à la lecture du formidable petit traité d'Ilaria Gaspari. « *Les émotions que nous éprouvons nous rendent humains*, écrit-elle, *mais pour éviter qu'elles ne deviennent passions tristes, il faut que nous nous fiions à ce qu'elles nous disent, de nous-mêmes, mais aussi des autres.* » C'est l'un des axes de ce *Petit manuel philosophique à l'intention des grands émotifs* qui, disons-le, n'a rien d'un ouvrage de développement personnel comme il en pleut tant dans les librairies. L'Italienne a choisi ici une forme hybride, bien équilibrée, mêlant à loisir l'autobiographie – à travers des anecdotes personnelles révélatrices –, l'analyse psychologique et les théories philosophiques. Angoisse, envie, jalousie, émerveillement et colère sont ainsi décortiqués à la lumière des travaux de Spinoza, Descartes, Aristote, Diderot ou Kierkegaard – le tout sous l'égide de Dante. La théorie est incarnée par divers épisodes de la vie de la jeune philosophe, évoquant de manière malicieuse (et subtilement décalée) ses échecs au permis de conduire, son besoin obsessionnel de s'excuser, les promenades de son chien ou l'amusie dont elle souffre – soit l'impossibilité de ressentir la musique. Alors, assumons nos émotions ! ■ **Baptiste Liger**

CHIARA STAMPACCHIA/PUF

PETIT MANUEL PHILOSOPHIQUE À L'INTENTION DES GRANDS ÉMOTIFS
ILARIA GASPARI
PUF

SUCCÈS

TEMPÊTE DANS LE BOCAL. LA NOUVELLE CIVILISATION DU POISSON ROUGE
BRUNO PATINO
GRASSET

Après le succès de *La Civilisation du poisson rouge*, Bruno Patino, le patron d'Arte, réfléchit dans *Tempête dans le bocal* aux moyens d'échapper aux écrans. Sans excès d'optimisme, il dresse un tableau de l'emprise des réseaux sociaux, mais aussi des pistes qui s'offrent à nous pour créer une *« datacratie »* et non être victime d'une *« datature »*. Au travers de différentes questions, il expose un agenda pour que cesse le piratage des cerveaux dont nous sommes tous victimes. J.B.

RÉVEILLONS-NOUS
EDGAR MORIN
DENOËL

Comment faire face aux crises climatique et démocratique qui frappent le monde en général et la France en particulier ? À 101 ans, Edgar Morin nous livre des réponses de bon sens : réserver un accueil décent aux immigrés, remettre en cause la vulgate selon laquelle on peut tout régler par la technique et le progrès scientifique, organiser la décroissance de *« ce qui pollue et détruit »*. Incorrigible optimiste, Morin veut croire que cette *« politique humaniste de salut public »* est encore possible. Jean-François Paillard

CAHIERS D'INSOUCIANCE
ALEXANDRE JOLLIEN
GALLIMARD

Comment se sentir mieux avec soi-même en nommant et reconnaissant le mal qui nous ronge ? Le philosophe Alexandre Jollien y répond avec ses *Cahiers d'insouciance*. Il y combat e découragement en revenant *« au bien véritable »*, philosophe dans le terreau du quotidien et rappelle que 40 % de notre bonheur dépendent de la manière dont l'individu accueille ce qui lui arrive. Voici un petit cahier pour se désintoxiquer de l'individualisme et de la peur du rejet, pour conserver sa liberté au milieu des contrariétés. S.P.

BORIS CYRULNIK ▪ ANDRÉ COMTE-SPONVILLE

Critique de la pensée facile

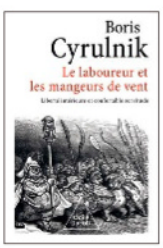
Trouver le chemin de la liberté intérieure, découvrir de grands penseurs qui éclairent notre réflexion. Voici deux quêtes tout à la fois édifiantes et passionnantes.

À 6 ans, des adultes ont voulu le tuer, sans qu'il en comprenne la raison. Boris Cyrulnik a fait de la compréhension de son histoire une quête vers l'humanité. Si le neuropsychiatre s'est déjà raconté en nous initiant au concept de résilience, il la transmet dans *Le Laboureur et les Mangeurs de vent* avec une conviction nouvelle. Celle que la volonté de penser et de comprendre par soi-même est le seul chemin de liberté qui vaille. Au contraire de tous ceux qui paresseusement préfèrent suivre la doxa *« comme une certitude délicieuse »*. Ce sont ces mangeurs de vent dont il dresse un portrait troublant tant il est banal, rejoignant ainsi les travaux de la philosophe Hannah Arendt sur la banalité du mal.

À l'heure où l'on s'invective sur les plateaux de télévision, où les clôtures se serrent davantage chaque jour comme un remède à l'insécurité, le propos de Cyrulnik sonne comme un avertissement à ne pas rester entre soi au risque d'évoluer vers une morale perverse. Celle dans laquelle *« l'on se solidarise entre proches, en se coupant de ceux qui pensent autrement, en ignorant leurs souffrances, en les laissant mourir avec indifférence et parfois même en éprouvant un discret plaisir »*. On ne sait plus s'il s'agit du monde d'hier ou de celui d'aujourd'hui tant l'écho est puissant face à tous ceux qui transforment leurs croyances en certitudes, et pétrifient la pensée.

« Méfions-nous des idées claires, elles sont réductrices », nous dit Boris Cyrulnik. Une affirmation que ne démentira pas le philosophe André Comte-Sponville qui lui, veut nous rappeler au *Plaisir de penser*, dans son *« introduction à la philosophie »*. Avec son anthologie personnelle, le philosophe nous aide à tracer le chemin de notre pensée propre en l'éclairant par les illustres penseurs. *« C'est une réflexion sur les savoirs disponibles »* pour mieux nous encourager à philosopher, sur le monde, la société, sur ce que l'expérience nous apprend et nous laisse ignorer. À nous de prolonger la réflexion, de la frotter aux grands auteurs, et de réaliser à quel point *« la philosophie est une dimension constitutive de la nature humaine »*. ■

Sophie Péters



LE LABOUREUR ET LES MANGEURS DE VENT. LIBERTÉ INTÉRIEURE ET CONFORTABLE SERVITUDE
BORIS CYRULNIK
ODILE JACOB

LE PLAISIR DE PENSER. UNE INTRODUCTION À LA PHILOSOPHIE
ANDRÉ COMTE-SPONVILLE
VUIBERT

DRFP/ODILE JACOB – JOËL SAGET/AFP/VUIBERT

POLÉMIQUE **VICTOR CASTANET**

Les pieds dans l'Ehpad

Levant le voile sur un système mortifère, l'enquête choc *Les Fossoyeurs* est devenue un véritable phénomène d'édition. Un succès à la hauteur de l'émoi provoqué.

Trois couches par jour, c'est le nombre maximum de changes valant quelques centimes concédé aux patients incontinents des Bords de Seine, un Ephad quatre étoiles de Neuilly facturant l'hébergement mensuel entre 6 500 et 12 000 euros. Alors que la France sortait hébétée du Covid-19 qui avait fauché des milliers de pensionnaires de maisons de retraite, *Les Fossoyeurs*, l'enquête impeccable de Victor Castanet sur le groupe Orpea, a été propulsé au sommet des ventes. Ce livre dense sur un métier austère a semblé faire œuvre cathartique en fournissant un coupable expiatoire à une crise tant morale que sanitaire.

Avec ses 110 000 lits et ses 1 110 établissements répartis dans 23 pays, Orpea est le numéro un mondial d'un métier que son fondateur, le neuropsychiatre Jean-Claude Marian, décrit comme le « *parcage de vieux* ».

Le livre de Castanet, né d'un papier pour *M*, le magazine du *Monde* (« L'homosexualité interdite de séjour en Ehpad ») qui avait été pour lui l'occasion de découvrir les dysfonctionnements des Bords de Seine, va au-delà des cas de maltraitances révoltantes largement relayés par la presse. Il raconte, en s'appuyant sur des dizaines de témoignages, un système dans lequel tout est fait pour optimiser le profit au détriment des résidents. « *J'ai découvert, incrédule, qu'Orpea avait réussi le tour de force d'industrialiser le secteur de la dépendance, pourtant peuplé de corps* […]. *Des dizaines de milliers d'hommes et de femmes ont été transformés en simples produits de consommation ; les personnes âgées, réduites à des chiffres ; les politiques de santé du groupe, à des équations budgétaires.* »

Alors même qu'une grande partie des ressources du groupe, en France en tout cas, vient de la Sécurité sociale, dont la manne se change en superprofits et en rétrocommissions. Sous l'œil plus ou moins bienveillant de l'ancien ministre de la Santé et obligé du groupe, Xavier Bertrand.

Se forgeant une solide image de Tintin du coin de la rue, Victor Castanet affirme avoir refusé 15 millions d'euros proposés par un intermédiaire improbable pour laisser tomber son enquête, et termine son livre en donnant son e-mail. ■

Jacques Braunstein

RTL

LES FOSSOYEURS
VICTOR CASTANET
FAYARD

LE CHOIX DU LIBRAIRE

« Un savoir de débats, non de chapelles »

Pierre Coutelle, libraire chez Mollat* à Bordeaux, s'enthousiasme pour *Homo numericus*, cet essai très réussi de vulgarisation économique.

« Daniel Cohen, c'est la grande figure en librairie de la vulgarisation économique, au sens positif du mot, et *Homo numericus* en est un nouvel exemple très réussi. Son livre pose la question du devenir de la société à l'âge des réseaux sociaux, mais aussi, plus largement, celui de notre civilisation. J'aime cette manière qu'il a de convoquer les auteurs de référence sur son sujet – Eva Illouz, Michel Desmurget, etc. – en y ajoutant sa touche, cette façon bien à lui de construire un récit global à partir d'une synthèse sur l'état des savoirs. Les réseaux sociaux sont pour lui le clou final enfoncé dans le cercueil de la société, déjà largement laminée par la contre-révolution culturelle des années 1980, faisant suite à celle des années 1960. Son essai n'est pas un livre de déploration pure : pour faire pièce à l'utopie libertarienne du numérique qui a fini, dans une certaine mesure, par se concrétiser, il suggère un modèle fondé sur le partage des connaissances au sein de communautés ayant le savoir comme point commun. Un savoir de débats, et non de chapelles. » ■

Propos recueillis par Claire Chartier
**mollat.com*

HOMO NUMERICUS. LA « CIVILISATION » QUI VIENT
DANIEL COHEN
ALBIN MICHEL

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/FAYARD

3 RAISONS DE RELIRE

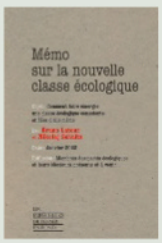
Bruno Latour

Une renommée internationale
Pratiquées dans des domaines assez variés, les recherches du scientifique décédé le 9 octobre dernier à l'âge de 75 ans lui ont valu une gloire, certes tardive, dans le monde entier. Ce chrétien assumé et paradoxal a voulu faire redescendre les hommes sur Terre. Ainsi, sa critique de la construction du fait scientifique visait à montrer comment la science se fait. Il s'est ainsi intéressé à la vie de laboratoire, à la manière dont des équipes scientifiques agencent concrètement le réel, le tordent afin qu'il entre dans des catégories qui, comme pour la découverte de l'endorphine, le font admettre pour un fait objectif. Ainsi, on ne s'en laissera plus compter par l'idéologie de la science pure.

Une critique radicale des illusions modernistes et postmodernistes
Ainsi, dans *Nous n'avons jamais été modernes*, il a mis en lumière la prise de conscience de la nécessité d'une *« reterritorialisation »*, d'un retour non à la terre ou au terroir, mais à un nouvel enracinement concret dans ce qu'il appelle *« Gaïa »*.

Le souci de se tenir toujours au plus près des médiations concrètes
Et plus exactement de celles qui exigent les modes spécifiques de *« véridiction »* (d'énoncer le vrai) : chaque type de vérité (en science, en politique, en droit, etc.) doit induire ses modes de vérifications propres. On y songera en se plongeant dans son *Mémo sur la nouvelle classe écologique*, coécrit avec Nikolaj Schultz, paru en début d'année.

Jean Montenot (avec Baptiste Liger)



MÉMO SUR LA NOUVELLE CLASSE ÉCOLOGIQUE
BRUNO LATOUR, NIKOLAJ SCHULTZ
LES EMPÊCHEURS DE PENSER EN ROND

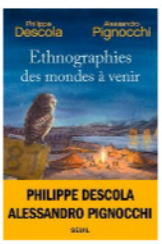
PHILIPPE DESCOLA ▪ ALESSANDRO PIGNOCCHI

Variation sur le vivant

Changer notre rapport à la nature pour changer le monde, voilà ce que proposent les deux auteurs au long d'une conversation salutaire, entre textes et images.

Belle rencontre que celle de l'anthropologue et professeur au Collège de France, Philippe Descola, et du chercheur en sciences cognitives et dessinateur écologiste Alessandro Pignocchi. Solidaire des « zadistes » de Notre-Dame-des-Landes, Pignocchi est l'auteur d'*Anent. Nouvelles des Indiens jivaros*. Il y conte son séjour en Équateur chez les Achuar, un peuple d'Amazonie auprès duquel Descola avait déjà séjourné. Ce dernier en avait fait un récit saisissant publié en 1993 dans la collection « Terre humaine » : *Les Lances du crépuscule*. Le récit de Pignocchi était assez désappointant : *« Ce monde était* […] *trop lointain pour que j'en tire* […] *des directives précises qu'il aurait été possible d'importer chez nous »*, écrit-il. L'homme est en effet convaincu qu'il va falloir, dans un avenir proche, *« transformer notre rapport aux vivants dans son ensemble »*. Non pas seulement en essayant de protéger la *« nature »*, ce mot-valise qui n'est qu'une construction sociale de l'Occident moderne, mais en *« défaisant la distinction même entre nature et culture pour inviter les plantes, les animaux et les milieux de vie à partager la sociabilité des humains »*. C'est ce à quoi nous invite *Ethnographies des mondes à venir*, un ouvrage passionnant : à côté des dessins pleins d'humour de Pignocchi se déploie une discussion serrée entre l'écologiste et l'anthropologue sur les moyens d'y parvenir. Rassurons-nous, il en existe *« une infinité »*. Seule condition : *« qu'ils s'adossent à un État-providence – et des collectifs – qui se consacre dans ses marges à développer des formes de vie communes alternatives à celles qu'il promeut lui-même en son cœur »*. ■

Jean-François Paillard



ETHNOGRAPHIES DES MONDES À VENIR
PHILIPPE DESCOLA, ALESSANDRO PIGNOCCHI
SEUIL

Bon sang de bon suaire

C'est Jésus de Nazareth, mort sur la croix et mis au tombeau, qui figure sur le Saint Suaire de Turin, miraculeusement préservé, affirme Jean-Christian Petitfils, passionné par le sujet depuis quarante ans. Les preuves ? Le linceul remonterait bien au I^er^ siècle et l'on y a retrouvé du sang et du liquide séreux, des traces de plantes et de pollen des environs de la mer Morte. Mais comment expliquer que cette image ne soit pas peinte et qu'elle résiste à l'eau et à la chaleur ? Malgré une enquête scrupuleuse menée dans *Le Saint Suaire de Turin*, la question reste entière. Quant au *« mystère de la Résurrection »*, selon l'historien catholique, il ne peut s'entendre et se vivre que dans la foi. ■

Emmanuel Hecht

LE SAINT SUAIRE DE TURIN. TÉMOIN DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST
JEAN-CHRISTIAN PETITFILS
TALLANDIER

ALEXANDRE ISARD/GRASSET

PORTRAIT DELPHINE HORVILLEUR

L'identité en pièces

Après le succès de *Vivre avec nos morts*, qui vient de remporter le prix Renaudot poche, *Il n'y a pas de Ajar* confirme le talent de l'autrice, la plaçant parmi les plumes qui comptent.

« *Je ne m'en suis pas rendu compte en l'écrivant mais en allant voir la pièce.* » L'avantage d'écrire un monologue est qu'on peut aller le voir sur scène ensuite pour prendre la mesure de l'audace de son travail. Il est en effet très audacieux, le dernier livre de Delphine Horvilleur : une trentaine de pages de préface, suivies d'un monologue du fils imaginaire d'Émile Ajar. Il faut savoir qu'Ajar/Gary est le *dibbouk* – « *un être dont l'âme est attachée à la vôtre* » – de la rabbin.

Ce « *monologue contre l'identité* » s'est déjà vendu à 36 000 exemplaires quand *Vivre avec nos morts,* paru l'an dernier, a atteint les 210 000. Elle s'étonne des « *synchronicités* ». « *J'ai sorti un livre sur l'antisémitisme – je ne pouvais pas le prévoir – au moment où les chiffres des actes antisémites explosaient. J'ai commencé celui sur les morts bien avant la pandémie. À la rentrée, j'ai été troublée par le nombre d'ouvrages traitant de l'identité.* » En plus d'être dans l'air du temps, ses livres sont des outils, des boussoles. Après *Vivre avec nos morts,* elle a reçu des milliers de lettres auxquelles elle s'efforce de répondre. « *Cela raconte à quel point on a été enfermés dans nos maisons, nos assignations identitaires.* » L'enfermement, l'immobilisme, c'est la hantise de cette femme de 48 ans aux yeux vifs et à la parole en cascade. Justement, l'identité devient problématique, selon elle, quand elle contraint à l'impossibilité d'être autre chose : « *On regarde les gens comme des bouts d'eux-mêmes, monolithiques et appauvris.* » Dans son livre, cette mère de trois enfants dénonce l'étau identitaire entre les voies conservatrices, qui lient tout à la naissance, et celles de l'hyper individualisme, qui estiment que nous ne sommes que ce que nous décidons d'être… en oubliant les héritages. « *On est qui on est parce qu'on est né quelque part et qu'on en a fait quelque chose. Nous ne sommes pas contraints par nos origines mais nous ne pouvons faire sans.* »

CRÉER DES PONTS ET PARLER AU CŒUR

Dans la trousse Horvilleur, on trouve aussi un balancier. Elle veut transmettre, partager, relier, créer des ponts entre les cultures, les religions et même les générations. Ce matin de novembre, elle s'inquiète du clivage entre les baby-boomers et la génération X. Elle donne à la sienne, née dans les années 1970, une mission : « *Je comprends l'état d'esprit de mes parents et je comprends les angoisses de mes enfants. On est pile à l'endroit où l'on peut tenir la main à ces deux générations.* » Mais comment établir des ponts qui résistent ? « *Les temps de crise ou de peur dans l'Histoire sont toujours des moments où l'on détruit des ponts pour construire des murs. La première chose qu'on bombarde dans une guerre, ce sont les ponts, pour se barricader.* » Alors, il faut « *penser* » la peur et entrer « *dans une forme d'action politique* ». La fan de karaoké critique les émissions et personnalités qui « *parlent aux tripes plus qu'à la tête* ». Entre les deux, il y a le cœur. C'est à lui, sans doute, qu'il faut s'adresser. « *Rendre visite à la maison de l'autre est la meilleure façon de connaître la sienne* », aime-t-elle répéter. Delphine Horvilleur a vécu aux États-Unis, en Israël, a étudié la médecine, dirige une revue. Nomade en tous domaines, mais lestée par les héritages. LA question, explique-t-elle, est « *comment survivre mais aussi comment sur-vivre. L'enjeu de l'existence est d'avoir un vie plus grande que sa naissance, que ce qui était écrit* ». Pour avoir plusieurs vies, Romain Gary avait ses pseudos, Delphine Horvilleur, ses livres… et tout le reste. ■

Aurélie Marcireau

IL N'Y A PAS DE AJAR. MONOLOGUE CONTRE L'IDENTITÉ
DELPHINE HORVILLEUR
GRASSET

ENTRETIEN CROISÉ

LUDIVINE BANTIGNY ▪ MICHAËL FŒSSEL

« L'écriture comme la lecture sont déjà des actes politiques »

Devant des mouvements de révolte aujourd'hui pluriels, l'historienne et le philosophe nous rappellent que l'engagement politique peut s'appuyer sur des expériences sensibles et joyeuses. La lecture et l'écriture étant également des leviers pour faire bouger les lignes.

Vous avez l'un et l'autre étudié des moments de révolte (la Commune, Mai 68…) et d'autres d'aphasie (l'année 1938…). Où en sommes-nous aujourd'hui de nos luttes ?

Ludivine Bantigny. Elles s'expriment à la fois sous la forme d'une colère latente et d'une réflexion plus critique à l'égard du système dans lequel on vit : le capitalisme. Les années 1980 ont encouragé à la résignation face à une forme d'organisation posée comme une évidence : *« Il n'y a pas d'alternative »*, disaient Margaret Thatcher et bien d'autres après elle. Or aujourd'hui se dressent des consciences aiguisées qui ont renoué avec une critique radicale. De plus, la révolte n'est plus seulement sur la défensive, elle est redevenue inventive. Elle peut prendre la forme de soulèvements populaires, comme l'impressionnant moment « Gilets jaunes », ou de mouvements sociaux puissants, mais aussi celle d'initiatives éparses : ce sont des pratiques politiques plus que des théories. En revanche, entre les revendications immédiates – salaires, retraites, assurance chômage, santé, écologie, etc. – et les volontés de rupture profonde et réfléchie, il manque quelques maillons indiquant les conditions matérielles du changement.

Michaël Fœssel. Le paradigme révolutionnaire a été abandonné au moment où l'on s'est mis à concevoir la politique en fonction de procédures qui laissent peu de place à la spontanéité – ce que résume l'expression « État de droit ». Aujourd'hui, les révoltes plurielles répondent à la désillusion face au système néolibéral : la jeunesse refuse de continuer à voir sa vie alterner entre consommation et effondrement. Une grande partie entend rompre avec des principes d'organisation sociale qui n'avaient d'autre fonction que leur « productivité ». Après la disparition prétendument heureuse du politique, on assiste donc à une politisation généralisée. Tant l'écologie que le féminisme montrent que ce qui était présenté comme « naturel » dépend aussi de la décision politique. Mais attention ! Il y a aussi des révoltes fascistes, armées par le ressentiment. Voilà pourquoi on ne peut pas se contenter de l'indignation, il faut essayer d'articuler nos colères à des désirs d'émancipation positifs.

ASTRID DI CROLLALANZA/SEUIL – HANNAH ASSOULINE/PUF

Quels sont donc nos leviers pour contribuer à faire changer les choses ?

M. F. Il existe un *« trésor perdu de la révolution »*, comme le disait Hannah Arendt, il réside dans les expériences accumulées par les luttes, même si elles ont finalement échoué. Car l'engagement politique n'est pas seulement porté par le désir d'alternative, d'un autre système, d'une autre vie ; il s'appuie sur des expériences sensibles et joyeuses qui échappent à la logique de domination. J'insiste sur le plaisir par opposition au désir : il y a déjà dans notre expérience quotidienne des formes de liens, d'expériences collectives, d'associations qui nous révèlent ce qui, dans l'enfer, n'est pas l'enfer. Il est injuste de considérer comme utopistes ceux qui engagent ces

Manifestation d'étudiants lors de la grève générale en mai 1968, qui rassembla 800 000 personnes dans les rues.

expériences alternatives. De plus, réfléchir sur les plaisirs engagés nous protège de la tentation de vouloir nous comporter comme des saints dans un monde injuste. En fait, « Éros » au sens large n'a pas du tout épuisé sa puissance subversive, et il n'est pas question d'abandonner le discours hédoniste à des mâles réactionnaires qui, contre l'écologie et contre le féminisme, se veulent des « bons vivants ». Ceux-là ne veulent jouir qu'à condition d'être les seuls à le faire !

L. B. L'expérience sensible du politique, par exemple via la grève générale et l'occupation des lieux de travail comme en 1936 et 1968, correspond de fait souvent à des affects joyeux, heureux et émancipateurs, même s'ils sont complexes et entremêlés. C'est un certain rapport à la conscience historique qui produit cette joie. L'idée de se sentir des protagonistes de l'Histoire permet de reprendre possession de sa propre existence, individuelle et collective. Les théories politiques méconnaissent souvent cette dimension – celle d'une expérience affective. Ainsi, au lieu d'aborder la politique selon un angle économiste voire parfois économiciste, on peut l'approcher par l'affect, la subjectivité, l'humanité engagée dans la révolte. Nous aurions, dans le même élan, besoin d'une histoire politique du bonheur.

Comment l'écriture et la lecture de livres peuvent-elles être une manière de participer à ces mouvements ? À quoi sert de lire, alors qu'il arrive qu'après avoir compris on se sente aussi impuissant qu'avant ?

L. B. Cette question trouve sa réponse dans la pratique, où elle rejoint précisément l'expérience sensible du politique. Dans mon livre sur Mai 68, l'analyse n'occulte pas les affects des protagonistes afin de surmonter la division, très occidentale, entre raison et émotion, sans jamais pour autant dépolitiser les actions. Dans l'ouvrage que j'ai consacré à la Commune de Paris, le fait d'écrire des lettres à des actrices et acteurs de cette histoire, connus et inconnus, voulait incarner l'idée que « la Commune n'est pas morte ». À partir d'un travail d'archives, j'ai voulu m'adresser à eux afin de créer une expérience sensible de projets concrets

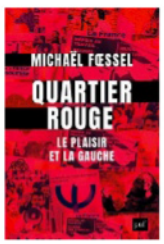
> « On ne peut pas se contenter de l'indignation, il faut articuler nos colères à des désirs d'émancipation positifs »

et tangibles, et les ponts qui relient hier et aujourd'hui. Tel peut être le rôle de l'Histoire : non pas seulement exhumer le passé pour le plaisir, mais réfléchir à des manières de l'actualiser. Il s'agit enfin de contrarier le fétichisme qui nous attache à des légendes. Par exemple, on représente la Commune comme un échec, alors que beaucoup d'innovations ont réussi, dans une grande richesse d'inventivité. Inversement, on se réfère au Front populaire d'une façon romantique, sans tenir compte du retour répressif qui a suivi la grève généralisée. Comprendre ces expériences passées est dès lors utile au présent.

M. F. Rien de ce que j'écris n'est déconnecté du sentiment d'une certaine urgence. Or, cette urgence s'est présentée à moi, au moment d'écrire *Récidive,* sous l'aspect de la « dé-démocratisation » contemporaine, qui prend de plus en plus le caractère d'une fascisation de nos sociétés. Bien sûr, mon analyse a pris un détour en étudiant la presse de 1938 ; mais ce détour a pour fonction de nous rendre sensibles à des échos entre deux périodes de l'Histoire. Plus qu'une répétition (par principe, les événements ne se répètent pas), c'est une grammaire autoritaire et violente commune au passé et au présent que j'ai essayé de reconstituer. Le sentiment d'impuissance provient d'abord d'une panne du jugement, une sidération qui rend l'analyse aussi impossible que l'action. C'est pourquoi j'essaie de reconquérir le concept ou la compréhension en partant du vécu. Pareillement, quand j'écris sur la consolation ou le plaisir, je cherche des passerelles entre des expériences que nous tendons à vivre individuellement et la politique, y compris dans ce qu'elle signifiait historiquement. L'écriture comme la lecture sont déjà des actes politiques, non pas en ce qu'elles transforment immédiatement nos situations objectives (elles n'en ont pas les moyens), mais parce qu'elles constituent en elles-mêmes des expériences où l'on se trouve plus heureux d'être plus libres. ■

Propos recueillis par Maxime Rovere

L'ENSAUVAGEMENT DU CAPITAL
LUDIVINE BANTIGNY
SEUIL



QUARTIER ROUGE
MICHAËL FŒSSEL
PUF

MANUEL BIDERMANAS/AKG IMAGES

INCONTOURNABLE **ANDREAS KAPPELER**

Aux racines de la guerre

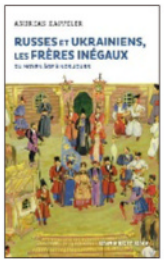
L'historien autrichien fut le premier à porter notre attention sur la dimension de lutte de libération nationale des Ukrainiens face aux Russes dans le conflit actuel. Un sujet largement présent dans la production éditoriale de l'année.

Au début de l'« opération militaire spéciale » russe en Ukraine, nos médias ont mis l'accent exclusif sur ses raisons géostratégiques . Et puis, devant la résilience des Ukrainiens, une autre dimension du conflit est apparue: cette première « *guerre de haute intensité* » en Europe depuis 1945 plonge aussi ses racines dans l'histoire plus que millénaire d'un pays à la fois très proche et très éloigné de la Russie. Ce biais illustre le rôle politique que jouent les récits nationaux dans notre perception des événements. Car, comme le soutient Nicolas Werth dans son *Poutine historien en chef* (Gallimard/Tracts), nous, Européens de l'Ouest, avons jusqu'à présent repris sans nous en rendre compte le narratif des « Grands-Russes » magnifié par Poutine et qui fait de l'Ukraine des « Petits-Russes » une simple « *région* » de la Russie.

Le grand apport de *Russes et Ukrainiens*, d'Andreas Kappeler, est de redresser cette vision historiographique intéressée. Car si la Russie moscovite procède bien d'une extension du royaume de la Rous'médiévale de Kiev, les deux entités ont évolué de façon séparée pendant quatre longs siècles. Du XIVe au XVIIe, une grande part de ce qui constitue l'actuelle Ukraine était entièrement intégrée dans l'Europe. Au point d'être le canal de la première occidentalisation de la Russie. Tout changea quand, au milieu du XVIIe siècle, pour se libérer de la domination polono-lituanienne, des Cosaques de la steppe ukrainienne firent allégeance au tsar. Commença alors un processus de fusion des deux États, avec un métissage des populations, une colonisation intérieure et une russification des Ukrainiens, lesquels, par la suite, pactisèrent avec les ennemis de la Russie – la Suède, puis la Pologne et l'Allemagne hitlérienne – afin de se dégager de son emprise.

De là le cliché encore actif en Russie, et qui a fait retour avec l'idée d'une Ukraine « *néonazie* » manipulée par l'« *Occident collectif* », d'un peuple traître en qui on ne peut faire confiance et à qui le grand frère russe doit sans cesse montrer le chemin. On comprend, dans ces conditions, la violence extrême d'un conflit qui à des raisons géostratégiques concrètes mêle un amour-haine propice à toutes les passions. On comprend aussi que, comme l'écrit le géographe et ancien diplomate Michel Foucher dans *Ukraine-Russie, la carte mentale du duel* (Gallimard/Tracts), l'espace de négociation entre les deux protagonistes soit a priori nul – chacun, l'Ukraine avec sa volonté de bâtir une nation souveraine, et la Russie avec son rêve de reconstituer son empire, luttant pour son existence propre. Sinon que, devant leur extraordinaire résistance, seuls les soutiens les plus fanatiques du régime poutinien croient encore que les Ukrainiens réintégreront un jour le giron du monde russe. Pour l'instant, l'unique avancée positive, si l'on ose dire, de cette effroyable guerre… ■

Patrice Bollon



RUSSES ET UKRAINIENS, LES FRÈRES INÉGAUX. DU MOYEN ÂGE À NOS JOURS
ANDREAS KAPPELER
CNRS

Royales !

Les éditions Perrin reprennent la magnifique série consacrée aux *Reines de France* par Simone Bertière, spécialiste de littérature et d'histoire moderne. Une série dont le premier volume, de facture luxueuse, entoilée, et recouvert d'une belle jaquette en couleur, est consacré aux souveraines de la dynastie des Valois. Des femmes hautes en couleur, dont la plus célèbre reste Catherine de Médicis, ambitieuse et tragique souveraine des guerres de Religion. Par mille détails de la vie de cour, Simone Bertière montre combien être femme était une contrainte en ce temps. Bien sûr, Anne de Bretagne ou Marie de Médicis incarnent par moments le pouvoir. Mais elles sont aussi des outils dans la stratégie de leur famille. Mariées sur ordre, parfois encore dans l'enfance, elles subissent les contraintes de la vie de cour. Le livre permet d'entrer dans leur intimité, de sonder parfois leur pensée, grâce à des sources abondantes. Chacune de ces vies constitue une aventure palpitante, entre triomphe et drames. Et au-dessus plane la France naissante. ■

F.-d.A.

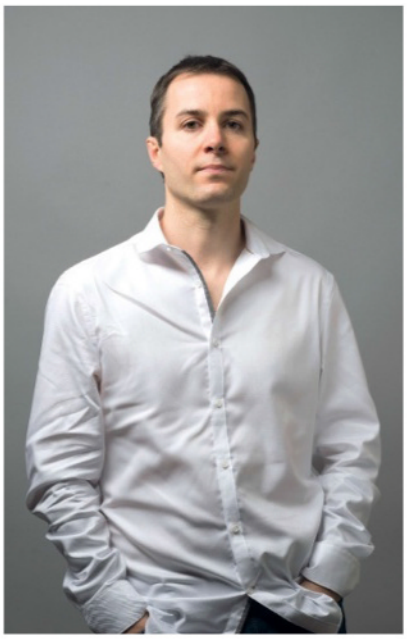
LES REINES DE FRANCE. LE SIÈCLE DES VALOIS
SIMONE BERTIÈRE
PERRIN

DR/CNRS EDITIONS

LAURENT JOLY

Au nom de la vérité

Le chercheur revient sur des événements majeurs de notre histoire. Avec un point commun, traquer le mensonge et rétablir la véracité des faits.

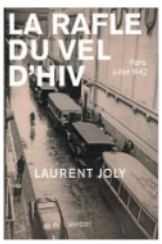


Rares sont les historiens qui publient la même année deux contributions majeures. C'est le cas de Laurent Joly. La première est consacrée à *La Rafle du Vel d'Hiv*, un travail fondamental sur l'arrestation en masse de Juifs parisiens, les 16 et 17 juillet 1942. Au total, 12 884 victimes sont prises dans les filets de la police française qui a collaboré activement avec les autorités occupantes allemandes afin d'appliquer au forceps la politique génocidaire en France. Ce moment change tout dans le rapport des Français avec la minorité juive. Prenant conscience que la mort attend leurs concitoyens, une grande partie d'entre eux aidera à leur sauvetage, notamment celui des enfants, mis à l'abri sous de fausses identités. Laurent Joly reconstitue les choix décisifs des autorités, la mise en œuvre, les réactions… Tous les détails qui ont constitué autant d'intrusions allemandes dans cette opération prétendument 100 % française. L'historien bouscule les catégories ordinaires du jugement sur la politique de déportation en France. Mise en œuvre par Vichy avec zèle, elle s'emboîte dans la stratégie allemande. Le livre fait donc fi des chimères du polémiste Éric Zemmour. Vichy n'a pas sauvé les Juifs.

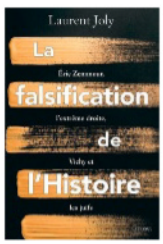
C'est contre ce mensonge que son second ouvrage de l'année a été écrit : *La Falsification de l'Histoire*. Ce texte fait date. Il reprend toutes les tentatives de l'extrême droite d'exonérer le régime du maréchal Pétain de ses responsabilités, jusqu'à celle de Zemmour, en 2022. Mais il serait dommage de réduire ce texte à sa dimension polémique, car il est riche d'apports intellectuels. Il s'agit d'abord du travail d'un historien traquant les approximations, les erreurs factuelles et les détournements de faits, dans la litanie des auteurs d'extrême droite, si prompts à se prosterner devant l'effigie du maréchal Pétain. Ensuite, cette leçon de méthodologie permet de distinguer le vrai savoir des fausses prophéties.

Laurent Joly nous ramène à l'essentiel. La vérité est au fondement des démocraties. S'en écarter ou la pervertir met en péril le dessin français. Celui-là même que Zemmour prétend défendre. ■

Fabrice d'Almeida



LA RAFLE DU VEL D'HIV
LAURENT JOLY
GRASSET



LA FALSIFICATION DE L'HISTOIRE
LAURENT JOLY
GRASSET

JF PAGA/GRASSET

3 RAISONS DE LIRE

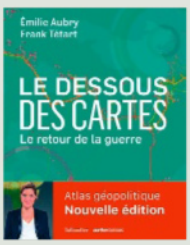
Le Dessous des cartes

Le retour de la guerre en Europe
Depuis le 24 février, une guerre classique – violation des frontières d'un État souverain et démocratique – a été déclenchée par Vladimir Poutine en Ukraine, avec son cortège de bombardements, d'exactions contre les civils et de menaces nucléaires. Le conflit a suscité *« le retour de la cartographie à la "une" de l'actualité »*, soulignent Émilie Aubry, rédactrice en chef de l'émission culte d'Arte, *Le Dessous des cartes*, créée par Jean-Christophe Victor il y a trente ans, et son coauteur, le géographe Frank Tétart.

Le chamboulement de notre continent
Cette guerre a redonné à l'Otan sa raison d'être ; aux États-Unis, l'envie de se réengager ; à l'Europe, la tentation de se réarmer. Comme déjà avec la pandémie de Covid-19, les nouveaux embargos et bouleversements des flux commerciaux constituent autant d'alertes sur nos interdépendances, nos fragilités et notre impréparation.

Un nécessaire tour du monde
Les 120 cartes et graphiques de cet atlas sont une invitation à un balayage géopolitique en 28 étapes, de Tijuana à l'île de Gotland et de Tombouctou à Wuhan. Et à la lecture d'analyses pertinentes sur le fléau des cartels au Mexique, les maux du Sahel, l'inertie de l'Afrique du Nord, la volonté de puissance de la Chine, et avant tout, l'urgence climatique et son lot de catastrophes annoncées.

Emmanuel Hecht



LE DESSOUS DES CARTES. LE RETOUR DE LA GUERRE
ÉMILIE AUBRY, FRANK TÉTART
TALLANDIER/ARTE

PORTRAIT NASTASSJA MARTIN

Sur le terrain des âmes

COUP DE CŒUR 2022

Après *Croire aux fauves*, l'anthropologue du Grand Nord subjugue à nouveau avec ce récit édifiant, fruit de son expérience au Kamchatka, où se confrontent cosmologie autochtone et réalité politique délétère.

Le Lévi-Strauss de *Tristes tropiques*, avec provocation, affirmait haïr les voyages et les explorateurs. Dans *À l'est des rêves*, Nastassja Martin affirme sa détestation des schémas et autres raisonnements qui compartimentent, avant d'opérer momentanément – et en connaissance de cause – une comparaison entre deux cultures, deux modes de vie : celui des Gwich'in en Amérique du Nord, à l'ouest du détroit de Béring, et celui des Even, côté russe. Connue aussi comme écrivaine depuis le fulgurant *Croire aux fauves*, récit de sa rencontre avec un ours qui la défigure et des conséquences qui en ont découlé sur son être, la jeune anthropologue se concentre au fil des récits sur cette friction.

Ses premiers travaux de recherche et de terrain, lors d'un travail de thèse dirigée par Philippe Descola, ont donc d'abord porté sur les Gwich'in, une tribu de l'Alaska, dernière du territoire à avoir été touchée par l'Occident. Dans *Les Âmes sauvages* (La Découverte, 2016), elle se raconte d'abord déroutée puis consternée par ce qu'elle observe : là où elle pensait recueillir des spiritualités et des coutumes vierges ou quasi vierges de toute pensée occidentale, elle trouve des êtres depuis longtemps déjà confrontés à la prédation capitaliste et en perte de repères face aux nombreuses perturbations dont cette dernière marque l'ensemble du vivant. Sa recherche passe donc par un détour conceptuel, reprend l'histoire de la colonisation américaine et de l'incapacité de la pensée occidentale à sortir du dualisme (d'un côté, la nature comme milieu duquel on extrait des ressources, de l'autre, la *wilderness* romanticisée et sanctifiée par les écologistes) pour comprendre véritablement le mode de vie autochtone. Décrivant ensuite leur rapport aux autres – membres passés et présents du groupe, animaux, tout ce que l'autrice nomme « non-humain » –, Nastassja Martin garde une plume *« en effroi »*, sa subjectivité s'y lit sans cesse dérangée, remise en question, bouleversée et, dans un rebond assuré, à même de repousser les cadres de la pensée théorique insuffisants à décrire correctement cette altérité sans l'altérer.

LA FORCE DES MYTHES ET DU RÊVE

C'est à la suite de sa conversation avec un Gwich'in, qui imagine un hypothétique retour à la vie « d'avant » en observant l'autre rive du détroit, que l'anthropologue part en quête d'un collectif autonome sur les terres du Kamchatka, en Russie. Malgré un arrière-plan, celui de l'après-URSS, bien différent, après avoir documenté les stratégies de résistance des Gwich'in, elle retrouve chez ces Even partis vivre en forêt un même élan, une *« pragmatique animiste »*, terme qu'elle emprunte à Descola. Chez son interlocutrice, Daria et les membres de sa famille, Nastassja Martin découvre sous une autre forme *« la possibilité de recommencer à rêver, c'est-à-dire de reprendre le dialogue avec les autres qu'humains sur un plan horizontal, de gens à gens, de pensées à pensées »*, cela malgré le fait que *« nos corps n'ont plus les dispositions nécessaires pour se comprendre »*. Les « autres qu'humains » sont à nouveau entendus ici comme tout ce qui possède une âme, les disparus, les animaux, jusqu'aux éléments inanimés même. D'où la force des mythes, du rêve, de toutes les formes de dialogue entendu bien au-delà d'un simple enseignement, d'un échange ou d'une communication – dialogue que Nastassja Martin, de livre en livre, retransmet elle-même formidablement en mâtinant l'anthropologie de littérature. ■

Eugénie Bourlet

À L'EST DES RÊVES. RÉPONSES EVEN AUX CRISES SYSTÉMIQUES
NASTASSJA MARTIN
LES EMPÊCHEURS DE PENSER EN ROND

MATHIEU GÉNON/REPORTERRE.NET

JEAN-FRANÇOIS BRAUNSTEIN

Réquisitoire contre le wokisme

L'auteur de *La philosophie devenue folle* met en garde contre les croyances de ce mouvement guidé par la « *haine de la raison* », et érigé en religion nouvelle.

En 2018, trois universitaires anglo-saxons adressent à des revues spécialisées dans les *gender, queer, fat studies* (les études sur le genre, l'identité queer et le « corps gros ») vingt articles délirants. Le but : voir s'ils vont être publiés. Lors de la révélation du canular, quatre ont déjà été publiés, seuls six ont été refusés. Le plus célèbre de ces textes s'intitule : « La culture du viol chez les chiens dans les parcs canins à San Francisco ». La seule question de la rédaction avait été de s'assurer que les « *règles éthiques* » concernant l'examen des organes sexuels des chiens avaient été respectées.

Mais la dérision n'a jamais terrassé une croyance, surtout si celle-ci présente les atours d'une religion. C'est le cas du wokisme, cet ensemble de « *théories* » reprises par les minorités « *conscientisées* », prêtes à en découdre avec l'« *oppresseur* » : « *l'homme blanc à vélo* », hétérosexuel adepte du « *barbecue viriliste* ». Pour le philosophe Jean-François Braunstein, professeur émérite à la Sorbonne, *La Religion woke* a ses textes sacrés, ses grands prêtres, ses rites, ses anathèmes, ses excommuniés.

Si elle s'évertue à nier la réalité (physique et biologique) et à réfuter l'universalisme, elle est d'autant plus difficile à combattre qu'elle prétend répondre à des revendications légitimes : la lutte contre les discriminations ou la réévaluation des politiques coloniales. Écueil supplémentaire : cette religion est née au sein de l'Université, l'enceinte chargée précisément, depuis les Lumières, de défendre la science contre les débordements des croyances. La seule arme qui reste ? Le « *courage* ». Avec cet essai, Jean-François Braunstein en fait indéniablement preuve, comme avant lui Brice Couturier (*Ok millennials !*) et Pascal Bruckner (*Un coupable presque parfait. La construction du bouc émissaire blanc*). L'embryon d'un mouvement de résistance ? ■

Emmanuel Hecht

LA RELIGION WOKE
JEAN-FRANÇOIS BRAUNSTEIN
GRASSET

Réparer les vivantes

Fondatrice du podcast La Poudre, la journaliste engagée dresse le portrait des *Futur.es* du féminisme d'une plume alerte et didactique, décryptant les questions de genre et la place de l'hétérosexualité dans notre société, militant pour l'écoféminisme et prônant le « *care* », cette « *éthique de la sollicitude* ». Lauren Bastide dresse également un bilan contrasté de MeToo et défend le principe de « *justice réparatrice* », qui instaurerait un dialogue entre victimes et coupables de crimes sexuels. ■

Jacques Braunstein

FUTUR.ES. COMMENT LE FÉMINISME PEUT SAUVER LE MONDE
LAUREN BASTIDE
ALLARY

SUCCÈS

FAITES VOTRE GLUCOSE RÉVOLUTION
JESSIE INCHAUSPÉ
ROBERT LAFFONT

La biochimiste Jessie Inchauspé connaît un succès mondial avec plus de 500 000 exemplaires vendus de *Faites votre glucose révolution.* Au départ, l'observation du lien entre son propre rythme glycémique et ses fatigues, fringales et humeurs. À l'arrivée : un best-seller où elle mêle anecdotes personnelles, témoignages et études scientifiques. Ses conseils laissent la communauté scientifique certes un peu sceptique, mais mieux comprendre et maîtriser notre consommation de sucre ne peut que faire du bien. Aurélie Marcireau

LES MOTS IMMIGRÉS
ERIK ORSENNA, BERNARD CERQUIGLINI
STOCK

Peut-on imaginer meilleurs conteurs que ces deux-là ? Bernard Cerquiglini, fameux linguiste, et Erik Orsenna, raconteur d'histoires hors pair, ont mêlé leur voix dans une fable. Quand l'AMI – l'*« Association des mots immigrés »* – décide de se mettre en grève pour protester contre les élans de pureté linguistique d'une candidate à la présidentielle, il devient bien compliqué de s'exprimer. Avec humour, les deux auteurs rendent un bel hommage au métissage et à tous les apports celte, italien, arabe, anglais, etc. qui font la richesse du français. A.M.

D'IMAGES ET D'EAU FRAÎCHE
MONA CHOLLET
FLAMMARION

L'essayiste féministe confie son goût compulsif pour la collecte d'images en ligne, ensuite triées par thème. On trouve ainsi dans son livre réminiscences de l'enfance, volonté de s'abriter des sursauts du monde, visions à travers les époques et les lieux qui resteront inconnus… Sa *« mémoire iconographique »* répond à autant d'envies distinctes que l'on observe devant les trouvailles ici reproduites au fil d'une réflexion sensible. E.B.

SUCCÈS

CLIMATS, CRISES. LE PLAN DE TRANSFORMATION DE L'ÉCONOMIE FRANÇAISE
THE SHIFT PROJECT
ODILE JACOB

Peut-on transformer l'économie française pour l'amener vers la sobriété énergétique ? C'est ce que vise le plan du Shift Project dans *Climats, crises* afin d'atteindre la baisse nécessaire des émissions de gaz à effet de serre. Un enjeu d'actualité, alors que le réchauffement climatique accélère. Pour comprendre cette crise, vous pouvez aussi lire *Tout comprendre (ou presque) sur le climat* (CNRS) : entre textes pédagogiques et dessins très clairs, ce dernier est à mettre entre toutes les mains. M.-D.B.

ANOMALIES COSMIQUES
AURÉLIEN BARRAU
DUNOD

La science est une poésie imparfaite, comme le conte l'astrophysicien Aurélien Barrau en plongeant au cœur de ces imperfections. *« Littéralement parlant, toutes les théories sont fausses »,* dit-il d'emblée. La démarche scientifique est constituée de failles. Bien loin d'être dommageables, elles font avancer les connaissances. Dans *Anomalies cosmiques,* Barrau déconstruit la notion même de modèle avec, toutefois, le souci de la vulgarisation scientifique. Exaltant. M.D.-B.

LES LAPINS NE MANGENT PAS DE CAROTTES
HUGO CLÉMENT
FAYARD

La crise écologique n'est pas seulement climatique : il s'agit d'une crise totale du vivant. L'humanité cause une sixième extinction de masse – des espèces entières sont menacées ou ont déjà disparu, alerte Hugo Clément. Et il s'y emploie dans son dernier ouvrage, qui relie les deux faces de l'écologie, à savoir la science et la politique. Moutons, lapins, loups, porcs : la réalité ne correspond pas à l'image que l'on s'en fait, ce qui a un impact décisif. M.D.-B.

FRANS DE WAAL

La vie genrée des singes

À partir d'études sur le comportement des primates, le célèbre éthologue invite à réfléchir sur la question de genre et la différence entre culture et nature.

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un biologiste de formation, comme le grand primatologue américano-néerlandais Frans de Waal, rejette la théorie du genre comme construction sociale telle que l'a popularisée Judith Butler. L'intéressant dans sa démarche vient du fait qu'il ne nie en revanche pas que la question se pose aussi, sous certains aspects, pour nos cousins primates chimpanzés et bonobos. Sur la foi de ses observations et de celles d'autres spécialistes, il montre, dans *Différents*, que si la biologie reste la clé du comportement des grands singes, les rôles entre mâles et femelles n'y sont pas entièrement fixés, des éléments sociaux venant les influencer, comme lorsque des bébés chimpanzés orphelins se voient recueillis et élevés par des mâles. Et, loin d'être soumises aux mâles alpha, les femelles bonobos copulent avec des partenaires souvent moins dominants ou plus jeunes : elles les choisissent. Ainsi de suite. Une vaste synthèse qui délivre une vision plus souple des rapports entre nature et culture, déjouant les fausses certitudes des discours biologisants réactionnaires et de ceux culturels « progressistes » : *Différents* a cette qualité devenue rare d'être simplement vrai. ■

Patrice Bollon

DIFFÉRENTS. LE GENRE VU PAR UN PRIMATOLOGUE
FRANS DE WAAL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

Voyage au sommet

Les montagnes *« portent en elles des histoires immenses, car elles sont le refuge du monde dans son aspect originel »,* écrit Blandine Pluchet. Et c'est en tant que physicienne qu'elle est partie à la découverte de ces histoires. En s'appuyant sur les épaules de ces géantes, elle explore moult domaines scientifiques : biodiversité, astronomie, paléontologie. Au-delà de l'ouvrage de vulgarisation scientifique, Blandine Pluchet a imaginé ce livre comme des Mémoires. Elle relate ainsi des dialogues, des souvenirs. *Le Grand Récit des montagnes* a beaucoup en commun avec la littérature de voyage : la physicienne nous emmène du glacier d'Argentière à la mer de Glace en Haute-Savoie, dans une randonnée scientifique qui émerveille. ■

Marcus Dupont-Besnard

LE GRAND RÉCIT DES MONTAGNES
BLANDINE PLUCHET
FLAMMARION

CATHERINE MARIN/LES LIENS QUI LIBÈRENT

PHILOSOPHIE

MARYLIN MAESO

De l'art du débat

S'il fallait, dans la longue histoire du débat public débutant avec l'Antiquité grecque, situer la page qui s'écrit actuellement, elle figurerait l'ère d'une paradoxale abondance indigente. Des universités aux assemblées, des journaux aux forums, des réseaux sociaux aux chaînes de télévision et stations de radio par centaines, jamais nous n'avons disposé d'autant de lieux et de moyens de confronter nos opinions. Et pourtant, le débat ne cesse de se présenter à nous sous la forme d'un problème : pourquoi sommes-nous aussi prompts à déplorer sa raréfaction qu'à la précipiter ?

Deux livres parus cette année prennent, chacun à sa manière, la température du débat convalescent : *Débattre. Comment nous reparler ?* de Guillaume Prigent et Bertrand Périer, et *Des Blancs comme les autres ? Les Juifs, angle mort de l'antiracisme* d'Illana Weizman. Le premier, partant du constat que « *le débat fait lui-même débat aujourd'hui* », entreprend de dresser un état des lieux de ses pratiques, de ses difficultés, et des améliorations susceptibles de le raviver. Le second prend acte de l'incapacité d'une grande partie de la gauche à combattre l'antisémitisme efficacement faute d'admettre sa présence jusque dans ses propres rangs, et explique l'impossibilité d'aborder cette discussion nécessaire en retraçant l'histoire millénaire de ce fléau polymorphe. Les professeurs d'art oratoire et la militante féministe juive partagent l'intuition qu'il existe une corrélation indissociable entre les difficultés que nous rencontrons dans nos échanges et l'érosion de notre capacité à faire société, et se rejoignent dans la conviction que comprendre les premières pour pallier la seconde constitue une urgence démocratique.

Le travail de Guillaume Prigent et Bertrand Périer a la vertu de dissiper comme un malentendu la fausse évidence du débat : la bonne volonté, bien qu'indispensable, n'y suffit guère, encore faut-il disposer d'une maîtrise suffisante de l'art oratoire ainsi que des connaissances nécessaires pour comprendre les enjeux de la discussion. Débattre s'apprend, et si les initiatives se multiplient, ces dernières années, pour généraliser cet apprentissage, elles demeurent insuffisantes face au découragement et aux renoncements qui montent. Développer l'éducation aux médias et à l'information, remettre la compétence à sa juste place usurpée par la popularité, lutter contre la prolifération des « vérités alternatives » qui rendent caduque toute argumentation, enseigner le goût et l'art de faire face à la contradiction sont autant de pistes avancées dans ce livre pour sortir le débat du fossé polémique dans lequel il se jette trop souvent.

> ENSEIGNER LE GOÛT ET L'ART DE FAIRE FACE À LA CONTRADICTION

De son côté, Illana Weizman affirme qu'en échouant à prendre la véritable mesure de l'antisémitisme, de son ancrage millénaire et transpartisan puisque systémique au sein de la société française et de ses courants politiques, et de ses multiples formes et degrés de manifestation, la gauche antiraciste se tire une balle dans le pied. La banalisation du motif du « *privilège juif* », reprise d'un trope antisémite vieux comme cette discrimination, dans certains milieux militants, suffit à évaluer le degré d'acclimatation à l'antisémitisme, et à constater à quel point le pire s'épanouit sur le terreau du non-dit. Réapprendre à se parler des choses qui comptent, c'est aussi consentir à les appeler par leur nom. Car un monde où l'on confond devoir de mémoire et concurrence victimaire est forcément un monde où le désaccord est une offense personnelle et le débat, une agression. ■

DÉBATTRE. COMMENT NOUS REPARLER ?
GUILLAUME PRIGENT, BERTRAND PÉRIER
FLAMMARION

DES BLANCS COMME LES AUTRES ? LES JUIFS, ANGLE MORT DE L'ANTIRACISME
ILLANA WEIZMAN
STOCK

AUDREY SOVIGNET

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Académie »

Il y a du sens à tout ça. Académos fut en son temps – mythique – un héros cher à la mémoire athénienne. La cité décida de faire de sa sépulture le mausolée de référence de toute une série de lieux de mémoire glorieux et c'est dans ce quartier que Platon, avec l'aide de ses mécènes, installa ce que notre époque qualifierait de « centre culturel », sur la base de l'hypothèse d'une intelligence collective. Quand, dans l'Italie de la Renaissance, le modèle gréco-romain redevint une référence, le mot d'*accademia* s'appliqua alors à une forme, oubliée depuis la victoire du christianisme, de société savante ayant vocation à manifester son autonomie par rapport à la tutelle de l'Église. Rien d'étonnant à ce que, sous les Bourbons, la France, vieux pays d'État, ait essayé de transformer cette excellence mécénée par les pouvoirs publics en privilège politique. Quatre des cinq académies qui, aujourd'hui, constituent l'Institut de France, sont issues de ce projet. Mais, de même que le nom moderne d'« académie » ne devait plus rien à l'histoire de la philosophie, il importe d'ajouter que les académies françaises ont été refondées entre la chute de Robespierre et la monarchie de Juillet, cette quarantaine d'années qui auront vu se succéder tous les types de régimes que la France moderne aura aimé tester, depuis la démocratie libérale jusqu'à la démocratie autoritaire, traduisons : depuis la République jusqu'à l'Empire, en passant par les deux espèces, légitimiste puis orléaniste, de la monarchie constitutionnelle.

De sa préhistoire, remontant au règne de Louis XIV voire, pour la plus ancienne et la plus prestigieuse, l'Académie française, à celui de Louis XIII – c'est-à-dire de Richelieu –, le système français des académies a hérité de pratiques symboliques qui, après avoir été tournées en dérision, ont recommencé à séduire une part non négligeable de l'opinion publique, à l'instar de cet apparat universitaire américain qui ravit tant les adolescents d'aujourd'hui, nourris des *college movies*. Sur ce point, Claude Lévi-Strauss, élu à l'Académie française, a tout dit : « *Une des grandeurs, à mes yeux, de l'Académie française, c'est d'être une des rares institutions en France qui ait su conserver et préserver* […] *un rituel ; parce que c'est quelque chose dont toute société a besoin pour subsister et pour se perpétuer* […]. *Je ne vois pas pourquoi je trouverais dérisoire dans ma société ce qui me fascine et me passionne dans les sociétés différentes.* »

On n'ira pas chercher très loin l'explication de cette remontée symbolique du système académique : c'est un effet paradoxal de la chute du système académiste. Hérité de l'Ancien Régime, celui-ci accordait aux académies – et, au premier rang, à celle des beaux-arts – un pouvoir direct sur l'enseignement et sur la carrière des écrivains et des artistes. Le monde capitaliste et individualiste moderne a liquidé ce fragile édifice, en l'espace du siècle qui s'étend de la création de l'École centrale d'architecture (1865) à la réforme Malraux du prix de Rome (1968). Mais les académiciens y ont gagné une autonomie croissante. Qui, parmi nos contemporains, sait que, par exemple, le budget de la Française est alimenté à 93 % par ses ressources propres ? On ne peut pas en dire autant du Collège de France ou de l'École des hautes études en sciences sociales… L'Académie des beaux-arts d'aujourd'hui, qui a élu en son sein une Catherine Meurisse ou un Ernest Pignon-Ernest, une Carolyn Carlson ou une Blanca Li, ne peut pas vraiment être définie comme le dernier refuge de l'« académisme »…

> LE MONDE CAPITALISTE ET INDIVIDUALISTE MODERNE A LIQUIDÉ CE FRAGILE ÉDIFICE

La clé de ce mystère réside peut-être dans les deux termes, inattendus, par lesquels quarante ans avant la Révolution un académicien nommé Voltaire caractérisait les membres de la compagnie dans laquelle il entrait : « *Toujours libres et égaux* ». ■

AUDREY SOVIGNET

Beaux livres

Saison des fêtes oblige, les beaux volumes richement illustrés et composés se révèlent d'excellentes idées cadeaux. Dans la production abondante du moment, nous vous invitons à respirer le grand air des Alpes, à partir à la recherche de peuples disparus, à replonger dans la poésie de Rimbaud ou à tout savoir sur… les œufs. Revue de détail de quelques objets d'exception à (s')offrir.

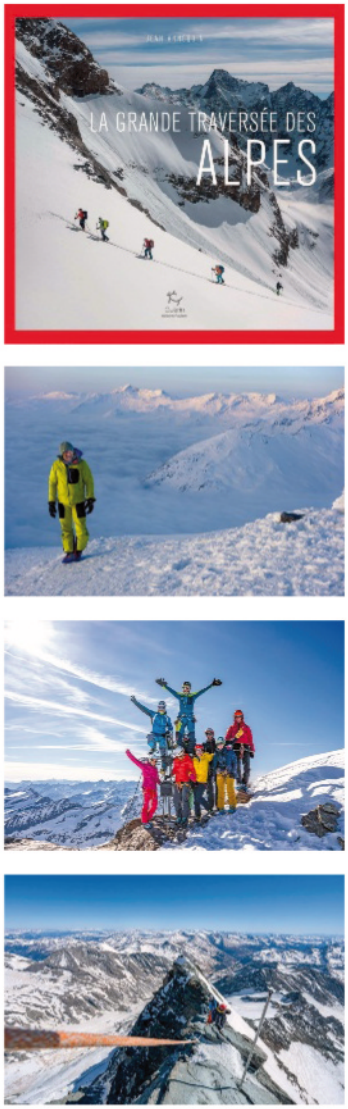
THE ALPS 1900. A PORTRAIT IN COLOR
SABINE ARQUÉ, AGNÈS COUZY
600 P., TASCHEN, 150 €

Montagne

Les regrets sont toujours une source d'inspiration, de créativité. Alors qu'il séjournait dans les Préalpes du pays d'Appenzell, Hölderlin écrivait en 1801 : « *Je reste toujours interdit à la vue des Alpes.* » C'est justement pour permettre à un large public de découvrir cette région, prisée de la haute bourgeoisie de la fin du XIXe siècle, que, bien avant la pellicule Kodak, les premiers photochromes – au croisement entre la photographie et la lithographie – furent développés (façon de parler). Offrant donc la possibilité de restituer l'immensité et la beauté des paysages alpins. Le splendide album grand format *The Alps 1900. A Portrait in Color* nous fait retrouver l'état d'émerveillement de ceux qui découvraient alors ces territoires enneigés. Et en couleurs. Mêlant clichés, gravures, affiches publicitaires, cartes postales ou divers documents touristiques, ces quelque 600 pages nous baladent entre les glaciers, les pistes de ski, les routes, les lacs et les diverses stations – sans oublier les tenues d'époque appropriées (ou pas) à la randonnée…

Guide de haute montagne, Jean Annequin revient quant à lui sur quatorze années de longues journées à ski, à errer dans les cols, à regarder les vallées ou à se reposer dans les refuges en altitude avec des compagnons d'odyssée. Des Grisons à la Haute Maurienne en passant par le Valais, il revient sur ces itinéraires dans *La Grande Traversée des Alpes*, récit illustré par de nombreuses photos et cartes détaillées ou témoignages. De quoi donner une folle envie de tenter l'aventure du hors-piste…

Baptiste Liger

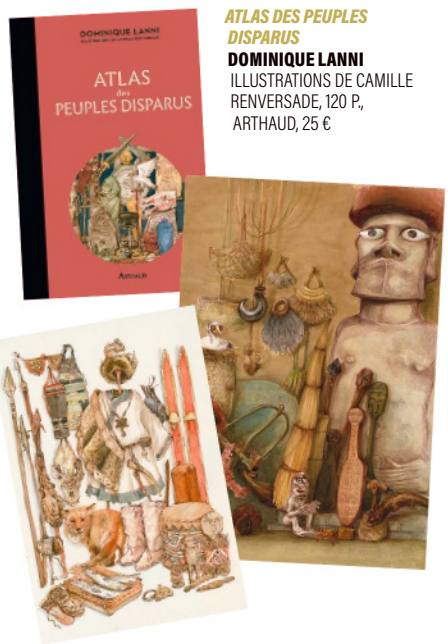


LA GRANDE TRAVERSÉE DES ALPES
JEAN ANNEQUIN
272 P., PAULSEN, 42 €

TASCHEN - PAULSEN

Ethnologie

Disparus il y a des siècles ou des millénaires, ils peuplent notre imaginaire. Spartiates, Mayas, Étrusques, les moins connus Sumériens, Mochicas, Aksoumites et tant d'autres ont bâti des civilisations dont subsistent encore des monuments et des objets, toujours visités, encore exposés. Leur vécu s'est à tout jamais inscrit dans l'histoire de l'humanité. Nous guidant sur les pas de ceux qui l'ont formée, cet *Atlas des peuples disparus,* magnifiquement illustré, offre un voyage à la fois érudit et poétique. ■ **Gladys Marivat**

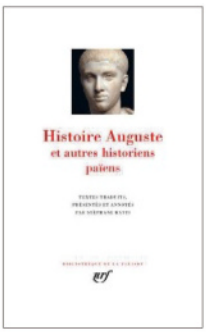


ATLAS DES PEUPLES DISPARUS
DOMINIQUE LANNI
ILLUSTRATIONS DE CAMILLE RENVERSADE, 120 P., ARTHAUD, 25 €

Sciences

Deux cents jours dans l'espace à bord de la Station spatiale internationale, deux cents expériences scientifiques, quatre sorties dans le vide spatial : l'astronaute Thomas Pesquet a encore vécu bien des aventures lors de la mission Alpha. Fidèle à lui-même, il a immortalisé dans *La Terre entre nos mains* ce nouveau périple à travers de nombreux clichés sublimes, rassemblés dans cet ouvrage. Contemplez notre planète avec un tel recul accentue aussi la conscience de sa fragilité. ■ **Marcus Dupont-Besnard**

LA TERRE ENTRE NOS MAINS
THOMAS PESQUET
414 P., FLAMMARION, 39 €



Histoire

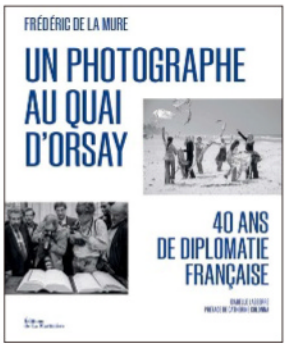
Histoire Auguste a nourri les *Mémoires d'Hadrien* de Yourcenar. Ces vies d'empereurs ne sont pas l'œuvre d'un historien à la Suétone, puisque son auteur présumé, Nicomaque Flavien, prend des libertés romanesques. Aristocrate, préfet, il s'est donné la mort après une défaite face à l'empereur très chrétien Théodose (347-395). Ses pairs et lui étaient païens et ne croyaient pas au monde nouveau. Hommes du sérail, ils étaient contraints à la dissimulation. Ils donnaient le change, « *semet ridente* » : « souriant dans leur for intérieur ». ■ **Emmanuel Hecht**

HISTOIRE AUGUSTE ET AUTRES HISTORIENS PAÏENS
TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS PAR STÉPHANE RATTI, 1328 P., GALLIMARD/LA PLÉIADE, 65 €

Photographie

Une danse de Dominique de Villepin avec une ministre d'Afrique du Sud, le chat du ministère des Affaires étrangères qui se prélasse au milieu de l'escalier d'honneur, des images de foule en liesse ou de guerre : dans *Un photographe au Quai d'Orsay*, Frédéric de La Mure raconte quarante ans de diplomatie française. Par ses clichés pris du début des années 1980 à 2020, il parcourt les grands moments de l'histoire internationale et les dessous de la diplomatie.

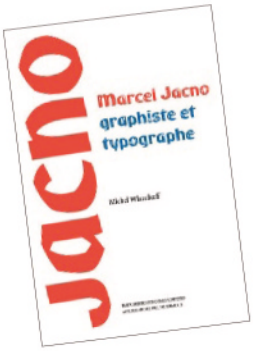
Autre prisme, autre regard avec *Une histoire photographique des femmes au XXe siècle*. Signé Agnès Grossmann, cet album montre comment la place des femmes et leur image ont changé du tout au tout pendant ce siècle. De la garçonne aux ouvrières, des féministes du MLF aux femmes au foyer modernes des années 1960, ce voyage dans le temps, ponctué de portraits de femmes marquantes – connues ou inconnues –, est réjouissant. ■ **Aurélie Marcireau**



UN PHOTOGRAPHE AU QUAI D'ORSAY
FRÉDÉRIC DE LA MURE
192 P., LA MARTINIÈRE, 35 €

UNE HISTOIRE PHOTOGRAPHIQUE DES FEMMES AU XXe SIÈCLE
AGNÈS GROSSMANN
256 P., GRÜND, 37,95 €

CAMILLE RENVERSADE/ARTHAUD 2022



Graphisme

Figure essentielle du graphisme au XXe siècle, Jacno méritait l'hommage rendu ici grâce aux efforts de Michel Wlassikof. Cet autodidacte si discret a imposé un style à son époque. On lui doit le célèbre paquet de Gauloises bleu. Il a œuvré pour le Festival d'Avignon, la Comédie-Française, la Gaumont, Chanel ou Guerlain. Illustré de 256 reproductions en couleurs, *Marcel Jacno, graphiste et typographe* nous ouvre son atelier enchanté, tandis qu'une exposition lui est consacrée jusqu'au 23 septembre 2023 à l'Atelier-Musée de l'imprimerie à Malesherbes (Loiret). ■

Serge Sanchez

MARCEL JACNO, GRAPHISTE ET TYPOGRAPHE
MICHEL WLASSIKOF
224 P., ACTES SUD/IMPRIMERIE NATIONALE, AVEC L'ATELIER-MUSÉE DE L'IMPRIMERIE, 39 €

Fantasy

Dessiner des personnages de fantasy, c'est tout un art que le bien nommé *L'Art de la fantasy* vous propose de maîtriser de bout en bout. De la dynamique et de l'anatomie du corps humain aux dragons, en passant par les mages ou les chevaliers, la fantasy n'aura plus aucun secret pour vos mains aguerries à force de croquis, ratés puis sublimés grâce aux conseils de l'auteur Mengzi. Garni de centaines d'illustrations toutes plus belles les unes que les autres, cet ouvrage est le cadeau idéal pour les aspirants dessinateurs. ■

Ilan Ferry

L'ART DE LA FANTASY. DESSINÉ À LA MAIN
MENGZI
295 P., PLACE DES VICTOIRES, 29,95 €

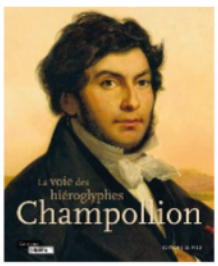
Poésie

Éclairant l'œuvre de Rimbaud à la lumière de la peinture moderne du tournant du XXe siècle, *Poésies,* cet ouvrage somptueux, se pose à la fois en invitation à la flânerie et en relecture décisive du mythe rimbaldien. Enrichi d'un appareil critique majeur (signé André Guyaux, l'auteur de la Pléiade Rimbaud), cet authentique livre d'art relève un formidable pari: de la musique des poèmes de l'homme aux semelles de vent au langage muet des tableaux d'Ernst, Redon, Vallotton ou Schiele (184 illustrations au total), c'est à l'interrogation du génie et au mystère de la création qu'invite cet admirable jeu de correspondances entre illuminations du verbe et illuminations picturales. ■

Vincent Malausa

POÉSIES. UNE SAISON EN ENFER. ILLUMINATIONS DE RIMBAUD ILLUSTRÉES PAR LA PEINTURE MODERNE
ANDRÉ GUYAUX (DIR.)
448 P., DIANE DE SELLIERS, 52 €

Beaux-arts

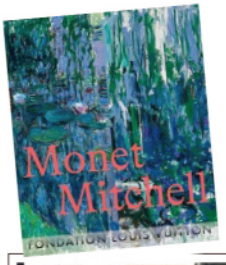


CHAMPOLLION. LA VOIE DES HIÉROGLYPHES
400 P., LOUVRE LENS/ EL VISO, 39 €

C'est l'ouvrage incontournable de cette fin d'année, à l'image de l'extraordinaire rétrospective qui se tient à la Fondation Louis-Vuitton. *Monet, Mitchell* raconte le dialogue entre les deux artistes, d'un côté le maître français de l'impressionnisme, de l'autre la peintre américaine, émule de Pollock et Kooning. Excellent complément à la visite, le livre détaille la correspondance entre deux sensibilités qui partagent le même amour de la couleur pour retranscrire leurs émotions face au spectacle de la nature.

Autre cadeau idéal, le catalogue publié par le Louvre Lens à l'occasion de l'exposition événement sur Champollion, l'éminent archéologue, dont on fête le bicentenaire du déchiffrement des hiéroglyphes. L'intelligence de ce *Champollion,* agrémenté de documents rares, consiste à replacer dans le contexte historique cette découverte, et à esquisser en filigrane le portrait d'un homme érudit qui a tout sacrifié pour sa passion. ■

Gabrielle Martin



MONET, MITCHELL
238 P., FONDATION LOUIS-VUITTON/ HAZAN, 39,95 €

MENGZY/PLACE DES VICTOIRES 2022 – FONDATION LOUIS-VUITTON/HAZAN

Musique

Pour rendre hommage à deux monstres sacrés du rock français, Seghers a adopté des angles complémentaires. *En studio avec Bashung* s'attache au processus créatif ayant abouti aux treize albums signés par le génial interprète de *Gaby oh Gaby*. Le résultat s'avère passionnant, tant furent nombreuses les influences et expérimentations de cet *« homme sans certitudes »*.

Avec *Johnny Hallyday Private Access*, trois des plus proches compagnons de la bête de scène livrent les secrets de plus de quarante ans de tournées. Ils égrènent une longue liste d'anecdotes entre improvisation et démesure… dont le projet avorté d'une scène mobile descendant les Champs-Élysées, finalement relocalisée au pied de la tour Eiffel ! ■

Antoine Faure

EN STUDIO AVEC BASHUNG
CHRISTOPHE CONTE
216 P., SEGHERS, 29 €

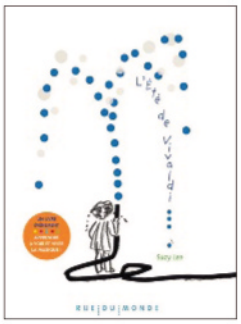
JOHNNY HALLYDAY PRIVATE ACCESS. À SES CÔTÉS EN COULISSES
ROGER ABRIOL, JACQUES ROUVEYROLLIS, BERNARD SCHMITT
192 P., SEGHERS, 29 €

Jeunesse

Entendez-vous l'ampleur de *L'Été de Vivaldi* ? Tournez les pages de Suzy Lee, autrice-illustratrice sud-coréenne à qui l'on doit *La Vague* (2009). L'expérience est folle ! De son trait enlevé, les enfants jouent, les taches de couleur éclatent, les éclaboussures surgissent… La musique (accessible grâce à un QR code) et le pinceau de cette artiste livrent 148 pages étonnantes. Hors du commun !

Oh combien le nouveau livre de Blexbolex était attendu ! Avec *Les Magiciens*, le sérigraphe et illustrateur français poursuit son œuvre atypique et bouleversante (découvrez absolument *Nos vacances*, 2017). Qu'en dire ici en si peu de mots ? Peut-être qu'il est tissé d'aventures, de merveilleux, de personnages intenses, de couleurs, de folie, d'enfance… C'est un épais roman d'images, gourmand et vertigineux. ■

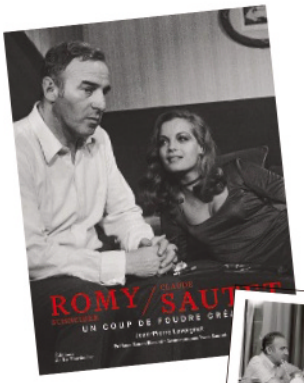
Raphaële Botte



L'ÉTÉ DE VIVALDI
SUZY LEE
144 P., RUE DU MONDE, 25 €

LES MAGICIENS
BLEXBOLEX
210 P., LA PARTIE, 29,90 €

Cinéma



ROMY SCHNEIDER/ CLAUDE SAUTET. UN COUP DE FOUDRE CRÉATIF
JEAN-PIERRE LAVOIGNAT
192 P., LA MARTINIÈRE, 32,90 €

Quatre films et pas un de plus. Mais suffisant pour faire naître entre Romy Schneider et Claude Sautet un *« coup de foudre créatif »*. Jean-Pierre Lavoignat raconte cette intense collaboration autour des *Choses de la vie, Max et les Ferrailleurs, César et Rosalie, Une histoire simple*. *Romy Schneider/Claude Sautet* décortique les coulisses des films, raconte leur intimité amicale et donne la parole à Pedro Almodóvar, Sandrine Kiberlain, Isabelle Huppert ou Jean Dujardin. Passionnant.

Formidable idée du très cinéphile Philippe Garnier : décrypter, en trois tomes, les génériques du cinéma américain pour révéler les enjeux des grands studios, des films indépendants et des séries B sous l'angle économique, esthétique et dramatique. *Génériques*, le petit bout de la lorgnette pour une (contre-)histoire hollywoodienne. Garnier a l'art de la nonchalance pertinente. Brillant. ■

Éric Libiot

GÉNÉRIQUES. LA VRAIE HISTOIRE DES FILMS
PHILIPPE GARNIER
T. 1 : 285 P. ; T. 2 : 365 P. ; T. 3 : 335 P., THE JOKERS, 20 € PAR TOME

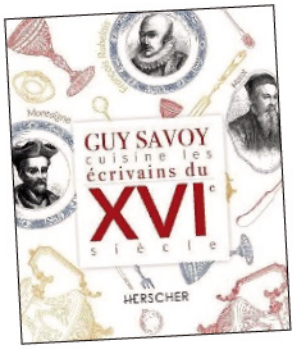
BLEXBOLEX/LA PARTIE 2022 - ÉDITIONS SEGHERS - ÉDITIONS LA MARTINIÈRE

THE GOURMAND'S EGG. A COLLECTION OF STORIES & RECIPES
JENNIFER HIGGIE, RUTH REICHL
288 P., TASCHEN, 40 €

Gastronomie

On sons détourner une formule célèbre : quoi de « n'œuf », docteur ? Justement, un livre très atypique, qui prend sérieusement pour sujet… l'œuf ! Et, après tout, pourquoi pas – surtout si l'objet est aussi beau et passionnant que *The Goumand's Egg*. Sous l'égide de la très chic revue britannique *The Gourmand*, ce volume revient sur toute l'histoire de celui qui est arrivé avant (ou après, c'est selon) la poule, aussi bien à travers les arts que les symboles civilisationnels. Vous trouverez aussi des recettes inattendues, le tout avec un impressionnant travail photographique.

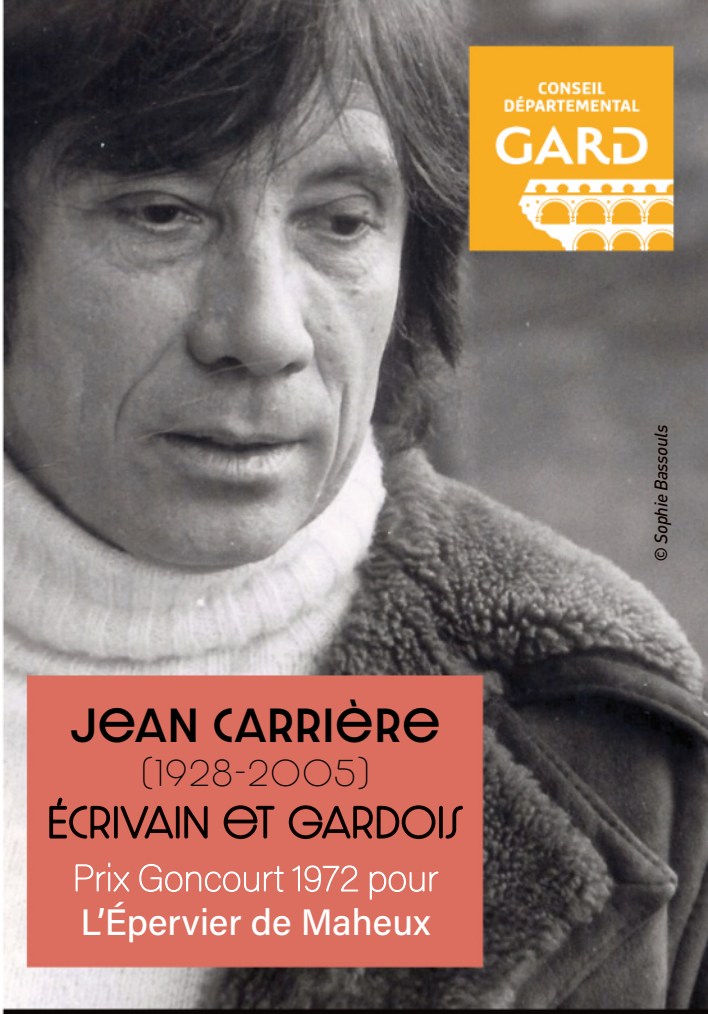
Rayon culture et gastronomie, il convient également de saluer le menu proposé par Guy Savoy. C'est en effet une plongée dans l'univers des grandes plumes du XVIe siècle, de Montaigne à Ronsard en passant par Louise Labé, Honoré d'Urfé, Marguerite de Navarre et, évidemment, Rabelais, que nous propose le grand chef étoilé. Et ce, à travers non seulement des rappels littéraires mais aussi sa spécialité à lui, à savoir les mets. Et quels mets : consommé de gibier infusé à la rose, langue de bœuf en croûte de sel et d'algue, poutargue et caviar, pastilla de faisan aux épices d'Orient, soupe de topinambours à la truffe, on en passe…



GUY SAVOY CUISINE LES ÉCRIVAINS DU XVIe SIÈCLE
GUY SAVOY, ANNE MARTINETTI, ALEXIS VOISENET
240 P., HERSCHER, 28 €

Enfin, on recommandera également le livre d'un autre fameux Guy des fourneaux, *La Cuisine de Guy Martin au Grand Véfour* (Gründ) et, pour rester dans la capitale version petits plats, *On va déguster Paris* du journaliste François-Régis Gaudry (Marabout). ■ **Baptiste Liger**

TASCHEN



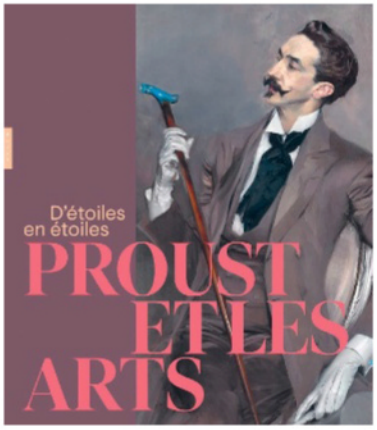
Littérature

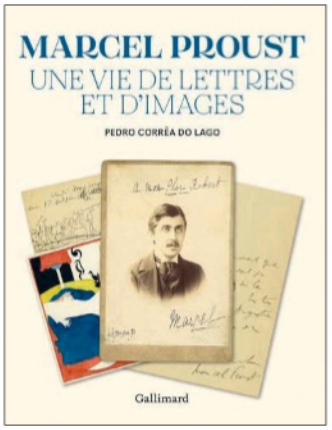
Dans *Proust et les arts, d'étoiles en étoiles*, le spécialiste de Proust Thierry Laget n'expose pas seulement des artistes pour qui l'écrivain nourrissait une passion bien connue, comme Monet ou Vermeer. Le fil narratif qu'il nous invite à suivre emprunte des détours moins évidents : l'écrivain adolescent avait porté aux nues le peintre militaire Ernest Meissonier avant de le dénigrer.

Un autre ouvrage anniversaire sort des sentiers battus, celui de Pedro Corrêa do Lago, *Marcel Proust. Une vie de lettres et d'images,* qui rassemble 300 documents, pour beaucoup inédits, de nature à faire comprendre quelques-uns des secrets de fabrication de *La Recherche.* ■ **Simon Bentolila**

PROUST ET LES ARTS. D'ÉTOILES EN ÉTOILES.
THIERRY LAGET
280 P., HAZAN, 120 €

MARCEL PROUST. UNE VIE DE LETTRES ET D'IMAGES
PEDRO CORRÊA DO LAGO
288 P., GALLIMARD, 35 €





HORS-SÉRIE

LiRE magazine littéraire

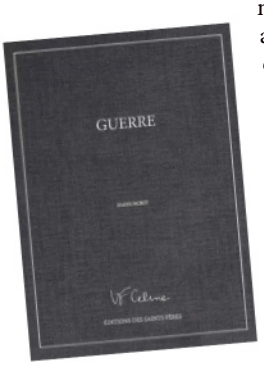
Marcel Proust

Devant nous cet homme qui tira un monde d'une tasse de thé… Longtemps Marcel Proust vécut dans l'inquiétude de ne jamais réussir sa carrière littéraire. Ajourné pendant des décennies mais écrit à toute vitesse, *À la recherche du temps perdu* est l'un des textes les plus réfléchis de l'histoire littéraire. Ses lecteurs jaloux en ont fait une cathédrale devant laquelle beaucoup reculent, par peur de ne pas saisir l'esprit du lieu. Ce hors-série a été conçu pour la disperser ! Pour rappeler la drôlerie de Proust tout en explorant ses textes en profondeur. Pour dire que son style devient facile dès lors qu'on se laisse emporter par les ondes de ses infinies propositions. Alors, on se retrouve dans un océan, irrigué d'art et de philosophie, peuplé de duchesses et d'équivoques, où brillent par milliers ces vérités fugaces que seule sait recueillir la littérature ! ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

Manuscrit

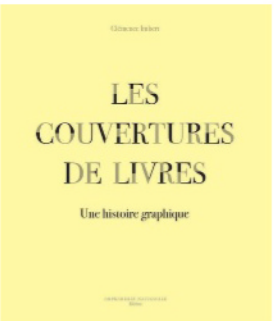
On a beaucoup entendu parler de Céline cette année, avec le succès des publications de *Guerre* et de *Londres [lire page 84].* Encore plus chic que d'acheter ces inédits parus chez Gallimard : s'offrir l'un des mille exemplaires du manuscrit de *Guerre* qu'ont imprimés les éditions des Saints Pères. Cette petite maison artisanale de luxe avait déjà sorti une version collector de *Voyage au bout de la nuit* en 2014. Les fans seront ravis de compléter le grand classique de Céline par ce texte pour initiés. ■ **Louis-Henri de La Rochefoucauld**



GUERRE
LOUIS-FERDINAND CÉLINE
264 P., LES SAINTS PÈRES, 160 €

Édition

Les éditeurs anglo-saxons sont réputés pour habiller leurs ouvrages de couvertures aux couleurs vives, presque criardes, saturées de slogans promotionnels ou imprimées avec des lettres en relief. À l'opposé, la couverture typographique française joue dès le XIXe siècle la carte de la sobriété. Création artistique ou instrument publicitaire artificiel ? Avec *Les Couvertures des livres. Une histoire graphique*, Clémence Imbert dévoile les arcanes de leur composition à partir d'ouvrages de nombreux pays. Son histoire visuelle, avec plus de 200 illustrations, conforte le sentiment que le livre est un objet unique sous toutes les coutures. ■ **Olivier Cariguel**



LES COUVERTURES DE LIVRES. UNE HISTOIRE GRAPHIQUE
CLÉMENCE IMBERT
280 P., ACTES SUD/IMPRIMERIE NATIONALE, 59 €

Photo Francesca Mantovani © Gallimard

1. *Souvenirs des montagnes au loin. Carnets dessinés* d'Orhan Pamuk Un tête-à-tête intimiste avec un écrivain exceptionnel, prix Nobel de littérature (39,50€). **2. *Jim Harrison. Seule la terre est éternelle* de François Busnel** Le portrait d'un écrivain en liberté nous invitant à vivre en harmonie avec le monde sauvage (35€). **3. *Sidonie Gabrielle Colette* d'Emmanuelle Lambert** Un essai littéraire illustré sur l'une des plus grandes autrices du XX^e^ siècle (29,90€). **4. *Le musée, une histoire mondiale* de Krzysztof Pomian** (coffret 3 volumes illustrés) Un ouvrage majeur, fruit de trente années de recherche. Prix spécial du jury Femina 2022 (115€). **5. *Journal russe* de John Steinbeck et Robert Capa** Un livre mythique retraçant le voyage de 40 jours en URSS réalisé pour le *New York Herald Tribune* en 1947 (38€).

CÉCILE LADJALI

Paradoxe intégral

En septembre dernier, j'étais appelée par la Maison des examens à Arcueil pour faire passer les épreuves orales du bac français aux candidats qui ne s'étaient pas présentés en juin. Au quatrième étage du Siec, dans l'immense salle où sont installés les jurys, défilent les élèves. Certaines sont voilées. Ce n'est pas le simple hijab qu'elles arborent mais le tchador. J'interroge l'une d'entre elles qui s'est présentée sans liste. (Heureusement, j'ai prévu des textes comme il me l'était stipulé sur ma convocation.) J'ai photocopié des poèmes des *Fleurs du mal* dans une revue car les textes étaient illustrés par des tableaux de Klimt, Schiele, Kokoschka, Courbet. D'une impudeur scandaleuse. Ça tombe bien.

Je donne à la lycéenne, qui ne me regarde pas dans les yeux, le poème « La Beauté ». Elle lit : « *Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre…* » À côté des mots de Baudelaire, un nu de Klimt. « *C'est trop beau* », me dit la lycéenne, toujours sans me regarder. (Elle parle de l'image.) La candidate analyse le texte. Oxymore par-ci. Antithèse par-là. Paradoxes en cascade. L'ensemble est convenable. Je la fixe et finis par croiser ses yeux. Elle s'ouvre enfin quand elle réalise que je suis satisfaite de ce que j'entends. La suite de l'entretien porte sur son œuvre préférée, *Moi, Tituba sorcière… Noire de Salem,* roman de l'écrivaine française guadeloupéenne Maryse Condé, publié en 1986. Ses arguments en faveur de cet hymne à la liberté et à la tolérance sont pertinents. Concernant la question de grammaire qui porte sur la négation, elle se débrouille. L'entretien est terminé. Je lui annonce qu'elle aura une note correcte. Elle sourit. On a encore quelques minutes. Ça tombe bien, j'ai envie de discuter avec elle :

— Vous portez votre voile au lycée ?

CERTAINES FEMMES DONNERAIENT LEUR VIE POUR NE PLUS PORTER LE VOILE

— Non, c'est interdit, mais on m'a expliqué qu'ici c'était autorisé.

— Vous savez qu'une jeune femme récemment arrêtée par la police des mœurs est morte en Iran, parce qu'elle ne portait pas correctement son voile ?

— Non.

J'ajoute que je suis d'origine iranienne et qu'en Iran certaines femmes donneraient leur vie pour ne plus porter le voile. (Elle me regarde et m'écoute attentivement.) J'enchaîne sur le fait qu'elle a choisi de me présenter une œuvre qui défend la liberté des femmes. Elle s'anime :

— Vous trouvez que je suis comme la femme de Baudelaire : paradoxale ? (Cette fois, c'est moi qui souris.)

— Un peu.

Puis je la remercie. Elle se lève et me demande si elle peut emporter le poème avec elle, à cause de l'image qu'elle trouve jolie. La silhouette de tissu disparaît avec le Klimt plié dans son sac à main, tableau qui montre hanches, sexe, seins et cheveux roux d'un modèle diabolique.

Pourquoi ces jeunes filles en tchador étaient-elles là ? Parce qu'en juin elles étaient toutes indisposées, ou parce qu'elles savaient qu'en septembre elles pourraient se présenter à l'examen en voile intégral ? Auquel cas, pourquoi le système permet-il ce type d'arrangement ? Pourquoi mes collègues et moi devons-nous supporter cela ? Notre bref échange fera-t-il son chemin et le paradoxe lui semblera-t-il un jour incongru ?

Je ne le saurai jamais. Ce jour de septembre, je n'ai pas fait cours à mes propres élèves pour interroger des candidats qui avaient bénéficié de deux mois de révision supplémentaires. Je suis une fervente défenseuse de l'égalité. À Arcueil, j'ai eu l'impression que les dés étaient pipés. Mais on ne joue pas avec certains symboles. ■

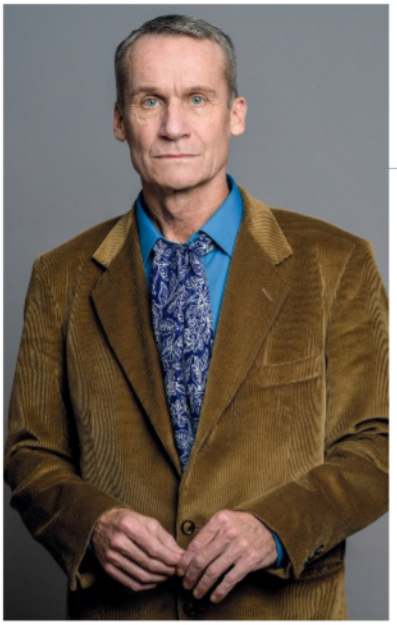
AUDREY SOVIGNET

RENTRÉE HIVERNALE 2023

110 **PIERRE LEMAITRE**
LE SILENCE ET LA COLÈRE

118 **MARIE-HÉLÈNE LAFON**
LES SOURCES

114 **MAUD ANKAOUA**
PLUS JAMAIS SANS MOI



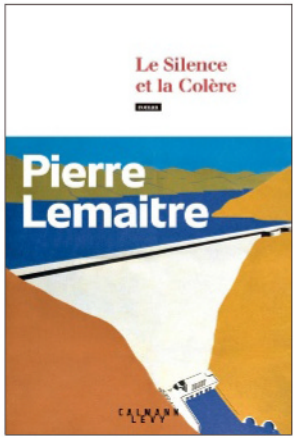
44

Retrouvez aussi les extraits de
L'ANCIEN CALENDRIER D'UN AMOUR D'**ANDREÏ MAKINE**
dans notre dossier « La littérature russe » (page 32 à 46)

BRUNO LÉVY/CALMANN-LÉVY – ASTRID DI CROLLALANZA/EYROLLES – OLIVIER ROLLER/BUCHET-CHASTEL – JF PAGA/GRASSET

Pierre Lemaitre
Le Silence et la Colère

L'an dernier, Lemaitre entamait une nouvelle saga, « Les années glorieuses », grande histoire politico-familiale durant la période des Trente Glorieuses (1945-1975). *Le Grand Monde* se déroulait de mars à octobre 1948, entre Beyrouth, Paris et Saïgon. On découvrait les Pelletier, une famille française installée au Liban, son patriarche Louis et sa matriarche Angèle, dont les enfants, devenus jeunes adultes, arrivaient à Paris. On les retrouve presque tous ici. Le cadre de ce second volet est un peu plus resserré : il se déroule en France, entre février et mars 1952. Nous prendrons plusieurs trains et souvent la route, entre la capitale, les Ardennes et la Bourgogne. Jean, l'aîné, toujours aussi mal marié, est à nouveau confronté à sa propre violence. François, journaliste *« fait-diversier »* qui monte, est en plus très amoureux. Hélène, la cadette, emprunte le chemin d'une carrière (photographe) d'autant plus compliquée qu'elle est une femme dans un monde d'hommes. Et justement : si les protagonistes féminines ont souvent eu la part belle chez Lemaitre, *Le Silence et la Colère* pousse plus loin le propos : parmi les silences que dit le livre, il y a celui de ces femmes qui avortent, et, parmi les colères, il y a les grèves d'ouvrières. Bientôt, un village sera noyé et effacé quand le barrage prévu entrera en service. C'est dans les prémices de cette *« nouvelle société »* française, entre mœurs à l'ancienne et promesses d'avenir technologique, que Lemaitre compose un roman au ton un peu plus grave que le précédent, mais aussi foisonnant et plus rythmé. ■



LE SILENCE ET LA COLÈRE
PIERRE LEMAITRE
592 P., 23,90 €. COPYRIGHT CALMANN-LÉVY.
EN LIBRAIRIES LE 10 JANVIER.

BRUNO LÉVY/CALMANN-LÉVY

BIO EXPRESS

2006
Pierre Lemaitre fait paraître son premier roman *Travail soigné*, à 45 ans. Il inaugure la série Verhoeven, du nom du commandant de police et personnage principal de plusieurs thrillers : *Alex* et *Sacrifices*.

2010
Il aborde le polar social avec *Cadres noirs*, inspiré d'un fait divers réel, qui met en scène un cadre au chômage participant à une prise d'otages. Le livre a été adapté en mini-série en 2020.

2013
C'est l'année du triomphe, avec le prix Goncourt pour *Au revoir là-haut*, premier volet de la trilogie « Les enfants du désastre », qui sera adapté au cinéma par Albert Dupontel quatre ans plus tard. Coscénarisé par Lemaitre, le film recevra cinq Césars en 2018.

Février 1952

Dans la famille, dès le début février, la perspective du « pèlerinage Pelletier » occupait tous les esprits, ceux des parents qui souhaitaient maintenir la tradition, comme ceux des enfants qui, chaque année, tentaient d'y échapper. Cette cérémonie commémorait, le premier dimanche de mars, la fondation à Beyrouth de ce que Louis Pelletier continuait d'appeler « la savonnerie familiale », qui n'était en réalité que la sienne. La famille devait se rendre en cortège rue de la Marseillaise, en face des entrepôts de la douane, faire le tour de la fabrique, puis revenir déjeuner avenue des Français après une étape, pour l'apéritif, au Café des Colonnes.

« Il ne manque que le dépôt d'une gerbe et la sonnerie aux morts », disait parfois François.

Son père tenait beaucoup à cette célébration qui incarnait, selon lui, l'« esprit Pelletier » (personne ne savait de quoi il s'agissait exactement) et dont l'organisation l'occupait pendant des mois. Angèle, son épouse, se demandait toujours en quoi pouvait consister la préparation d'un événement qui n'avait pas connu de variante depuis plus de trente ans. « Tu ne peux pas comprendre », répondait son mari. Angèle comprenait très bien. Cette commémoration traduisait l'ardente aspiration de son époux au rôle de patriarche. Il avait, de tout temps, essayé de fabriquer des « traditions familiales » avec de petites circonstances et n'avait jamais eu la main heureuse, c'est le moins qu'on pouvait dire. Lorsque les enfants vivaient encore à la maison, ses propositions d'un conseil de famille semestriel, puis d'un voyage annuel aux ruines de Baalbek et même, plus modeste, de sortie dominicale au Gaumont Palace, avaient toutes rapidement capoté. Aussi s'accrochait-il avec l'énergie du désespoir à cet anniversaire de la savonnerie, allant jusqu'à payer le voyage de ses enfants qui tous, maintenant, habitaient Paris.

ELLE NE VOULAIT RIEN SAVOIR, JE VIS AINSI, DISAIT-ELLE, ET LA VIE ÉTAIT UNE ACROBATIE SOCIALE PERMANENTE

La mort d'Étienne, le plus jeune fils, quatre ans plus tôt, avait jeté un voile de tristesse sur les réunions familiales et menacé ce sacro-saint pèlerinage, mais M. Pelletier avait voulu y voir une raison supplémentaire de le maintenir, « en mémoire d'Étienne », qui, soit dit en passant, s'en était foutu comme de l'an quarante, mais dans ce domaine, M. Pelletier faisait feu de tout bois.

Angèle était loin d'y attacher la même importance, mais elle le soutenait parce que les occasions étaient rares de rassembler ses enfants autour d'elle. « Faites plaisir à votre père… », leur écrivait-elle chaque année, tout le monde comprenait que c'était d'elle qu'elle parlait.

Ainsi, pris en étau entre l'obstination de leur père et la discrète insistance de leur mère, les enfants, Jean, François et Hélène, même s'ils s'ingéniaient à imaginer toutes sortes de prétextes, ne résistaient que pour la forme. Ce qui, dès février, les chagrinait était moins cette corvée annuelle de se rendre à Beyrouth que l'obligation pénible de devoir encore, à leur âge, obéir à une injonction paternelle.

Cette année, chacun avait ses raisons pour tenter une nouvelle fois de se soustraire à cette obligation.

Hélène avait la hantise d'une trahison, Jean l'angoisse d'une faillite.

François, lui, ne vivait plus depuis que Nine avait disparu. Son patron l'avait chargée d'une expertise en Normandie. Partie mardi matin, elle devait rentrer ce vendredi.

Personne au train la veille au soir.

Aucun message.

À son hôtel, on assurait qu'elle avait quitté l'établissement en fin d'après-midi avec sa valise.

Depuis, plus de nouvelles.

François était resté sur le quai jusqu'au dernier train en provenance de Rouen, il s'était couché à minuit, mort d'inquiétude.

Si on lui avait demandé ce qui était l'essentiel de sa vie, malgré sa passion pour le *Journal du soir* où il travaillait comme reporter, il n'aurait pas hésité, c'est Nine qu'il aurait désignée. Ils étaient tombés amoureux au premier regard, s'étaient jetés l'un sur l'autre à la seconde rencontre, le corps de Nine était la réponse à toutes ses attentes, il n'avait plus un millimètre d'elle à découvrir et son odeur, sa peau, sa chaleur, ses lèvres, ce satin, sa toison, ce velours, étaient devenus, en quatre ans, le pays qu'il habitait. Nine, souvent silencieuse, se pendait à son cou et donnait l'impression, elle aussi, d'être arrivée quelque part et de ne plus vouloir s'en aller quoiqu'elle refusât toujours d'envisager une vie commune.

Aurait-il dû insister pour partir avec elle ?

Lorsqu'il avait parlé de prendre un congé pour l'accompagner, la jeune femme s'était emportée.

— Je ne suis pas à ta charge ! Tu n'es pas mon père !

Elle ne supportait pas qu'il tente de l'aider. Réflexe fréquent chez les orphelins, s'était dit François, ils n'aiment pas dépendre des autres.

Il la revoyait lorsque, très excitée, elle avait annoncé ce déplacement. Il fallait inventorier une bibliothèque, préciser la commande, évaluer le travail, établir un devis.

— C'est la première fois qu'il m'envoie seule sur une affaire si importante !

Nine était une ravissante brune de vingt-six ans, avec une bouche très petite et des yeux incroyablement denses et brillants. Elle travaillait chez Léon Florentin, reliure d'art et restauration de livres anciens, activité très solitaire, silencieuse, qui lui convenait à merveille, elle y faisait montre d'une grande habileté. M. Florentin lui aussi, en l'acceptant en apprentissage, s'était interrogé sur son léger accent. Hongrois ? Hollandais ? Nordique ? Il s'agissait en réalité d'une difficulté de langage. Nine, depuis l'adolescence, était sourde à quatre-vingt-dix pour cent. Le peu qu'elle percevait lui parvenait « à travers un matelas », c'est ainsi qu'elle l'avait expliqué à François.

Peu à peu, à force de ne plus s'entendre elle-même, elle avait commencé à articuler plus difficilement. Craignant de hurler sans s'en rendre compte, elle avait aussi pris le pli de •••

parler très bas, on devait prêter l'oreille pour la comprendre. Elle fixait les gens avec une insistance qui en avait gêné plus d'un. Il fallait du temps pour comprendre qu'elle lisait sur les lèvres. Elle fuyait les circonstances où il y avait du monde, s'y sentait perdue, toujours peur de passer à côté, d'être ridicule. Elle n'avait jamais appris la langue des signes ni essayé quelque prothèse que ce soit, elle ne voulait rien savoir, je vis ainsi, disait-elle, et la vie était une acrobatie sociale permanente, extrêmement oppressante, qui provoquait chez elle des colères rares mais dévastatrices.

Leur relation avait été marquée par ça, le refus de Nine de se faire aider, l'impuissance de François. Quatre ans après leur rencontre, il en savait toujours très peu sur elle (enfance modeste à Courbevoie, une mère disparue précocement, un père professeur, médiéviste médiocre mort alcoolique). C'était une histoire avec beaucoup de passion et pas mal de disputes. Elle était très susceptible, en permanence à fleur de peau. Lui n'était pas toujours bien adroit non plus. C'était compliqué entre eux.

Où était-elle ? François ne connaissait pas le nom du client de Normandie. M. Florentin avait pris quelques jours pour se rendre quelque part en Auvergne, il n'avait pas laissé de numéro de téléphone.

***

Pour l'heure, François assistait à la conférence de rédaction du *Journal du soir* qui se tenait chaque matin en présence des chefs de service.

Sa participation consistait à faire semblant de suivre la conversation, il regardait son patron sans l'écouter. Adrien Denissov était le seul à rester debout, comme si ça n'était pas suffisant d'être si grand, il dépassait tout le monde de deux têtes. Il était loin d'avoir un physique de jeune premier mais c'était un homme étonnamment séduisant et, bien qu'il fût marié et père de famille, on lui prêtait beaucoup de conquêtes.

Cette réunion était le théâtre de discussions, d'affrontements, de duels de toutes sortes à propos d'une manchette, d'une photo, d'un titre, d'un sujet… que Denissov tranchait lorsque les protagonistes s'étaient convenablement étripés. Le grand classique, parmi ces tournois, opposait Stan Malevitz, rédacteur en chef chargé des faits divers, à Arthur Baron, responsable de la politique et de la diplomatie. Leurs engueulades homériques et les meilleures répliques faisaient le tour du journal dès la fin de la conférence et composaient déjà quelques-unes des plus belles pages de la légende du quotidien.

Il n'y aurait pas de pugilat aujourd'hui parce que Malevitz était absent.

— À son âge, c'est tout de même pas glorieux…

— Il va nous revenir avec de l'acné…

Que Malevitz souffre d'une appendicite à cinquante-sept ans faisait marrer tout le monde.

— Quelqu'un lui a envoyé des sucettes ?

François sourit poliment. Depuis qu'il avait couvert, quatre ans plus tôt, la célèbre « affaire Mary Lampson », le meurtre d'une actrice dans un cinéma de quartier, François était reconnu comme le plus doué des « faits-diversiers ». C'est à ce titre qu'il avait l'avantage de remplacer Malevitz, il aurait trouvé indélicat de participer à la rigolade générale dont son chef était l'objet.

Applaudissements.

François sortit de ses pensées.

— Oui, bravo ! murmura-t-il à son tour.

Denissov tendait vers son équipe la dernière page de l'édition du jour, entièrement composée de grandes photographies simplement légendées, une idée à lui, une totale nouveauté dans la presse parisienne qui rencontrait beaucoup de succès chez les lecteurs. C'était un rituel, on prenait le temps de décrypter la page, de l'évaluer mentalement, l'acceptation se faisait ensuite par acclamation, sauf quand quelqu'un émettait une réserve, une critique. Pour retenir les clichés, aucun systématisme : on y mettait ce qui n'avait pas trouvé sa place dans un article, une image amusante, surprenante, ou rassurante… Cette page devait être le reflet de l'actualité elle-même : bouillonnante et diverse.

En haut, à gauche, un encadré montrait une voiture écrabouillée, les accidents de la route étaient très à la mode. François connaissait ce cliché, il avait été pris par sa sœur, Hélène, qui pigeait pour le *Journal*. Quatre ans plus tôt, Denissov avait vu quelques-unes de ses photos d'Indochine, il lui avait trouvé « une patte » et faisait régulièrement appel à elle. François se garda bien de souligner (Denissov le savait parfaitement) que ce cliché avait été pris non sur la route comme l'angle et la présence d'un homme en imperméable le laissaient supposer, mais dans le garage où le véhicule avait été rapatrié. C'était une entorse vénielle à la vérité, de celles dont tout le monde s'accommodait. C'est pour la bonne cause, c'était la formule consacrée. La cause, c'était le *Journal du soir*.

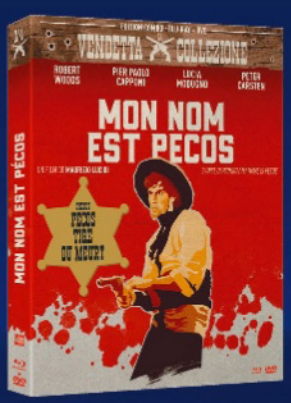
DR

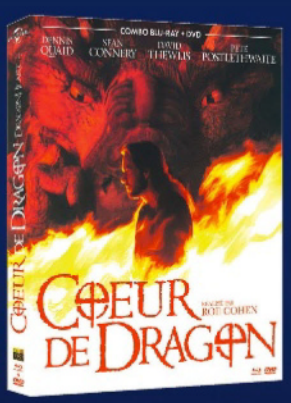
L'INFO EN PLUS

Si vous êtes un fidèle, vous constaterez qu'il y a (au moins) un personnage en commun entre les deux sagas. Autre point qu'elles avaient en commun : le nombre de volumes. Pierre Lemaitre avait parlé d'une trilogie pour la suite des « Enfants du désastre », qui se compose d'*Au revoir là-haut*, *de Couleurs de l'incendie* et de *Miroir de nos peines*. Nous sommes dès lors en mesure de vous en informer : « Les années glorieuses » sera finalement composée de quatre volumes. Lemaitre a d'ores et déjà commencé le travail de repérage pour le troisième, qui l'a mené à Prague, en République tchèque.

ELEPHANT FILMS :
LA RÉFÉRENCE DE LA CINÉPHILIE EN HAUTE-DÉFINITION

MICHAEL POWELL, HENRY HATHAWAY, GIULIO PETRONI, ROBERT FLOREY, ROB COHEN, ANTHONY MANN...





ÉDITIONS COLLECTORS :
Nouveaux Masters restaurés en Haute-Définition, making-of, documentaires exclusifs, présentations de chaque film par des spécialistes, commentaires audios, jaquettes réversibles, livrets...

INFORMATIONS & COMMANDES :
elephant1@wanadoo.fr / 01 55 17 16 16

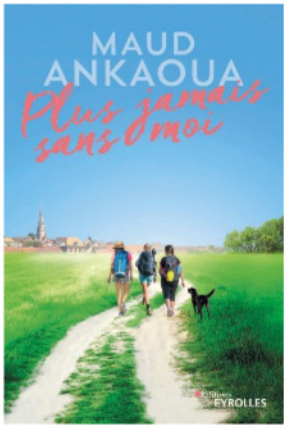
UNIVERSAL

ELEPHANT FILMS

Maud Ankaoua

Plus jamais sans moi

Après le succès fulgurant de *Kilomètre zéro* et de *Respire !*, Maud Ankaoua se tourne une nouvelle fois vers l'introspection la plus totale dans *Plus jamais sans moi,* un récit qui met la quête du bonheur au cœur des expériences les plus inoubliables. Constance s'est installée à Paris pour Lucas, l'homme qu'elle a rencontré cinq années auparavant dans un congrès d'avocats. Une idylle passionnée qui comporte tout de même une ombre au tableau : l'homme de sa vie est marié et peine à quitter sa femme malgré ses multiples promesses. Une situation frustrante qui pousse Constance à postuler dans un cabinet d'élite où, à sa grande surprise, elle est embauchée. La joie est immédiatement à son comble jusqu'à ce que sa nouvelle supérieure lui annonce qu'une période d'essai fort originale l'attend. Sac au dos et en baskets, Constance devra faire le chemin de Compostelle toute seule. Une idée saugrenue qui ne la ravit pas du tout, imaginant déjà son quotidien loin de Lucas et appréhendant sa réaction future. Le cœur lourd, la pèlerine novice s'y résigne découvrant avec stupéfaction le concept de gîte, les chambres communes, l'angoisse des punaises de lit, les ampoules et ce sac définitivement trop lourd. Les rencontres, quant à elles, pèseront peut-être dans la balance pour comprendre l'essence même de ce voyage obligé… Avec *Plus jamais sans moi*, Maud Ankaoua offre la possibilité d'un renouveau sur l'un des sentiers de grande randonnée les plus connus, où spiritualité et activité sportive se confondent bien souvent. ■



PLUS JAMAIS SANS MOI
MAUD ANKAOUA
360 P., 18,90 €. COPYRIGHT EYROLLES.
EN LIBRAIRIES LE 5 JANVIER.

ASTRID DI CROLLALANZA/EYROLLES

BIO EXPRESS

1997
Après des études en financement international au Royaume-Uni, Maud Ankaoua devient directrice d'une agence de publicité à seulement 26 ans. En pleine ascension, l'entrepreneuse subit les séquelles d'une malformation congénitale et cardiaque.

2010
L'écrivaine vend la société qu'elle dirige brillamment depuis plusieurs années dans le domaine des nouvelles technologies pour préparer en seulement quatre jours un voyage de cinq semaines au Népal pour découvrir l'Himalaya avec un sherpa.

2017
Son premier roman, *Kilomètre zéro,* dans lequel le personnage principal part au Népal pour l'ascension de l'Annapurna, paraît en librairies. Entre fiction et développement personnel, l'ouvrage rencontre un réel succès et se vend à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires.

COMMUN ACCORD

« La vie est un défi à relever, un bonheur à méditer, une aventure à tenter. »
Mère Teresa

DES MOIS que Constance attendait ce poste ! Elle n'en revenait toujours pas. Elle relut une énième fois le contrat, mais ne trouva plus une virgule à déplacer. Parfois, une ponctuation changeait le sens d'une phrase ou laissait possible une interprétation. Elle le savait bien, elle en avait joué plus d'une fois pour remettre en question une procédure et gagner des procès qui échappaient aux meilleurs de ses confrères.

Diplômée depuis plus de dix ans de l'école du barreau, elle avait quitté sa Provence natale pour Paris, ou plutôt pour Lucas dont elle était tombée amoureuse lors du congrès annuel des avocats de France cinq ans auparavant. Il l'avait très vite embauchée dans son prestigieux cabinet. Tout pouvait sembler idyllique, excepté que Lucas était marié ! Et même si elle profitait de sa présence chaque jour au bureau, rares étaient les week-ends qui lui étaient offerts. Ce mode de vie la faisait souffrir, mais elle l'aimait. Il lui avait fait promesse sur promesse mais, à chaque fois, au moment de passer le cap, et de s'engager avec elle, il faisait marche arrière et restait avec sa femme. Elle avait plusieurs fois tenté de s'éloigner, mais c'était encore plus douloureux. Alors elle s'était résignée à l'attendre.

Ce poste était une opportunité pour rendre justice à ses talents d'avocate. Lucas ne l'avait jamais élevée au rang d'associée, et pourtant elle savait au fond d'elle qu'elle en avait non seulement les qualités mais également les compétences. Le fait qu'il ne l'ait jamais promue était sans aucun doute sa façon à lui de la garder sous sa coupe et de la faire patienter.

— Tu es magnifique ! Je suis tellement heureux pour toi, s'exclama Tristan, qui la regardait depuis l'embrasure de la porte de la salle de bains.

Tristan, son meilleur ami, avait toujours été son premier fan ; il s'installait régulièrement chez elle à Paris quelques jours lorsqu'il rendait visite à ses clients. Il conceptualisait des sites Internet, et la capitale restait plus dynamique que Hyères où il habitait. Mais cette fois-ci, il allait rester plus longtemps. Son grand rêve était de devenir œnologue. En plus de son travail, il suivait des cours du soir et l'examen était dans moins de deux mois.

Constance le regarda tendrement, le serra dans ses bras avant de finaliser son maquillage d'une touche de rouge à lèvres qui alluma le désir de son ex.

— Non, ne m'approche plus ! s'écria-t-elle, affolée, en tapotant les mains coquines de son ami qui tentaient de se glisser sous la veste de son tailleur.

Tristan considérait que leur idylle de jeunesse l'autorisait encore à quelques familiarités. Elle s'écarta d'un pas. Son ex était un amoureux de l'amour, un dragueur-né, même s'il savait parfaitement que c'était sur le terrain de l'amitié que leur histoire s'était déplacée et perdurerait.

— Comment me trouves-tu ? lui demanda-t-elle, en replaçant une mèche rebelle qui la contrariait.

CE MODE DE VIE LA FAISAIT SOUFFRIR, MAIS ELLE L'AIMAIT

— Sublime, comme chaque jour !

— Je stresse.

— De quoi ? Vous êtes tombés d'accord sur les conditions, il ne reste qu'à signer. Le champagne est au frais pour ce soir, j'ai hâte de fêter ça.

— Et si je n'étais pas à la hauteur ?

— Arrête, tu vas être top comme toujours !

D'un pas décidé, Constance remonta l'avenue des Champs-Élysées. Malgré ses peurs, elle était heureuse. Entrer dans cette société était un aboutissement pour elle : un cabinet d'élite dont elle allait faire partie, une belle revanche sur Lucas qui ne lui avait jamais permis de prendre son élan. Certes, elle le verrait un peu moins souvent, mais elle allait enfin voler de ses propres ailes. Il lui avait fait une scène quand il avait appris qu'elle avait postulé ailleurs et, qui plus est, chez un concurrent de taille. Mais il ne croyait pas à son embauche et encore moins qu'elle puisse accéder à un poste d'associée. Elle allait lui prouver qu'il avait tort, et qu'elle en était capable.

Constance marchait à vive allure, sa chevelure brune ondulait dans la brise matinale, au rythme de ses talons hauts qui martelaient le pavé. Ses proches lui rappelaient souvent sa prestance, quand elle se sentait fragile et peu sûre d'elle.

Elle contourna Le Fouquet's et se posta quelques instants sur l'avenue George-V, observant du trottoir d'en face la façade de l'immeuble du cabinet H & Associés. Une certaine fierté s'empara d'elle, en même temps que l'émotion la gagnait et que ses peurs la submergeaient. Et si je n'y arrivais pas ? « Ne sois pas idiote », s'encouragea-t-elle à haute voix avant de traverser.

Elle composa le code d'entrée puis s'avança dans la courette. Un agent de sécurité lui fit ouvrir son sac et lui indiqua l'ascenseur. À l'image de la réputation de cette institution, le décor était moderne, tout en valorisant les attraits de l'architecture haussmannienne. Une moquette rouge recouvrait les escaliers en chêne dont chaque marche était soulignée d'une barre en laiton. Elle passa derrière l'homme et s'engouffra dans l'habitacle qui referma automatiquement ses portes sur elle.

Le cœur de Constance battait de plus en plus fort à mesure qu'elle prenait de l'altitude. Arrivée au sixième étage, une hôtesse l'accueillit d'un sourire gracieux, et la fit patienter dans un canapé Chesterfield en cuir beige, pendant qu'elle prévenait Hélène Parker, l'associée majoritaire avec qui elle avait rendez-vous. Quelques minutes plus tard, elle l'accompagna jusqu'à son bureau, laissant dans son sillage la trace d'un parfum capiteux. Constance prit une grande inspiration et pénétra dans la pièce, où l'attendait la dirigeante. Très svelte, celle-ci portait un ensemble clair, composé d'une veste courte et d'un pantalon large à taille haute surmonté d'une ceinture fabriquée dans le même tissu. Elle devait approcher la soixantaine. Son élégance et son charisme impressionnèrent Constance, mais ses premiers mots la mirent immédiatement à l'aise.

— Je suis tellement heureuse de vous accueillir, Constance. Bienvenue chez H & A. •••

La nouvelle recrue observa le bureau lumineux qui donnait sur l'avenue George-V. La décoration était classique, un indémodable des immeubles parisiens : murs blancs, moulures en feuilles d'acanthe et parquet en chêne en points de Hongrie.

— Je m'en réjouis aussi, répondit Constance avec enthousiasme.

Un jeune homme passa la tête dans l'embrasure de la porte :

— Toc, toc ! J'ai imprimé le contrat.

— Entre, Benoit, proposa Hélène. Constance, je te présente mon secrétaire.

— Ces versions sont les dernières que vous m'avez fait parvenir, Constance. Nous n'avons rien changé. Je vous laisse les relire.

Constance prit le temps de les parcourir et de constater que tout avait été modifié comme convenu. Puis les deux femmes procédèrent aux signatures en silence.

— Une question me taraude, s'enquit Constance. Il me semble qu'on ne rentre pas chez vous sans avoir été parrainé en interne. Or, je ne connais personne chez vous. L'ai-je été ?

— En effet, vous avez été recommandée.

— Par qui ?

— Nous y reviendrons plus tard. Avant, j'aimerais attirer votre attention sur un point crucial : la période d'essai. Comme vous le savez, nous attachons une grande importance au processus de recrutement de nos collaborateurs. C'est d'ailleurs ce qui fait le succès de notre cabinet. C'est pourquoi cette période de trois mois, qui pourra être renouvelée d'autant, est primordiale à nos yeux.

Constance acquiesça : elle comptait bien donner le meilleur d'elle-même et montrer rapidement de quoi elle était capable.

— Parfait, conclut Hélène après avoir finalisé les signatures. J'ai hâte de savoir où vous ferez cette période d'essai.

— Comment ça où je la ferai ?

— Eh bien, comme je vous le disais à l'instant, cette étape permet de confirmer les qualités fondamentales de nos salariés, c'est pourquoi elle doit être utilisée à bon escient pour vous comme pour nous.

— Mon parcours ne vous a pas rassurée ? s'inquiéta Constance.

— Si, bien sûr, c'est pourquoi vous êtes là aujourd'hui ! Vous avez les compétences techniques et votre palmarès de victoires lors des procès est impressionnant. Mais ça ne nous suffit pas pour valider votre embauche.

— Que vous faut-il de plus ? s'enquit la jeune recrue, que l'inquiétude rendait un brin ironique.

— Des qualités humaines en accord avec nos valeurs, c'est pourquoi je vous laisse tirer au sort l'endroit où vous effectuerez votre période d'essai.

Benoit plaça devant Constance une corbeille remplie de papiers pliés en quatre.

— Mais ce n'est pas ici que je vais la faire ?

— Tout dépend de votre tirage. Allez-y, insista Hélène gentiment.

— Il n'est pas question pour moi de m'éloigner de Paris, nous n'avons rien convenu en ce sens dans le contrat.

Constance parcourut le document et relut à voix haute l'article concerné :

— « *Votre poste sera basé à Paris.* »

— Poursuivez…

— « *Vos dossiers pourront nécessiter des déplacements nationaux et internationaux en fonction des attentes du cabinet* »… Bien sûr, je suis disposée à me déplacer, mais très ponctuellement.

— Alors c'est parfait !

— Je veux dire pour les besoins d'un client.

— C'est le cas. Nous devons, avant de placer notre confiance en vous, valider au plus vite notre potentielle collaboration. Je vous en prie : choisissez l'expérience qui guidera votre période d'essai dès lundi prochain.

Constance se raidit, elle ne pouvait s'éloigner de la capitale et encore moins de Lucas. Comment allait-il prendre cette nouvelle, déjà que c'était tendu entre eux depuis qu'il savait qu'elle souhaitait quitter le cabinet ?

Elle plaida sa cause :

— Je vous assure que je ne vous décevrai pas, mais comprenez-moi : j'ai une vie personnelle, je ne peux pas tout quitter ainsi.

— Il n'est pas question de cela… Il ne s'agit que de quelques semaines, le temps de la période d'essai. Vous pourrez y mettre fin à tout moment, je vous le rappelle, moyennant un préavis classique. Allez, choisissez votre destination !

Sentant qu'Hélène s'impatientait, Constance inspira profondément et piocha un papier. Elle interrogea du regard la directrice en le lui tendant.

— C'est à vous de nous dévoiler ce que la vie vous réserve, commenta Hélène, d'un ton radouci.

Constance déplia, tremblante, le bout de papier, et murmura du bout des lèvres :

— Chemin de Compostelle.

— Oh, félicitations ! s'exclama Hélène, c'est une des plus belles expériences !

L'INFO EN PLUS

Maud Ankaoua touche à tout. Particulièrement attachée aux relations humaines et au monde des technologies, elle est aujourd'hui conseillère financière pour les grands dirigeants dans plusieurs domaines et fait partie du jury iiAward. Le prix récompense plusieurs projets innovants d'entreprises sociales et interculturelles. Durant l'été, l'écrivaine renoue avec le développement personnel en proposant aux marcheurs et lecteurs de faire quelques étapes avec elle sur le chemin de Compostelle.

MAUD-ANKAOUA.COM

72 Internationale Filmfestspiele Berlin
Forum

TOKYO FILM FESTIVAL 2021
Award for Best Director
WINNER

poet

"PARMI TOUTES LES CHOSES,
LA PLUS IMPORTANTE EST L'ART DES MOTS."
DICTON KAZAKH

un film de
DAREZHAN OMIRBAYEV

Réalisateur et scénariste DAREZHAN OMIRBAYEV Avec YERDOS KANAYEV Directeur de la photographie BORIS TROSHEV
Chef décorateur ALEXANDRER ROROKIN Son ALEXANDER VLAZNEV Casting AIKHAN CHATAYEVA Costumes ALIYA IMASHEVA Montage GULYAIM KOZHAMBERDIEVA
Producteur exécutif OLZHAS TARTAYEV Producteurs YULIYA KIM, YERZHAN AKHMETOV

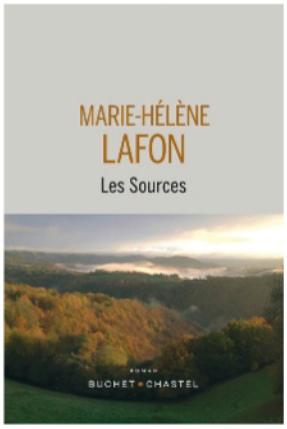
AU CINÉMA LE 14 DÉCEMBRE

KAZAKHCINEMA QAZAQFILM EAST WIND PRODUCTION

LIRE magazine littéraire

Marie-Hélène Lafon
Les Sources

Pour le meilleur et pour le pire. Telle est la loi du mariage, comme va s'en apercevoir l'héroïne, magnifique, du nouveau – et bref – roman de Marie-Hélène Lafon. C'est ainsi le 30 décembre 1959 qu'elle a épousé cet homme, avec lequel elle allait fonder une famille. Ils auront trois enfants – Isabelle, Claire et Gilles. Le clan vit dans une *« belle ferme »* du Cantal, avec des employés. Huit années ont passé et cette femme déchante, en premier lieu face à son mari. Ici, mieux vaut être taiseux car *« les gens savent tout dans ces petits pays ».* Elle fait ce qu'elle peut pour cacher *« les bleus, les traces, sous la jupe »* – cet individu violent n'a pas peur d'infliger à sa compagne *« une rouste », « une dérouillée ».* Alors, celle qui est titulaire du permis de conduite – pas si fréquent, alors, pour les femmes – pense, un jour, *« réveiller les enfants* [...], *les fourrer dans la voiture, les trois, prendre les clefs dans le tiroir du buffet, et se sauver, en pleine nuit, ne plus revenir ».* Et divorcer. *« Devenir une Marissou »,* du nom de cette femme du coin séparée. Mais qu'adviendra-t-il de la ferme ? Des échéances ? Du cheptel ? Des enfants et de leur avenir ? Dans *Les Sources,* Marie-Hélène Lafon explore à nouveau ce territoire qu'elle a déjà si bien décrit dans le passé, et nous plonge dans cette France, loin de Paris, tout juste avant Mai 68. Si elle s'inspire librement de l'histoire de sa propre famille, l'autrice des *Derniers Indiens* et d'*Histoire du fils* (prix Renaudot 2020) s'interroge sur la condition féminine et montre tout le travail du temps, dans ce décor à la fois rude et beau. Jusqu'aux magnifiques dernières pages, qui donnent toute son ampleur, sa perspective à ce texte magistral. ■



LES SOURCES
MARIE-HÉLÈNE LAFON
128 P., 16 €. COPYRIGHT BUCHET-CHASTEL.
EN LIBRAIRIES LE 5 JANVIER.

OLIVIER ROLLER/BUCHET-CHASTEL

BIO EXPRESS

1962
Naissance à Aurillac, dans le Cantal. Fille de paysans, elle commence sa scolarité du côté de Saint-Flour, avant de suivre des études de lettres à la Sorbonne. Docteure en littérature (elle consacra sa thèse à l'ethnologue auvergnat Henri Pourrat), cette agrégée de grammaire a enseigné dans divers collèges d'Île-de-France.

2001
Publication de son premier roman, *Le Soir du chien,* chez Buchet-Chastel – maison à laquelle elle restera d'ailleurs fidèle pour tous ces romans. Parmi ceux-ci, on retiendra notamment *Les Derniers Indiens, L'Annonce, Les Pays* ou *Joseph.* Le jury Goncourt la distinguera en 2016 en lui décernant le prix de la nouvelle pour le recueil *Histoires.*

2020
Consécration pour Marie-Hélène Lafon, souvent en lice pour les grandes distinctions automnales : elle reçoit le prix Renaudot pour *Histoire du fils.* Un trophée qui salue à la fois un formidable roman, mais aussi une œuvre explorant sans cesse les mêmes terres, une plume remarquable et une voix féminine atypique, intemporelle dans le paysage littéraire.

Samedi 10
et dimanche 11 juin 1967

Il dort sur le banc. Elle ne bouge pas, son corps est vissé sur la chaise, les filles et Gilles sont dans la cour. Ils sont sortis aussitôt après avoir mangé, ils savent qu'il ne faut pas faire de bruit quand il dort sur le banc. Claire a refermé derrière elle les deux portes, celle de la cuisine et celle du couloir. La table n'est pas débarrassée, elle s'en occupera plus tard, quand il aura fini la sieste. Une lessive sèche dans le jardin, Nicole l'a écartée sur le fil avant de partir, il faudra ramasser tout le linge, repasser, ranger, préparer les vêtements des enfants pour demain matin, les leurs aussi, et cirer les chaussures. Elle est contente de descendre chez ses parents, elle voudrait être contente, on sera chez elle, de son côté, on pourra rire et parler fort, il n'aura pas le dessus ; chez elle il n'a pas le dessus, il mange et il se tait. Dans trois semaines, le 30 juin, elle aura trente ans. Trente ans, trois enfants, Isabelle, Claire et Gilles, deux filles et un garçon, sept, cinq et quatre ans, une ferme, une belle ferme, trente-trois hectares, une grande maison, vingt-sept vaches, un tracteur, un vacher, un commis, une bonne, une voiture, le permis de conduire. Heureusement elle a le permis de conduire ; sa mère a eu raison d'insister pour qu'elle le passe. Isabelle, Claire, Gilles. Les trois prénoms reviennent toujours dans ses listes ; trois enfants, trois prénoms, trente-trois hectares, trente ans. Elle s'accroche à ses listes. Isabelle et Claire sont sur les balançoires ; Gilles les regarde, il est assis sur le mur, les bras croisés sur la poitrine, il tend ses jambes nues en imitant la cadence de ses sœurs qui cherchent à se donner de l'élan. Elle n'aura pas d'autre enfant, il sera le dernier, elle aime le tenir contre elle, le garder, il est doux, il sent le sucre chaud et le bébé, encore. Il rit quand il se réveille, il est joyeux le matin quand ils sont seuls dans la chambre elle et lui. Les filles s'échappent déjà, elle le sent ; elles courent, elles sautent, elles sont sérieuses, elles se taisent. Isabelle est entrée à l'école, le ramassage scolaire passe au bout du chemin, le matin et le soir ; la maîtresse dit qu'elle apprend bien. Elle fait ses devoirs sur la table de la cuisine et on n'a pas besoin de surveiller. Claire entrera au cours préparatoire dans un peu plus d'un an. Elle pense à sa mère et à ses tantes qui disent toujours que ça passe vite, la vie, le temps, les années de jeunesse où on a les enfants petits avec soi dans les maisons. Elle commence à le comprendre, elle déglutit dans le silence de la sieste, elle appuie son menton sur ses mains et ses coudes sur la toile cirée, de part et d'autre de son assiette, elle déglutit encore. Bientôt huit années depuis son mariage ; elle compte, dans six mois et dix-sept jours, ils se sont mariés le 30 décembre 1959. Elle n'aime pas penser à ça, il ne faut pas. Huit ans de mariage, et quatre ans à la ferme, ici, loin de tout, au bout du monde. Elle voudrait se lever, sortir, aller ramasser la lessive, faire ce qu'il faut, prendre un peu d'avance avant la grande toilette des enfants, la toilette du samedi qui est plus longue quand on descend le lendemain chez les grands-parents, chez elle et chez lui, il faut que les trois soient impeccables, toujours. Son corps pèse. Elle attend.

Nicole a seize ans, bientôt dix-sept. Avant elle, pendant plus de trois ans, il y avait eu Annie, sa première bonne. Annie était si gentille, si vive, et joyeuse, gaie, du matin au soir. On voyait qu'elle avait l'habitude du travail. Les lessives pour une famille de cinq personnes sans compter le linge des deux ouvriers, le ménage d'une grande maison, les poules et les lapins, l'entretien du jardin, arroser, sarcler, rien ne lui faisait peur. Elle était née dans le pays et n'en était jamais partie. Ses parents tenaient une petite ferme sur les hauts de la commune et son père allait aussi en journée dans la vallée pour joindre les deux bouts. Annie connaissait les gens, les familles, les histoires, et en parlait bien, sans malice mais toujours avec le mot pour rire. Annie avait eu vingt ans, s'était mariée et avait suivi son mari qui ouvrait un garage à Mauriac, à l'autre bout du département. Les femmes suivaient les maris. Nicole suivra le sien, Nicole aura un mari, même si elle est moins jolie qu'Annie, moins pimpante, et plus lente, plus lourde. On s'habitue à tout ; elle s'est habituée à Nicole qui manque parfois un peu d'idée mais travaille très bien. Nicole vient aussi d'une ferme, elle est l'aînée d'une famille nombreuse et on sent qu'elle a été élevée à la dure. Elle n'a pas été élevée à la dure, elle. Il ne faut pas penser à ça non plus, elle en a les jambes coupées, chaque fois, mais elle ne peut pas s'empêcher de ruminer ses rengaines de petite fille. Même si on n'était pas riche, on ne manquait de rien, et pendant que le père était prisonnier en Allemagne, sa mère avait mené la barque, toute seule, avec les quatre grands-parents qui ne savaient pas quoi faire pour la gâter, elle, la petite, la princesse, la reine. À Fridières, elle passait d'une maison à l'autre, les fermes se touchaient, les parents s'étaient toujours connus. Elle avait eu quatre, six, sept ans, et le père ne revenait pas. On en parlait, on envoyait des colis. Quand elle avait su écrire, elle avait tracé des mots que lui dictaient sa mère et sa grand-mère au bas de la lettre pour le prisonnier ; elle s'était appliquée mais elle se souvient d'avoir pensé, sans le dire, que ça ne lui plaisait pas d'avoir un papa prisonnier, les deux mots n'allaient pas ensemble. Ensuite il était revenu, il avait l'air vieux et fatigué, elle n'avait pas reconnu l'homme qui était sur la photo de mariage et, au bout de quelques jours, elle avait demandé à sa mère si le monsieur n'allait pas bientôt repartir.

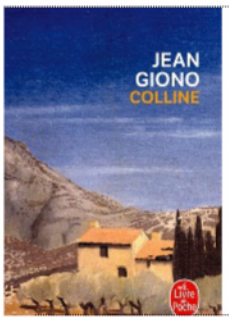
> ELLE NE DIT CES MOTS À PERSONNE, COMMENT LES DIRE, IL FAUT FAIRE SEMBLANT DEVANT LES GENS

Elle enfonce son menton dans ses mains et ses orteils remuent sous la table dans ses pantoufles bleues. Elle ferme les yeux. Elle dormait avec sa mère ; jusqu'au retour du prisonnier elle avait dormi avec sa mère, dans le grand lit, dans son chaud, collée contre le dos de sa mère, le nez dans les cheveux dénoués de sa mère, emmêlée à elle. Ensuite, après le retour, jamais plus. Jamais. Une boule monte dans sa gorge, il ne faut pas, elle voudrait s'empêcher, elle doit garder des forces pour tout faire, sinon ce sera encore le

cirque, la corrida. Elle a des mots, maintenant, pas beaucoup, deux ou trois, ça suffit ; depuis toutes ces années elle a trouvé des mots pour se parler à elle, dans sa peau, de ce qui lui arrive, de ce qui est arrivé dès le début, aussitôt après le mariage. Elle ne dit ces mots à personne, comment les dire, il faut faire semblant devant les gens, tous les autres sont les gens, même sa mère, son père, et ses sœurs. Ses sœurs savent, elles ont senti, elles ont compris, elles ont vu, une fois, après la naissance de Gilles, où il n'a pas pu se tenir devant elles. Depuis elles ne sont pas revenues à la ferme passer quelques jours comme elles le faisaient quand les filles étaient plus petites, mais elle ne sait pas si ses sœurs ont parlé à sa mère de ce qu'elles avaient vu. Sa mère ne lui a rien dit et elle non plus. Les mots ne lui viennent pas, l'orgueil les bloque. Elle appelle ça l'orgueil, ce qui la fait tenir et rester et qui compte aussi pour sa mère ; elle le sait, elle connaît sa mère mieux que personne, mieux que ses sœurs et que son père. C'est à cause des années de la guerre, de l'odeur des cheveux de sa mère quand elles étaient dans le chaud du lit, les deux. Elle relève le menton, ouvre les yeux, et enfonce ses doigts dans la chair de ses pommettes. Elles allaient aussi au cimetière, le dimanche, après la messe. Les deux grands-mères, la maternelle et la paternelle, la mémé et la mamie, les suivaient d'un peu loin, restaient en arrière. Sa main gauche était dans la main droite de sa mère, elles se tenaient debout devant la tombe, ça ne durait pas longtemps ; sa mère ne disait rien et serrait seulement sa main un peu plus fort dans la sienne qui devenait moite. Ensuite c'était fini, elles sortaient du cimetière. Plus tard, quand elle était allée à l'école du bourg, elle avait pu lire sur la tombe, André 1935-1937.

Il remue un peu sur le banc, il bouge son bras gauche qui est replié sur ses yeux à cause de la lumière, il a laissé ses lunettes sur la table, à côté de son couteau fermé, et il dort comme ça, allongé sur le banc étroit, la jambe gauche posée sur la droite, les pieds croisés. Elle connaît ses heures, il va dormir encore dix minutes. Il sera réveillé et levé d'un coup. Il mettra d'abord ses lunettes, il prendra son couteau et il lui demandera sans la regarder ce qu'elle attend pour ramasser la table. Il ne supporte pas le moindre bruit pendant sa sieste. Elle ne répondra pas. La boule durcit dans sa gorge. Elle a l'orgueil, comme sa mère, c'est une façon d'être, même si ça n'explique pas tout. Sa mère aurait pu empêcher le mariage, en insistant beaucoup, elle ne l'avait pas fait. Son père lui avait parlé, une fois, un soir du dernier été qu'elle avait passé chez ses parents, en 1959. Ils revenaient du pré rond, lui avec la faux, elle avec le râteau ; c'était un petit pré en pente, tout biscornu, enfoncé sous des frênes qui arrêtaient le soleil. Le père avait fauché, elle avait râtelé derrière lui le foin qui n'était pas haut, et tout clairsemé, mais qu'il fallait quand même déplacer pour qu'il échappe à l'ombre des frênes et sèche mieux. Elle aimait bien travailler avec le père, il était calme et doux. Après le dernier tournant, en haut de la côte, il s'était arrêté ; de là, on voyait tout, Fridières d'abord, et, en face, de l'autre côté du ruisseau, le Résonnet, la ferme de Soulages, qui avait fière allure, les deux bâtiments, les prés, les bêtes, et la grosse maison, où elle irait habiter après son mariage, dans moins de six mois, on avait fixé la date, le 30 décembre. Pierre travaillerait avec son père, comme il le faisait déjà avant le service militaire. Il allait rentrer, dans neuf semaines, il le confirmait dans sa dernière lettre ; fin septembre ou début octobre. Le père s'était tourné vers elle, il avait dit, c'est une belle ferme, tu seras pas loin à Soulages, mais j'aime pas ton fiancé, j'aime pas comment il te regarde.

La cour est verte. Isabelle est montée dans l'érable, elle grimpe presque jusqu'en haut et y reste longtemps ; on voit ses pieds quand on s'avance sous l'arbre, contre le tronc, on devine qu'elle est là mais elle ne répond pas si on l'appelle. Elle ne sait pas bien comment s'y prendre avec Isabelle qui est l'aînée, comprend tout, lui résiste, à elle, et se méfie de son père. Claire et Gilles sont accroupis devant les clapiers et parlent aux lapins. Depuis le pas de la porte, elle les voit de dos ; la lumière joue sur leurs cheveux châtains, avec des reflets dorés bouclés pour Claire, souples pour Gilles. Ils ne sont pas blonds, elle n'aura pas eu d'enfants blonds. Isabelle est frisée, comme son père, et presque brune. C'est Claire qui parle aux lapins, Gilles écoute et tourne la tête tantôt vers sa sœur, tantôt vers les lapins, comme si les lapins répondaient. Elle lui demandera si les lapins répondent quand Claire leur parle ; il lui racontera en gazouillant avant de s'endormir, quand elle le couchera. Son petit lit à barreaux est dans la chambre du bas, à côté de la leur ; elle aime rester longtemps sur la chaise basse, elle appuie son épaule sur les barreaux du lit peint en jaune qui vient de chez elle, elle a dormi dans ce lit, avant le départ du père pour la guerre ; elle n'a jamais demandé à sa mère si elle avait eu le temps de l'utiliser pour André ; elle ne peut pas poser ces questions à sa mère.



L'INFO EN PLUS

On ne résiste pas au plaisir de citer l'extrait de *Colline*, de Jean Giono, qui figure en préambule des *Sources* et qui, évidemment, prend une dimension bien particulière à la lecture de ce nouveau roman : *« Le sanglier solitaire hume vers les fermes./Il connaît l'heure de la sieste./Il trotte un grand détour sous les frondaisons, puis de la corne la plus rapprochée, il s'élance./Le voilà. Il se vautre sur l'eau. La boue est contre son ventre./La fraîcheur le traverse d'outre en outre, de son ventre à son échine./Il mord la source. »*

13 à table !

1 livre acheté = 4 repas distribués

Illustration de
Riad SATTOUF

5 €

10 nouvelles inédites écrites par

Françoise BOURDIN
Marina CARRÈRE D'ENCAUSSE
François D'EPENOUX
Karine GIEBEL
Raphaëlle GIORDANO
Alexandra LAPIERRE
Cyril LIGNAC
Agnès MARTIN-LUGAND
Romain PUÉRTOLAS
Mohamed Mbougar SARR

Et une préface exceptionnelle
de **Thomas PESQUET**

LES RESTAURANTS DU CŒUR
LES RELAIS DU CŒUR

Depuis 8 ans, 13 à table ! a permis de distribuer près de **6 800 000** repas par les Restos du cœur.

POCKET

LIRE SOUTIENT LES RESTOS DU CŒUR

©Réalisation Kosept

Le linguiste Alain Rey (1928-2020).

Ses derniers mots

Il est des plus chic, sur son lit de mort, de saluer ce qu'il vous reste d'assistance d'un trait d'esprit. On a beau le soupçonner d'être apocryphe, se dire qu'il a toutes les chances d'avoir été ciselé après coup par l'entourage, on a envie de croire que, si la Faucheuse a eu le dernier mot, ce fut de peu, et que celui-ci ne valait pas, il s'en faut, celui-là.

Alain Rey n'aura pas eu à se donner cette peine. Ses mots de la fin, il les avait déjà consignés au sein de ce qui constitua le grand œuvre de toute une vie, à savoir son *Dictionnaire historique de la langue française*. Cinq années durant, et alors qu'il savait son temps compté, c'est à une véritable course contre la montre qu'il s'est livré, à seule fin de proposer à ses nombreuses ouailles, trente ans après la première, cette édition qualifiée d'« ultime ». Pour le *vulgum pecus*, la « dernière », par cette force des choses qui s'impose même aux plus grands. Mais pour qui a pris l'habitude, sous l'égide du maître, de demander toujours plus aux mots, celle « qui va au-delà », eu égard à l'adjectif archaïque *(ulter)* qu'évoque précisément l'ouvrage susmentionné, et qui survit dans notre *ultra*.

Au-delà de la mort ? Impossible qu'il n'y ait pas songé.

Pour connaître un peu Alain Rey et deviner que le souci de sa postérité n'était pas sa préoccupation cardinale, beaucoup vous diront pourtant que cet *ultime* doit être pris moins comme une fin que comme une étape. L'état des lieux le plus achevé possible… compte tenu des bornes que nous impose notre humaine condition. C'est que le spectacle de la langue continue, une fois les balles du jongleur retombées. Il faut voir dans l'arbre qui orne la couverture l'image d'un idiome en constante éclosion, qui ne nous étonnera pas moins demain qu'hier.

Comme un symbole aussi, tous ces vocables apparus dans ce nouvel opus, et qui récitent, à leur façon, les soubresauts de ces dernières années : *blob, climatosceptique, complotisme, décarboner, décolonialisme, déconfinement, déremboursement, endométriose, glyphosate, grossophobie, hydroxychloroquine, influenceur, présentiel, remontada, spritz, téléconsultation*. Sans oublier les régionaux de ladite étape, *biloute* en tête !

Mais tout cela n'est rien, visiblement, en regard de la partie immergée de l'iceberg, soit ces pans d'articles entièrement récrits par le maître d'œuvre à la lumière de son expérience grandissante et de ses découvertes quasi quotidiennes : nouvelles révélations étymologiques, incursions répétées dans le français parlé, croustillantes anecdotes venues du fin fond des coulisses de la langue, tout est fait pour que l'ouvrage reste fidèle à son enviable réputation. Celle d'un dictionnaire qui, sans rien abandonner de sa précision toute scientifique, n'en persiste pas moins à se lire… comme un roman ! ■

Bruno Dewaele

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE
ALAIN REY (DIR.)
DEUX VOLUMES SOUS COFFRET, 2 984 P., LE ROBERT, 139 €

À LIRE VOUS AVEZ DIT INCLUSIVE ?

Voilà un livre qui ne se borne pas à nous dire, à la suite de l'Académie et du ministre de l'Éducation nationale du précédent gouvernement, que l'écriture inclusive est un « péril mortel » pour la langue, il prend le temps de nous expliquer pourquoi. Tour à tour, Boualem Sansal, Xavier-Laurent Salvador, Yana Grinshpun, Mazarine Pingeot, Mathieu Bock-Côté, Bérénice Levet, Jean Szlamowicz, Jean-François Braunstein, François Rastier, Jean-Michel Delacomptée, Nathalie Heinich et Anne-Marie Le Pourhiet se relaient à la barre pour dénoncer le mauvais procès – largement idéologique – que l'on fait là au français. Heureuse nouvelle pour ceux qui sont las de se voir traiter de rétrogrades, voire de machos, dès qu'ils prennent leurs distances avec le point médian, l'accord de proximité et, de façon plus générale, la déconstruction de notre syntaxe ! Parce que la fin, si respectable soit-elle, ne suffit pas toujours à justifier les moyens, il était temps, non seulement d'élever, mais de lancer pour de bon le débat. Par la qualité de son argumentation et sa constante hauteur de vues, cet ouvrage y contribuera sans conteste. ■ **B.D.**

MALAISE DANS LA LANGUE FRANÇAISE
SAMI BIASONI (DIR.)
PRÉFACE D'ANNIE GENEVARD, 264 P., LE CERF, 20 €

PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE/LE ROBERT

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Récupération

On l'a toujours soupçonnée d'être partout, certes, mais c'est d'autant plus criant en cette période où faits divers sanglants et barbares semblent se succéder sans discontinuer. Pas grand-chose d'original à dire sur le mot lui-même, dont personne ne s'étonnera qu'il ait été formé sur le verbe latin *recuperare*. Ce qui mérite sans doute davantage notre attention, c'est qu'il s'agit là d'une « recréation » aussi tardive que savante. S'était d'abord naturellement imposée la forme *recouvrer,* dont on connaît les multiples acceptions (« recevoir le paiement d'une somme due » – notamment des impôts ! – et, de façon plus générale, « rentrer en possession de quelque chose » – soit d'un statut, soit de facultés physiques ou mentales dont on avait été privé). Cela ne nous empêche pas, et plus souvent qu'à notre tour, de le confondre avec son paronyme *recouvrir,* infiniment plus courant, au point que son participe *recouvré* devient régulièrement *recouvert* ! Est-ce la raison pour laquelle on a cru bon, à la fin du Moyen Âge, de lui concocter un doublet ? En tout cas, plus d'un sourira à l'idée que notre vocable est lui-même le fruit d'une… récupération étymologique ! Et qui l'eût cru, que, de *recouvrer* et de *récupérer,* le terme savant ne soit pas le premier, mais le second ? ■ **B.D.**

➔ QU'EST-CE QU'ON ÉCRIT ?

Loin s'en faut ou tant s'en faut ?

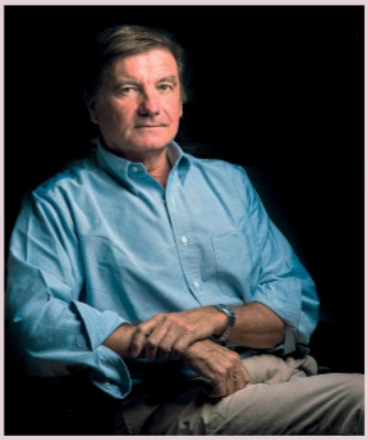
À l'applaudimètre, il n'y aurait probablement pas photo, comme on aime à dire aujourd'hui : c'est le premier de ces tours que l'on entend de plus en plus et un peu partout. Il n'est pourtant que de réfléchir un instant au sens de *s'en falloir,* « manquer », pour se persuader que seul un adverbe de quantité *(peu, beaucoup, tant…)* est susceptible de faire l'affaire en pareille occurrence. Nous viendrait-il en effet à l'idée de troquer ladite quantité contre une notion de proximité en déclarant par exemple que quelque chose nous manque… loin ? Comme le suppose avec pertinence Julien Soulié dans son nouvel ouvrage, *100 mots et expressions employés à mauvais escient* (éd. Le Figaro littéraire), ce monstrueux *loin s'en faut* est le probable résultat de l'accouplement contre nature de *tant s'en faut* et de… *loin de là.* Las ! c'est une chose que de mettre un nom sur le mal qui nous frappe, c'en est une autre de l'éradiquer. Surtout dans un pays qui se veut cartésien, mais où il n'est pas si rare que l'étincelle fasse déborder le vase ni que la goutte d'eau mette le feu aux poudres… ■ **B.D.**

DR – ROMAIN GAILLARD/REA/ÉDITIONS DU ROCHER

De *recouvrer* et *récupérer*, c'est bien le second de ces verbes qui est un terme savant.

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

ÉRIC NEUHOFF*



« Lumière »

« Déjà, c'est le nom des frères qui ont inventé le cinéma. Rien que pour ça, ces syllabes mériteraient d'être inscrites au patrimoine mondial de l'humanité. Sans lumière, pas d'obscurité, pas de films, pas de baisers échangés dans le noir. Cela fait beaucoup. Le mot évoque aussi le soleil. Il a quelque chose d'estival et d'aveuglant, induit la chaleur et les bains de mer, les cheveux qui se décolorent au fil de l'été, les traces de sel qui sèchent sur la peau, la crème qu'on étale sur le dos de ses amies. Et puis il y a les pannes d'électricité. La lumière brille alors par son absence. Cela se produisait généralement en classe, les soirs d'hiver. Le *"Aaaaahhhhh"* que poussaient les élèves quand les lampes se rallumaient. C'était Noël. C'était le premier matin du monde. Il s'agit également du titre d'un film réalisé par Jeanne Moreau et qu'on a terriblement oublié, ce qui est peut-être injuste. Ce vocable est bien utile. Il sert à désigner des personnes dont le QI ne figurera jamais au *Guinness des records* : *"Celui-là, ça n'est pas une lumière."* Défense de citer des exemples. Bon, maintenant, extinction des feux. »

Propos recueillis par Louis-Henri de La Rochefoucauld

* Dernier livre paru : *Cocktail de saison* (Le Rocher)

Une bonne correction

Notre numéro d'octobre, vous vous en souvenez, consacrait un dossier à Céline. L'occasion de vous soumettre un extrait du *Voyage au bout de la nuit,* hélas lesté de neuf coquilles. Les repérerez-vous toutes ?

« New-York c'est une ville debout. On en avait déjà vues nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux mêmes. Mais chez nous, n'est-ce-pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là l'Américaine, elle ne se pamait pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur. On en a donc rigolé comme des cornichons. Ça fait drôle, forcément, une ville bâtie en raideur. Mais on n'en pouvait rigoler nous du spectacle qu'à partir du cou, à cause du froid qui venait du large pendant ce temps-là à travers une grosse brume grise et rose, et rapide et piquante à l'assaut de nos pantalons et des crevasses de cette muraille, les rues de la ville, où les nuages s'engoufraient aussi à la charge du vent. Notre galère tenait son mince sillon juste au raz des jetées, là où venait finir une eau caca, toute barbottante d'une kiryelle de petits bachots et remorqueurs avides et cornards. »

Le mot mystère

C'est quand on vous dit que je n'y suis pour rien qu'il convient au contraire de vous inquiéter. Mais n'allez surtout pas croire des étymologistes à la… manque qui verraient en moi un symptôme d'hypertrophie de la prostate ! Que suis-je donc ?

Plus urbains qu'eux, tu meurs !

On le sait, la bougie que vous vous apprêtez à allumer pour fêter Noël nous vient de la ville algérienne de Béjaïa (anciennement Bougie). De la même façon, les vocables qui suivent doivent leur nom à un toponyme. Tous, sauf un.
Mais lequel ?

A. angora
B. baïonnette
C. bauxite
D. berline
E. condom
F. corbillard
G. londrès
H. popeline

L'orthographe par le menu

Il se peut que les mets suivants soient au rendez-vous de vos réveillons de fin d'année. Autant les écrire correctement ! Est-ce le cas partout ici ?

A. cœurs d'artichauds
B. dindonneau
C. gnochis de potimarron
D. jambonneau
E. profiteroles
F. saumonneau

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction
New York (pas de trait d'union) – On en avait déjà **vu** (l'usage de loin le plus répandu veut que le pronom adverbial *en* n'entraîne pas l'accord du participe passé qui le suit) – et des fameux **même** (*même* étant ici adverbe, il doit rester invariable) – **n'est-ce pas** (attention au trait d'union de trop !) – **pâmait** (ne pas oublier l'accent circonflexe, la nouvelle orthographe l'ayant maintenu sur le « a ») – **s'engoufraient** (deux « f », comme dans *gouffre*) – **au ras** des jetées (quand bien même celles-ci auraient parfois affaire au raz de marée !) – **barbotante** – **kyrielle** (le mot a été formé à partir de l'invocation *Kyrie eleison*).

Le mot mystère
La péjnurie. Rien à voir en effet, et en dépit des apparences, avec une maladie urinaire !

Plus urbains qu'eux, tu meurs !
Réponse E. Étymologiquement parlant, l'origine du nom *condom* est obscure, mais sans rapport aucun avec la ville du Gers (le ciel l'en… préserve !). En revanche, les noms qui suivent seraient, dans l'ordre, liés à Ankara, Bayonne (on y fabriquait l'arme en question), aux Baux-de-Provence, à Berlin, Corbeil (de *corbillac*, coche d'eau ainsi nommé parce qu'il faisait le trajet de Paris à Corbeil), Londres (ses habitants étaient grands amateurs dudit cigare de La Havane) et Popering.

L'orthographe par le menu
C'est du moins le cas pour **B, D** et **E.** Ailleurs, il aurait fallu écrire *cœurs d'artichauts, gnocchis de potimarron* et *saumoneau.*

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« L'identité est devenue la valeur cardinale de notre modernité. »

Siècle des égarés
Déesse sacrilège

Julia de Funès, *Le Siècle des égarés. Pour en finir avec ces identités qui nous figent*, L'Observatoire, 2022

Les enfants sont rois
Forts, sensationnels

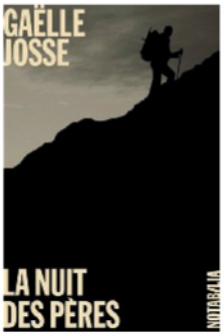
Delphine de Vigan, Gallimard, 2021

Paul Marie Verlaine
Aviné par la lumière

Jean Teulé, *Ô Verlaine !*, Pocket, 2006

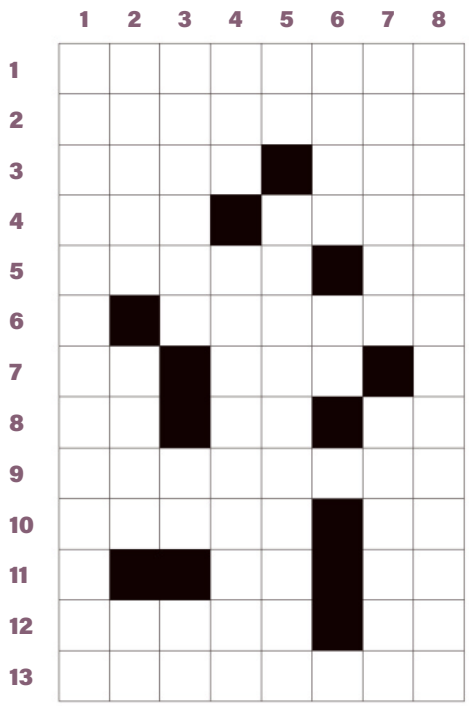
La Nuit des pères
Le dispensateur

Gaëlle Josse, Noir sur Blanc, 2022



Se perdre d'espérer

Annie Ernaux, Gallimard, 2001



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Résultat attendu. **2.** Se plonge dans les produits laitiers. **3.** Partie de cheminée. Rats, geckos, putois et compagnie. **4.** Précède Marmaï au cinéma. Figure humaine. **5.** Bois clair. La moitié de Lens. **6.** Travailles avec des vannes. **7.** Cardinaux. Se montrèrent résistants. **8.** Aux extrémités d'un drap. Syndicat. Note. **9.** Plus vrai que nature, peut-être ! **10.** Fournisseur patenté de statistiques. Adverbe. **11.** Abréviation journalistique. Annonce un ajout. **12.** Exclut. C'est-à-dire. **13.** Traitements, pour certains.

Verticalement

1. En prenant de la bouteille, ils accrurent leur mobilité. **2.** Poilue et piquante. Accueille pros et amateurs. Premier des cours. **3.** Petits, mais gros dormeurs. Tombeur de rois et de reines. Romains. **4.** En un certain sens, bouleversé. Une seule de ses fleurs peut faire un bouquet ! **5.** Magistrat et détective chinois rendu célèbre par un Néerlandais. Ripaillerai. **6.** Ville allemande connue pour ses lentilles. Sur certaines enveloppes. **7.** Parole de bon augure. Chimère. **8.** Qui sont en grand manque.

Québec Amérique traverse l'Atlantique

Depuis septembre dernier, une sélection du catalogue de la maison d'édition fondée en 1974 à Montréal est disponible en France, en Suisse et en Belgique. Rencontre avec sa présidente, Caroline Fortin.

Caroline Fortin avait 5 ans lorsque son père, Jacques Fortin, a créé les éditions Québec Amérique. Après avoir travaillé pendant près de trente ans dans cette maison familiale qu'elle dirigeait depuis 2011, l'éditrice en est devenue la propriétaire en novembre 2021. Il faut croire que les défis renforcent la détermination de cette bibliophile. En septembre dernier, Caroline Fortin a relancé sur le sol européen sa maison d'édition, dont le catalogue réunit nouvelles voix et auteurs renommés, telle Marie Laberge qui ouvre le bal avec son roman *Contrecoup*.

UNE OPPORTUNITÉ POUR LES AUTEURS

Québec Amérique (également appelé QA) avait déjà tenté l'aventure européenne en 2014-2016 avec la collection populaire des « Dictionnaires visuels ». Pour cela, QA s'était allié au distributeur français Dilisco. L'aventure fut « *rapide* », aux dires de l'éditrice, qui avoue qu'elle n'avait pas mis les moyens à l'époque. « *Il y a deux ans, en revanche, nous avons reçu des éditeurs français attirés par le succès de plusieurs de nos auteurs en France, dont Andrée A. Michaud et Jean-François Beauchemin,* se souvient-elle. *On s'est rendu compte que, même si on voulait maintenir la cession de droits, il arrivait souvent que nos livres ne trouvent pas preneurs auprès des éditeurs français, pour des raisons de planning notamment. Nous avons donc eu envie d'offrir à certains auteurs l'opportunité d'être lus en France.* »

UN CATALOGUE « PERTINENT »

Cette fois, pas question de faire les choses à moitié. « *Avec beaucoup de sérieux* », Caroline Fortin s'est entourée d'un consultant français, tout en confiant le projet à une personne de son équipe très au fait du paysage éditorial de l'Hexagone. À l'issue d'un an et demi de réflexion, ses équipes et elle ont compris qu'il était préférable de proposer en Europe un catalogue « pertinent ». La maison, qui publie environ 9 œuvres par an, a défini trois pôles : les albums jeunesse ; les ouvrages de *young adult* déjà très prisés à l'international ; enfin, la collection légendaire de QA, « Littérature d'Amérique ». Une « *petite équipe* » accompagne les ouvrages en Europe : deux personnes chargées des relations libraires (une pour la France, une pour la Belgique et la Suisse), une responsable des communications et de la promotion jeunesse, auxquelles s'ajoutent des attachées de presse indépendantes de manière ponctuelle pour les titres littéraires.

PAS DE RECETTE MAGIQUE

Comment évaluer ce qui est pertinent pour la France ? « *Je ne pense qu'il existe de critères établis,* déclare-t-elle, amusée. *Pour le domaine "jeune adulte", on a ciblé les succès publics qui ont obtenu des prix. Pour "Littérature d'Amérique", on discute au cas par cas et on affinera nos critères avec le temps. Donc, il n'y a pas de recette magique. Si j'en avais une, je crois que je pourrais la vendre !* »

Caroline Fortin ne semble nullement en avoir besoin : la décision de relancer Québec Amérique en Europe il y a deux ans a coïncidé avec un pic d'engouement pour la littérature québécoise en France – on pense, entre autres, à Kevin Lambert, Gabrielle Filteau-Chiba et Audrée Wilhelmy. « *Je suis convaincue que les lecteurs francophones d'Europe vont se reconnaître dans les livres que nous publions, de la même façon que nous nous sommes reconnus plus jeunes dans les albums jeunesse et les romans français* », estime-t-elle. Et pourquoi pas, un jour, les lecteurs d'Afrique francophone, où le distributeur Dilisco est déjà présent. ■ **Gladys Marivat**

ALICE XUE/EDITIONS QUÉBEC AMÉRIQUE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Le désir d'Orient

Un axiome court chez les fabricants de fictions, producteurs et éditeurs : les consommateurs doivent se reconnaître dans les personnages. De fait, en littérature, sur scène, à l'écran, nous ressentons le besoin de nous intéresser aux héros pour suivre une narration jusqu'au bout. Si l'axiome n'est pas sot, il le devient sitôt qu'on l'interprète à la lettre : il faut que les protagonistes ressemblent aux gens moyens, parlent comme eux, s'habillent pareillement, évoluent dans leur cadre, caressent les mêmes rêves, ressassent des soucis identiques. Du moment que l'appui sur une réalité mutuelle reste assuré, l'histoire s'envole ensuite où elle veut, nous disent les professionnels. Et voici comment la banalité a envahi nos représentations, puis nos esprits ! Désormais, les récits pour les enfants pataugent au creux d'un univers privé d'épaisseur, les feuilletons se déroulent dans des campings, les téléfilms patinent au milieu d'un quotidien grisâtre, le théâtre de boulevard fige des acteurs vêtus comme les spectateurs parmi des meubles basiques, et les romans déploient des individus affligés de problèmes rebattus – régime, jalousie, adultère – formulés sans aucune transposition.

ET VOICI COMMENT LA BANALITÉ A ENVAHI NOS REPRÉSENTATIONS, PUIS NOS ESPRITS !

Or tous mes bonheurs en art m'ont procuré l'expérience inverse. Petit garçon, aussi longtemps que l'on me proposa des livres formatés pour la jeunesse – ceux de l'horrible Enid Blyton, *Alice, Club des Cinq, Clan des sept* –, qui m'ennuyaient copieusement, je crus détester la lecture ; je n'éprouvai le grand frisson qu'en ouvrant, à 8 ans, *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas : aussitôt, j'obtins quatre amis, j'achevai le troisième tome en pleurant la mort de d'Artagnan, fou de littérature à jamais. Quelques années plus tard, je découvris les planches avec *Cyrano de Bergerac*, ce drame en vers d'Edmond Rostand : là encore, Cyrano ne s'exprimait pas à ma façon, se fringuait autrement, se mouvait dans une sphère disparue, cependant j'étais terrassé par l'intérêt et par les émotions. Déclamer *Andromaque* de Racine à 14 ans me permit de mieux comprendre la cruauté des amours non réciproques qu'une quelconque bouillie à destination des adolescents. Les romans de Colette m'initièrent à une sensibilité féminine aux antipodes de la mienne, enfin Proust m'apprit à déchiffrer les méandres du cerveau à partir du seul faubourg Saint-Germain à la Belle Époque.

Quel est le point commun entre ces expériences ? L'Orient.

Un monde lointain m'était offert, dépourvu de contiguïté, sans beaucoup d'objets, de mœurs, de termes connus, et pourtant, très vite, l'histoire me touchait au plus profond. Quelle magnifique ruse ! Je me retrouvais proche par surprise, alors que je ne m'y attendais pas. L'Orient, c'est-à-dire le décalage, poussait subrepticement les portes de l'intime. La gémellité ne venait pas des décors, des ustensiles, du vocabulaire, des habits, ces choses mortes, mais plantait ses racines dans mon cœur.

En fait, l'éloignement induisait la plus riche, palpitante et authentique proximité.

Mon conseil : n'ayez pas peur de l'Orient, cultivez-le. N'écoutez pas les pseudo-sociologues, les professeurs d'indigence, les docteurs en platitude. Délaissez les clichés, ces pans de réel prétendument partagés.

La Fontaine l'avait saisi mieux que personne lorsqu'il racontait la comédie humaine au moyen des animaux. Un véritable écrivain ne part pas des apparences de l'intimité, il la génère progressivement grâce à son écriture. Qu'est-ce que la littérature sinon la disposition à abolir les distances ? ■

AUDREY SOVIGNET

« Les nouvelles sont un bon moyen de réfléchir à ce qu'on écrit »

Lauréate de la dernière édition du concours de nouvelles *Lire Magazine littéraire*-Librinova, Florine Martinet a enthousiasmé le jury avec « Les morts s'en vont » (texte publié dans notre récent hors-série « Écrire et se faire éditer »). Entretien.

Quel est votre parcours dans l'écriture ?
Florine Martinet. J'ai énormément lu dès l'enfance – pas de télé, ça aide – et à force de me gaver d'histoires, j'ai fini par inventer les miennes. J'avais inconsciemment intégré certains codes, structures et univers depuis que j'étais petite, donc écrire de cette façon me venait naturellement. Il y a quelques années, j'ai réalisé qu'il ne me suffisait pas de suivre mon instinct, mais que toute bonne histoire est issue d'un travail réfléchi. Les nouvelles sont un bon moyen de réfléchir à ce qu'on écrit, à cause des contraintes qu'elles imposent. Et de s'amuser encore plus !

Comment vous êtes-vous approprié la consigne du concours, à savoir commencer par la phrase « Le lundi 5 novembre 2018, l'agent funéraire procéda à l'ouverture du cercueil pour l'exhumation, il était vide » ?
F.M. Ce qui m'est venu en premier, c'est la bizarrerie et le comique de la situation. Mais dans l'aspect décalé de mon début d'intrigue policière de campagne, il y avait aussi quelque chose d'émouvant. J'ai donc pris le parti de montrer que, quand le monde autour de nous perd la raison, nos propres actions ne nous paraissent plus si bizarres ni si folles.

Quelles sont vos influences littéraires ?
F.M. J'ai envisagé l'ambiance comme tirant vers le fantastique et l'horreur absurde, à la fois pour ajouter du mystère autour de l'enquête et de la résolution – qui sont forcément écourtées par le format de la nouvelle –, et aussi parce que c'est ce qui communiquait le mieux les émotions que je voulais susciter.

Avez-vous déjà suivi des ateliers d'écriture ?
F.M. Non. J'ai une tendance solitaire et secrète, donc il est difficile de partager cette expérience avec des personnes en chair et en os en face de moi. En revanche, j'apprécie beaucoup les livres sur le processus d'écriture ou la structuration des histoires. Ils sont pour la plupart anglo-saxons, et accessibles au grand public. Ils m'ont beaucoup aidée, simplement à comprendre que l'écriture est un art comme les autres. Il y a la magie de l'intuition, mais aussi la maîtrise de sa technique. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

Librinova

HORS-SÉRIE

ÉCRIRE ET SE FAIRE ÉDITER

C'est le rêve de très nombreux Français : voir un de leurs textes devenir un livre. Mais le chemin est long avec, au final, peu de concrétisations. Pour y parvenir, autant éviter les erreurs élémentaires. Voilà pourquoi *Lire Magazine littéraire* vous propose un nouveau numéro hors-série d'« Écrire et se faire éditer ». Outre quelques règles d'orthographe, de grammaire et de syntaxe, vous trouverez des leçons issues des classiques de la littérature ou d'œuvres contemporaines emblématiques. Des écrivains (Bernard Werber, Olivia Rosenthal…) révéleront leurs secrets sur l'écriture ou l'édition, tout comme nos animatrices d'ateliers d'écriture. Et n'oublions pas le calendrier des concours de nouvelles, ainsi que deux fictions inédites, primées lors de nos opérations partenaires. ■

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

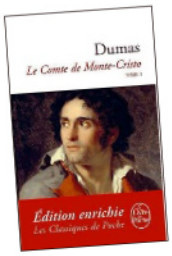
DR

LAISSEZ-VOUS TENTER
TOUS LES DIMANCHES DE 9H15 À 10H

RTL

© Nicolas GOUHIER/Sipa Press/RTL

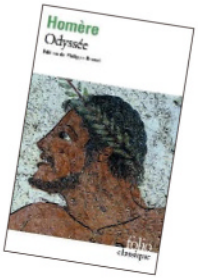
PAUL EL KHARRAT



VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE?

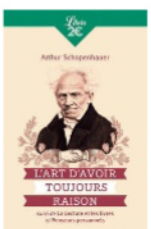
« Je me souviens d'un album sur le dodo – vous savez, cet oiseau aujourd'hui disparu qu'on pouvait trouver sur l'île Maurice. Cet ouvrage, on me le lisait pratiquement chaque soir et, un jour de colère – j'avais environ 3 ans –, je l'ai malheureusement déchiré en mille morceaux. Je me souviens aussi des séries Maximax et Kilimax, ainsi que de nombreux grands classiques en version abrégée, comme *Le Comte de Monte-Cristo*. »

L'OUVRAGE QUI VOUS A LE PLUS MARQUÉ À L'ÉCOLE?



« Franchement, ai-je déjà aimé étudier un livre une fois dans ma vie *[rires]*? J'ai en tout cas aimé me plonger dans l'*Odyssée* d'Homère et, plus généralement, dans toute la mythologie grecque. Comment ne pas être transporté par l'errance d'Ulysse, son épopée maritime, l'attente de Pénélope, etc.? Ce sont des péripéties ancrées dans le monde antique et qui, pourtant, nous parlent d'aujourd'hui. »

VOTRE ESSAI DE PHILOSOPHIE PRÉFÉRÉ?

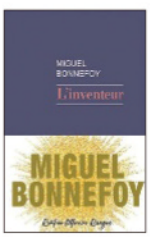


« La philo, c'est l'une des passions de ma vie. Et s'il n'y avait qu'un livre à retenir pour moi, ce serait sans hésiter *L'Art d'avoir toujours raison* d'Arthur Schopenhauer. Et pas seulement en raison de son titre *[rires]* ! J'apprécie aussi beaucoup Kant et Nietzsche et, chez les Français, Pascal et Descartes. »

Révélé grâce au jeu télé *Les Douze Coups de midi*, ce jeune homme de 23 ans s'est distingué par sa mémoire phénoménale. Il évoque sa vie et son quotidien d'autiste Asperger dans *Bienvenue dans mon monde*. Et nous révèle ici quelques ouvrages l'ayant accompagné.

LES TROIS DERNIERS LIVRES QUE VOUS AVEZ LUS?

« Seulement trois? En fait, j'adore les biographies et les romans revenant sur le parcours de personnes bien réelles.



Ainsi, récemment, j'ai dévoré une biographie de Beaumarchais. Grâce aux *Grosses Têtes*, j'ai pu lire le dernier roman de Miguel Bonnefoy, *L'Inventeur*, qui évoque le parcours d'Augustin Mouchot, l'un des pionniers de l'énergie solaire. Et je me suis aussi régalé avec *Petite* d'Edward Carey, biographie romancée de Madame Tussaud. »

LE GRAND CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS? ET VOTRE PLAISIR COUPABLE?

« À vrai dire, je ne raisonne pas de cette manière. Il est toujours intéressant de lire des classiques, ne serait-ce que pour comprendre pourquoi ils ont ce statut, pourquoi ils sont importants. Mais si vous me poussez dans mes retranchements, tout le courant du nouveau roman me laisse un peu indifférent. Je préfère de très loin dévorer des bandes dessinées ou des mangas – en premier lieu la série *Naruto*. J'adore cette évocation de l'honneur, du dépassement de soi, que l'on peut lire de 7 à 77 ans. Une vraie leçon de vie ! *Naruto*, vraiment, ce n'est pas de la petite littérature basique ! »

Bienvenue dans mon monde. Moi, Paul, autiste Asperger
Paul El Kharrat
(avec Delphine Saubaber)
192 p., HarperCollins, 18 €

Propos recueillis par Baptiste Liger

AURA CONSTANTIN/HARPERCOLLINS

LA COLLECTION CINEMA MASTER CLASS DES MAITRES

LES GRANDS CLASSIQUES DU FILM DE GUERRE DANS DE NOUVELLES COPIES RESTAURÉES

Le classique de Powell & Pressburger dans sa version intégrale remasterisée

L'adaptation du chef-d'œuvre d'Arthur Miller

NOUVELLES RESTAURATIONS HAUTE-DEFINITION INÉDITES EN FRANCE
EN COMBO BLU-RAY + DVD, DVD ET BLU-RAY SINGLE

SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS :

PRÉSENTATION PAR DES SPÉCIALISTES (LAURENT AKNIN, JUSTIN KWEDI), BANDES-ANNONCES D'ÉPOQUE, JAQUETTES RÉVERSIBLES...

UNIQUEMENT EN DVD

DATE DE SORTIE :

29 NOVEMBRE 2022

INFORMATIONS & COMMANDES au
01 55 17 16 16
elephant1@wanadoo.fr

DÉJÀ DISPONIBLES

UNIVERSAL

ELEPHANT CLASSICS FILMS

Tous droits réservés © 1949 Universal Pictures Co. Inc. Renewed 1977 by Universal City Studios LLP / The Archers. All Rights Reserved. Tous droits réservés. © 1960 British National Films Ltd / The Archers. All Rights Reserved. Tous droits réservés. © 2022 Elephant Films. Tous droits réservés.

Trésor Films présente
Rose Pou Pellicer
Juliette Havelange
Marina Foïs
Gael García Bernal
Chiara Mastroianni
Cet été-là
Un film de Éric Lartigau
Adèle Wismes Hugo Fernandes et Ángela Molina
Scénario, adaptation, dialogues Delphine Gleize Éric Lartigau d'après "This One Summer" de Jillian Tamaki et Mariko Tamaki
Produit par Alain Attal
EXCLUSIVEMENT
AU CINÉMA LE 4 JANVIER
CANAL+
LiRE magazine littéraire
LA SEPTIÈME OBSESSION
femina
LE FILM ADAPTÉ DU ROMAN GRAPHIQUE MULTI-PRIMÉ